



יהוה

VTIO THEOLOGICA

ER FVNDATA MDCCCVII.

Ps. CXIX. 169.

JOH. XVII. 17.

ὁ λογος ὁ σος αληθεια εστι·

ΟΥ ΧΡΙΣΤΟΥ



[redacted]


TIO THEOLOGICA
FVNDATA MDCCCVII.



[redacted]

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
RUE GARANCIÈRE, 8.

ALCUIN

ET

CHARLEMAGNE

AVEC

DES FRAGMENTS D'UN COMMENTAIRE INÉDIT D'ALCUIN
SUR SAINT MATTHIEU,

ET D'AUTRES PIÈCES PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS;

PAR

M. FRANCIS MONNIER,

PRÉCEPTEUR DU PRINCE IMPÉRIAL.

DEUXIÈME ÉDITION AUGMENTÉE.



PARIS,

HENRI PLON, ÉDITEUR,

8, RUE GARANCIÈRE.

1863

INTRODUCTION.

En revoyant ces études qui furent celles de notre jeunesse, nous éprouvons un sentiment pareil à celui du voyageur qui après une longue absence retrouve enfin les champs paternels et les sites chéris de sa vallée natale. Même commencée de bonne heure, l'étude des origines de notre histoire pourrait à elle seule occuper la vie d'un homme. Comment connaître à fond cette grande époque de Charlemagne, qui fut pour notre France la première époque de formation? Que d'incertitudes à chaque pas! que de doutes au sujet des documents mêmes qui devraient dissiper tous les doutes! Comment savoir enfin la vérité?

Les chroniques sont peu nombreuses; elles se copient les unes les autres; à peine, quand on les examinera suivant les règles de la critique historique, en restera-t-il quatre ou cinq qui soient réellement carolingiennes et d'une certaine étendue (1). Les Capitulaires ne sont parfois que de simples notes, que le roi des Franks remettait à ses *missi dominici* pour leur rappeler très-brièvement des instructions qu'il leur avait données de vive voix (2). Parmi ces actes officiels, il en est qui se détruisent mutuellement, sorte d'essais par lesquels le génie de Charlemagne se jouait des difficultés ou préludait à des actes plus importants. Enfin tous les Capitulaires ont été faits pour satisfaire au besoin d'un peuple de l'empire frank, à un moment particulier du règne de Charlemagne, moment d'ailleurs souvent mal éclairé par les autres documents. Il faut examiner de très-près les chartes qui portent le nom de ce prince : elles sont parfois fabriquées ou interpolées. Plus tard, on fabriqua des chartes et des miracles; et déjà dans l'étude des chartes

(1) *Historiens des Gaules*, Bouquet, t. V, p. 18-185.
(2) *Ibid.*, p. 680, Cf. *Capit.*, ad ann. 809.

carolingiennes, on sent quelquefois que l'on va s'enfoncer bientôt dans les ténèbres féodales, où sur cent chartes il y en aura cinquante qui seront fausses ou altérées. Que de monastères ont fait, eux aussi, leur donation de Constantin !

Heureusement que nous avons moins à nous occuper des monuments de cette sorte pour la vie d'Alcuin, mais il faut souvent consulter un genre d'ouvrages fort goûté des populations simples et naïves de ces vieux temps ; ce sont les vies des saints personnages morts dans les monastères (1). Parmi ces derniers figurent un grand nombre d'hommes illustres, écrivains, professeurs, administrateurs, généraux, princes et princesses, le roi Carloman, Berthe, Guillaume de Gellone, Angilbert, Adalhart, Paul Diacre, Wala, Benoît d'Aniane. Fatigués ou désenchantés de ce monde, ils se réfugiaient en Dieu ; trait que l'époque carolingienne a de commun avec beaucoup d'autres époques célèbres, celle de Louis XIV, par exemple. Ce ciel anticipé d'un monastère entouré de montagnes et dans une solitude profonde, était le dernier et cette fois le souverain bien de tant de nobles cœurs. Tous les bruits du monde expiraient avant d'arriver jusqu'à eux, et les laissaient tout entiers, après tant d'agitations, à eux-mêmes enfin, en présence de la nature et de Dieu. Que s'ils devaient de nouveau se mêler aux affaires du monde, ce qui arrivait fort souvent, ils revenaient toujours dans leur monastère, comme dans un port. Et longtemps après leur mort, un de leurs amis, un de leurs jeunes disciples, après avoir passé plusieurs années avec eux, témoin de l'austérité de leur vie et de l'ardeur de leur charité, voulait retracer cette existence qu'il connaissait si bien, il composait un ouvrage plein de vérité et d'intérêt ; ce travail devenait un véritable

(1) Mabillon, *Acta sanctorum*, s. IV, p. I, p. 2. — Mabillon, *Annales*, t. II. — Bouquet, t. V, p. 424-482. — Pertz, *Histor. Germaniæ monum.*, t. II et III.

livre d'histoire. Seulement l'ami pouvait s'abandonner trop à son affection, le disciple trop se livrer à son imagination. Entraîné par elle, il franchissait la distance qui sépare la réalité de l'idéal pur, et se perdait dans la légende (1). Deux jeunes cénobites, élèves d'Alcuin, se promenaient ensemble, pendant le calme d'une belle nuit, dans l'enclos du monastère d'Hirsauge. Tout à coup le plus jeune vit une forme blanche et pure se détacher de l'azur du ciel, et il entendit dans le lointain comme une suave et céleste harmonie. « Ah! dit-il à son compagnon étonné, voilà l'âme de notre cher maître Alcuin qui va recevoir la couronne due à ses vertus et à sa science. » Deux jours après, ajoute le biographe, ils apprirent qu'Alcuin était mort à l'heure même où ils avaient vu l'apparition (2). Mais si on aborde l'étude de ces sortes d'ouvrages, en suivant avec sévérité les règles de la critique, on peut dire qu'il n'en est guère de plus instructive, parce que le biographe a connu à fond celui dont il raconte la vie, qu'il cite ses paroles textuelles comme aussi ses lettres.

Nous parlons de lettres, et c'est bien souvent, en effet, le genre de documents le plus utile en histoire. Les autres nous montrent un personnage historique tel que ses contemporains le connaissaient; ses lettres, même quand il y farde ou altère sa pensée, nous le font voir tel qu'il se connaissait lui-même : c'est le plus lumineux et le plus fidèle reflet de sa physionomie morale. Alcuin vit tout entier dans les siennes. C'est là qu'il faut chercher sa pensée à propos de tant d'événements différents auxquels il fut mêlé, sans s'y être jeté lui-même. C'est alors qu'on s'imagine le voir agir et l'entendre parler; c'est alors qu'on croit, malgré l'éloignement des âges et tant de générations écoulées, avoir connu soi-même,

(1) *Leben und Wandel Karls des Grossen, von Ideler,* Band II.

(2) Voyez d'autres récits du même genre sur Alcuin; Mabillon, *Acta*, s. IV, p. I, p 160.

[redacted]

pendant les quelques années qu'on passe aussi sur la même terre, cet homme modeste et doux, qui appliqua si bien les idées de Charlemagne, qui les lui fit souvent trouver à lui-même, et grâce auquel on vit commencer une série de progrès intellectuels et de bonnes doctrines, avec une tradition pour les lettres et pour l'enseignement, qui dès lors ne s'interrompit plus en France. C'est encore dans ses lettres qu'on trouve la véritable pensée du couronnement de l'an 800, objet de tant de controverses dans les siècles précédents. Charlemagne voulait officiellement relever l'empire d'Occident, mais il voulait aussi créer un empire nouveau, fondé sur la justice, sur les prescriptions évangéliques, sur l'instruction partout répandue : il voulait donner le prestige d'un grand souvenir historique à une institution neuve.

On verra que les poésies d'Alcuin, et en général des poëtes de ce temps, comme Angilbert et Théodulphe, offrent le même caractère de sincérité (1). Ainsi après qu'on a rejeté tous les monuments douteux des temps carolingiens, il en reste encore assez pour connaître, soit les principaux personnages, soit le mouvement général de cette grande époque.

Voilà ce qui excuse peut-être en partie la témérité qu'on peut avoir d'écrire des biographies sur des sujets aussi éloignés. Que d'hommes, qui eurent alors une physionomie particulière, un caractère marqué, et qui, formes indistinctes enveloppées d'un linceul visible, ne sont plus aujourd'hui que des noms! Heureux si, après de longues et nouvelles études sur cette époque, nous pouvons plus tard la retracer avec fidélité; plus heureu si dans une position analogue à celle d'Alcuin, à part distance qui nous sépare de ce maître vénéré et la dif rence des temps, il nous était donné de suivre ses exemp et de n'être pas entièrement inutile à notre patrie!

(1) Alcuini *Opera*, edid. Froben, t. II,

[redacted]

A

M. Émile EGGER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE ET D'AFFECTION

PREMIÈRE PARTIE.

ALCUIN, PROFESSEUR.

Instaurare bonas ubique feliciter artes,
Barbariemque procul solus depellere cœpit.
(Poët. German., ap. Alfort.)

CHAPITRE PREMIER.

Aperçu général. — Naissance d'Alcuin; son éducation, ses professeurs. — Il professe lui-même à l'école d'York.

I. La vie d'Alcuin présente bien des phases à notre attention : une jeunesse chaste et laborieuse, de grands voyages, des relations avec les premiers personnages d'une époque importante, des offres brillantes faites par des rois jaloux de l'attirer à leur cour, bien des craintes avant la décision, bien des calomnies après, puis des monastères devenant l'asile des arts et des sciences au milieu d'un peuple barbare, des écrits propagés, corrigés, des livres

[redacted]

partout répandus ; en religion, de grandes controverses ; en politique, une certaine part dans le rétablissement d'un empire ; enfin un grand travail d'innovation littéraire et morale, par la parole et par les écrits, travail si grand, qu'il embrasse tous les objets qui pouvaient occuper alors la pensée humaine, si puissant que le mouvement intellectuel qui en sortit traversa ensuite les âges, sans craindre de jamais périr. Grâce à Charlemagne, grâce à Alcuin, noms qu'il est impossible de séparer, notre nation, pour la première fois, quoique d'une manière encore indécise, se connut elle-même. En un mot, nous nous trouvons en présence de cette variété de phénomènes qui signalent une époque de fondation.

Toutefois, si varié que soit ce mouvement, il peut, en ce qui concerne Alcuin, se résumer en trois mots. Alcuin est professeur, il est théologien, il est littérateur. Professeur, quel fut son enseignement, quels furent ses maîtres et ses élèves? Comment s'associa-t-il à l'œuvre civilisatrice des monastères et de l'Église chrétienne? Théologien, comment comprit-il cette Église, quelles doctrines professa-t-il? Littérateur, dans quelle pensée écrivit-il ses poésies, ses lettres nombreuses, ses lé-

gendes, et favorisa-t-il les plans politiques de Charlemagne? Les facultés de l'esprit imposent des devoirs : par l'usage qu'Alcuin fit des siennes, quel titre conserve-t-il à notre reconnaissance? Ne pourrait-on pas, en les étudiant dans ses ouvrages, mais surtout dans ses lettres, miroir fidèle de son ame, retrouver les principes qui le dirigèrent toujours, et recomposer ainsi sa physionomie? Par un rare bonheur, les trois périodes qui répondirent aux trois faces du génie d'Alcuin se suivirent, sinon avec une entière régularité, du moins sans importante lacune; de sorte qu'on peut les considérer l'une après l'autre, tout en restant fidèle à l'ordre chronologique, s'instruire en observant cet homme modeste et sage, et vivre avec lui.

II. Voilà l'ordre qu'on suivra dans cette étude; voici tout d'avance quelle en est l'idée fondamentale.

Après les grandes commotions sociales, les esprits éminents, au lieu de s'abandonner au découragement, s'efforcent de relever quelque chose de plus solide. A la suite des invasions, c'était là ce que désiraient Alcuin simple maître de l'école d'York, et le roi Charles à la tête de ses populations indépendantes, encore toutes pleines des souvenirs du désert,

et qui n'honoraient guère en lui, comme dans ses ancêtres, qu'un brillant chef militaire. L'un ambitionnait une autorité plus durable, plus complète et plus sociale : il voulait créer une puissance politique. L'autre désirait le triomphe de la force intelligente. Mais ils ne les cherchaient ni l'un ni l'autre soit dans des institutions mortes pour jamais, soit dans une imitation servile. C'est en eux-mêmes qu'ils voulaient trouver des principes, c'est de leurs convictions religieuses ou rationnelles, c'est de l'énergie de leur race qu'ils voulaient les faire sortir. Ils voulaient créer, celui-ci un empire chrétien et non romain, celui-là une littérature chrétienne et non païenne. A qui crois-tu? demandait-on un jour à un Scandinave. A moi, répondit le barbare. Viens trouver César, disait-on à un Germain. Qu'est-ce que César? répondit Arioviste. Qu'il vienne, s'il le veut. Est-ce que je me mêle, moi, des affaires des Romains? Le sentiment de l'indépendance, qui allait parfois jusqu'à l'orgueil, la foi en lui-même, faisaient le fond même d'un Germain. Ce sentiment se conserva en se polissant. Alcuin, l'Anglo-Saxon, Charlemagne, l'Austrasien, n'acceptaient, ne répétaient qu'à certains moments le mot de Frédégaire :

[redacted]

« Le monde vieillit maintenant; aussi la pointe de l'esprit s'émousse en nous. Il n'est personne aujourd'hui qui soit, qui ose se prétendre égal aux orateurs des temps passés » (1). Péchant par l'excès contraire, Charlemagne ose espérer longtemps de pouvoir former « douze clercs semblables à Jérôme et à Augustin » (2). Ardents et pleins d'espérance, fiers de cette jeunesse d'intelligence que leur avait léguée la Germanie, tout en rougissant de leur infériorité artistique, ils eussent cru se trahir eux-mêmes et mentir au sang dont ils étaient sortis, s'ils avaient songé à relever les idées des vaincus de la Germanie. Ils voulaient leur emprunter des formes, non des principes, faire appel au brillant génie de l'antiquité, pour adoucir leur mâle rudesse, pour discipliner leur esprit, mais, avant tout, rester eux-mêmes des chrétiens, des hommes nouveaux. Au milieu d'un peuple barbare, tous deux aimaient la civilisation : Charlemagne, parce qu'elle était forte; Alcuin, parce qu'elle était belle. Le premier, génie centralisateur, voulait réunir en un seul faisceau toutes les populations qui s'agi-

(1) Fredeg., *Hist. Franc.;* Du Chên., t. I, p. 722.
(2) Mon. S. Gallens., *De gestis Caroli M.*, l. I.; Bouquet, *Script. rer. Gallic.*, t. V, p. 110.

taient autour de lui ; il désirait en faire une société. L'autre voulait qu'ayant les mêmes croyances, les mêmes fêtes, les mêmes idées et les mêmes goûts, elles arrivassent d'elles-mêmes à former cette société. L'un la saisissait en bas, l'autre en haut : c'était au fond la même pensée. Charles songeait à la paix, même en faisant la guerre ; Alcuin aimait la paix pour elle-même, parce qu'elle est la mère des arts, parce que d'elle seule découle cette heureuse liberté, à l'abri de laquelle peuvent se montrer sans crainte les grandes maximes de la vérité. Ils étaient faits pour vivre ensemble, se prêter un appui mutuel et s'aimer ; de leur union sortit une civilisation nouvelle que nous allons un instant considérer à son berceau.

III. Alcuin était issu d'une noble famille anglo-saxonne, et né vers l'an 735, dans l'un des sept royaumes où la vitalité germanique s'était le mieux conservée, dans la Northumbrie (1). York était alors, avec Cantorbéry, la plus fameuse des cités anglo-saxonnes. C'était à Cantorbéry qu'Augustin avait apporté la foi chrétienne aux populations

(1) *Poem. de Pontif. et sanct. eccles. Eborac.*, v. 16. Cf. Georg. Buchan., *Rer. Scotic.*, l. V, p. 157, et And. *Du Ch. In. præfat. opp. Alc.*, c. III.

méridionales de l'ile ; c'était à York que Paulin avait converti les Saxons du Nord, en baptisant Edwin, roi de Northumbrie. Devenue ensuite archevêché, ainsi que Grégoire le Grand l'avait désiré, honorée d'ailleurs comme la résidence habituelle des rois, York avait encore un autre genre de célébrité. Près de l'église de Saint-Pierre, florissait, sous l'influence morale de l'archevêque et sous la direction de maîtres habiles, une école à la fois ecclésiastique et laïque (1). Alcuin y fut présenté encore enfant, et suivit bientôt des leçons spéciales que l'on faisait à une réunion de jeunes enfants nobles, et c'est dans cet asile de la religion et de la science qu'il passa son enfance et sa jeunesse, se distinguant par une grande piété et par un vif amour pour le travail et pour les livres. La poésie avait un grand charme pour lui. Il avait onze ans à peine, qu'on lui reprochait de préférer la lecture de Virgile à l'étude des psaumes. Quand

(1) *Vit. beat. Alc.* Mabill. *Act.,* s. IV. p. I, p. 147. Il y a deux éditions des œuvres d'Alcuin, l'une d'André Du Chêne, 1617, Paris ; l'autre, beaucoup plus complète, de Froben, 1777, Ratisbonne. C'est à cette dernière que nous renverrons toujours. Froben a placé la *Vit. beat. Alcuin.* en tête de son édition, t. I, p. XXX.

il les sut enfin par cœur, il fut confié aux soins d'Hegbert, archevêque de la ville, et élève de Bède. Hegbert suivait les traditions de Grégoire le Grand, de Théodore de Cantorbéry, et d'Albin (1). Il enseignait les sept arts. Il chérissait surtout Alcuin, dont il avait deviné l'intelligence, et dont il avait calmé le cœur au moment où les premiers feux de la jeunesse s'étaient fait sentir en lui; et son élève mettait le même empressement à retenir ses paroles et à imiter ses actions.

Cependant Hegbert, pour se livrer tout entier aux travaux de l'épiscopat, s'adjoignit Elbert, son parent et son élève, et l'établit maître de l'école d'York (2). « Le savant Elbert, dit Alcuin, abreuvait à toutes les sources de la science les esprits altérés. Aux uns, il enseignait les règles de la grammaire ; il faisait couler pour les autres les flots de la rhétorique. Il formait ceux-ci aux luttes du barreau, et ceux-là aux chants d'Aonie. Il leur apprenait encore à faire résonner la flûte de Castalie, à frapper d'un pied lyrique les cimes du Parnasse. Il expliquait encore l'harmonie du ciel,

(1) *Vit. beat. Alc.*, c. II.

(2) *Poem. de Pontif. et sanct. eccles. Eborac.*, Frob., t. II, p. 256, v. 1427.

les pénibles éclipses du soleil et de la lune, les cinq zones du pôle, les sept étoiles errantes, les lois des astres, leur lever et leur coucher, les mouvements violents de la mer, les tremblements de terre, la nature de l'homme, des troupeaux, des oiseaux et des bêtes féroces, les diverses combinaisons des nombres et leurs formes variées. Il enseignait à calculer d'une manière certaine le retour solennel de la Pâque, et surtout il découvrait les mystères des saintes Écritures : il avait su ouvrir l'abîme de l'ancienne loi » (1). Dans cette description sans doute trop vive des travaux de la pensée, on n'a vu que de l'emphase, peut-être y fallait-il distinguer surtout l'élan et la confiance d'une littérature à son début. Reçue dans l'intérieur d'un monastère, cette éducation du précepte et de l'exemple, de la théologie et des lettres humaines, tenait toujours ses facultés éveillées, donnait une forme sensible à toutes ses pensées, et alla quelquefois jusqu'à exalter son imagination. Un jour, il lisait, pendant la classe, ce passage de l'évangile de saint Jean où l'apôtre raconte qu'il reposa sur le sein du Seigneur. Tout à coup, ravi dans une sorte

(1) *Poem. de Pontif. eccl. Ebor.*, p. 256, v. 1433 et seq.

d'extase, il crut voir le monde entier comme r
fermé dans un parc, et ce parc était lui-même
touré d'un cerclé de sang. Le maître, s'aperce
de son trouble, ordonna à ses élèves de contin
la lecture, et quand il eut obtenu d'Alcuin le r
de cette vision, il lui ordonna de n'en parler
Sigulphe, son condisciple (1). Ce penchant au m
ticisme, qu'il tenait de son origine saxonne,
remarqua encore dans plusieurs circonstances
et n'eût pas été sans danger pour lui, s'il eût
sans contre-poids. Mais sa jeune imagination
calmait bien vite à la voix de la religion, qui
ordonnoit de faire le bien, et d'une raison m
par de graves études. Les luttes mêmes qu'il li
contre sa pensée affermirent son jugement.

IV. Elbert, qui ne négligeait rien pour perf
tionner le talent de son élève, l'emmena avec
à Rome, et pour y faire un pèlerinage, suiv
l'usage, et pour trouver dans les principaux
nastères des livres nouveaux et enrichir ainsi
bibliothèque d'York (3). En passant à Morba
monastère d'Alsace, le jeune savant eut la p

(1) *Vit. beat. Alc.*, c. IV.
(2) *Ibid.*, c. IX, XI, XIII.
(3) Mabill. *Annal.*, l. XXIV, p. 211.

[redacted]

mière idée de rester en France (1). A Pavie, il entendit Pierre de Pise (2). Pieux pèlerins de la science et de la religion, le voyage des deux Anglo-Saxons fit quelque bruit chez les Franks. Le roi Charles voulut les voir à leur retour (3). Il n'oublia rien pour engager Elbert à venir professer en France. Ce voyage eut lieu vers l'année 768. Charles n'avait encore que vingt et un ans. Alcuin était un peu plus âgé que lui.

Le maître de l'école d'York succédait ordinairement à l'archevêque. En se réunissant sur un homme dont on avait pu apprécier le mérite, les suffrages du clergé et du peuple paraissaient plus intelligents et plus purs. Elbert fut à son retour promu au siége archiépiscopal, que la mort d'Hegbert venait de laisser vacant (4). Il l'occupa pendant douze ans. Après avoir fait commencer de grands travaux dans l'église de Saint-Pierre, après avoir vu l'école prospérer, grâce au zèle d'Alcuin, il se retira dans la retraite. Il confia ses fonctions épi-

(1) Frob., t. I, p. 286, *epist.* CCXXII.
(2) *Ibid.*, p. 126, *epist.* LXXXV.
(3) *Vit. Alc.*, c. VI, et *Poem. de Pontificib. eccles. Eborac.*, Frob., t. II, p. 256, v. 1460 et seq.
(4) *Poem. de Pontif. eccles. Eborac.*, v. 1525 et seq.

qui depuis plusieurs
n fut officiellement
é à la conservation de

sa part d'héritage ne
rait contenir sa joie au
qu'il devait garder et
ous a raconté ses émo-
Eanbald l'administration
rgent ; mais le trésor de
nt tout, il le donna à son
nais quitté son père, dans
l'apaiser sa soif de science.
. . de toutes parts :

de Fulgen
les doctri
torin et
Pline,
orate
d'A
d'
I

[redacted]

de Fulgence, Cassiodore, Jean Chrysostome, puis les doctrines d'Althelme, de maître Bède, de Victorin et de Boëce, les anciens historiens, Pompée, Pline, le pénétrant Aristote, et Cicéron, le grand orateur; enfin les chants de Sedulius, de Juvencus, d'Alcime, de Clément, de Prosper, de Paulin, d'Arator, de Fortunat, Lactance, Virgile, Stace, Lucain; les écrits des maîtres de grammaire, Probus, Phocas, Donat, Priscien, Servius, Euticius, Pompée, Comminien » (1). En faisant la part de la contrainte métrique, ce classement de la bibliothèque d'York est assez régulier. C'est le catalogue le plus ancien et l'un des plus complets qui reste sur une bibliothèque du moyen âge. C'est bien là, dans le premier âge de la scolastique, le dépôt littéraire d'un professeur des sept arts.

Cependant le zèle du maître et l'étendue de ses connaissances avaient porté au loin la réputation de l'école d'York (2). Les élèves accouraient en

(1) *Poem. de Pontif. eccl. Eborac.*, v. 1535 et seq.

(2) Eo tempore, in Eboraca civitate famosus merito magister scolam Alcuinus tenebat, undecunque ad se confluentibus de magna sua scientia communicans. Mabill., *Act.* s. IV, p. I, p. 37. *Vit. s. Luidgeri*. Cf. *Ibid.*, *Vit. s. Luidgeri, auct. Alfrido*. L'auteur de ce dernier ouvrage mourut en 849.

foule, même dès contrées étrangères. Un jour, Alcuin vit arriver de la Frise deux jeunes gens, Albert et Luidger, que Grégoire de Frise lui envoyait pour qu'il les disposât à recevoir les ordres. Alcuin leur apprit la science des Écritures, et les renvoya dans leur pays. Luidger regrettait toujours son maître. A force d'instances, il obtint la permission de repasser en Bretagne. Alcuin le garda pendant quatre ans, et lui apprit toutes les sciences religieuses et profanes (1). C'est ce même Luidger qui devint plus tard l'apôtre de la Frise (2). Sigulphe, le plus âgé des élèves d'Alcuin, l'aidait déjà dans son enseignement. Jeune encore, il s'était rendu à Rome avec son oncle Aubert, pour apprendre la discipline ecclésiastique, puis à Metz, pour y étudier le chant. La mort de son oncle et la disette l'avaient ramené dans son pays. Il ne quitta plus Alcuin, auquel il était uni par une sorte d'attachement instinctif. (3). Witzon, surnommé Candide, Fridugise, surnommé Nathanaël, et Onias, formèrent

(1) *Vit. s. Luidgeri.*

(2) *De Scriptor. Frisiæ decades, authore Suffrid Petro;* Utrecht, 1730, dec. VI, c. 5.

(3) *Vit. Alc.,* c. V. L'auteur de cette vie d'Al
l'écrivit avant l'année 829, et sur des renseigner
que lui fournit Sigulphe lui-même.

dans cette même école une amitié qui ne se démentit jamais. Ils écrivirent des traités théologiques dont il ne reste plus que des fragments. Joseph, autre élève d'Alcuin, et qui abrégea le commentaire de saint Jérôme sur Isaïe, devait être déjà d'un certain âge, car il avait, conjointement avec Alcuin même, entendu Colcus, lecteur irlandais. Calwin et Ofulfe causèrent plus tard beaucoup de chagrin à leur maître; le dernier même s'abandonna à toutes sortes de débordements, et fit une triste fin en Lombardie. Enfin Eanbald le Jeune professa lui-même dans l'école d'York, et, en 796, fut élevé au siége archiépiscopal, dignité réservée à Alcuin, s'il eût voulu rester dans sa patrie. Dirigeant l'école des jeunes nobles, Alcuin correspondait avec les princes et les grands des royaumes anglo-saxons; il profitait de ces relations pour les engager à aimer la justice et la paix.

VI. Elbert vécut encore deux ans dans la solitude. Alcuin venait souvent visiter le vénérable anachorète, qu'il honorait comme un savant, qu'il chérissait comme un père. Ils parlaient ensemble de la science, de sa beauté, du bonheur de ceux qui consacrent leurs journées et leurs veilles à sa conquête, de son origine, qui est Dieu, de sa fin,

qui est la vertu. Les philosophes ne l'avaient pas créée, ils l'avaient trouvée (1); le Créateur l'avait répartie dans tous ses ouvrages, à sa volonté. « Mais, ajoutait le vieillard, ce sont les plus sages des hommes qui ont su découvrir les arts dans la nature, et c'est une grande honte que nous les laissions périr de nos jours; mais la faiblesse de la plupart des hommes est si grande, qu'ils ne s'inquiètent guère de connaître les causes en observant les effets. Tu sais bien, mon fils, combien la science des nombres est agréable dans ses combinaisons, combien elle est nécessaire pour connaître les divines Écritures.

Tu sais combien offre de charmes la connaissance des astres et de leurs révolutions; cependant il est bien rare celui qui songe à l'acquérir, et, ce qu'il y a de plus mauvais, c'est qu'on blâme ceux qui s'y adonnent avec ardeur. »

Un jour, leur entretien roula sur la mort. Alcuin osa lui demander ce qu'il lui conseillait de faire, si l'heure fatale lui enlevait son père et son appui. « Voici ma volonté, répliqua le vieillard. Tu iras d'abord à Rome, afin d'en rapporter le pallium à t[on] condisciple Eanbald; ensuite tu visiteras la Fran[ce]

(1) Frob., t. I, p. 94, *epist.* LXVIII, *Poem. de Pon[t.] eccles. Ebor.*, v. 1563.

Tu y feras, je le sais, beaucoup de bien; Christ sera ton guide dans ce voyage, il dirigera tes pas sur la terre étrangère. Tu y seras l'adversaire d'une abominable hérésie, qui voudra prouver que l'Homme-Christ n'est que fils adoptif; tu y deviendras l'inébranlable défenseur de la sainte Trinité, et tu persévéreras sur la terre du voyage en éclairant les âmes de beaucoup d'hommes (1). » Un rayon prophétique était descendu sur le front chauve du vieillard (2). Ces dignités qu'il avait refusées pour lui-même, il éprouvait une joie secrète à les accepter pour son élève. Celui-ci avait une précoce expérience; l'école d'York pouvait se passer de lui. Quelle gloire ne rejaillirait pas sur elle si l'un des élèves sortis de son sein allait relever les écoles anéanties sur le continent! Assurer ce dessein, c'était une bonne action à faire avant de descendre dans la tombe. Elbert touchait en effet à ses derniers moments; il bénit son fils agenouillé, le recommanda aux génies protecteurs de l'église anglo-saxonne, et surtout à

(1) *Vit. Alc.*, c. v.

(2) C'est ainsi qu'Alcuin s'exprime lui-même, *Epist. ad Laidrad.*, Frob., I, p. 861. Peut-être Sigulphe, en faisant ce récit au moine de Ferrières, a-t-il un peu trop précisé les détails; mais on voit, par ce que dit Alcuin, que la pensée d'Elbert est très-bien conservée.

Jésus-Christ, pour qu'il fût partout son guide. Il venait de rendre le dernier soupir. Alcuin fondait en larmes, comme s'il eût perdu tout au monde, et il ne voulait recevoir aucune consolation. Longtemps après, ce triste souvenir lui arrachait encore des larmes. « Ah! ma muse, écrivait-il, pourquoi toucher à ce sujet si tu ne veux être baignée de larmes? Pourquoi songes-tu à ce jour où, devant nos yeux, la mort jalouse ferma les yeux du grand pontife, de notre père, de notre maître? Jour bien sombre pour nous; mais qu'il fut brillant pour lui! Il nous laisse voués aux pleurs et à l'exil; il retourne, lui, dans sa patrie... O père, sans toi nous allons être emportés au milieu des vagues orageuses du monde, ignorant à quel port il nous sera donné de nous arrêter » (1).

VII. Quand il eut confié à la terre les dépouilles mortelles d'Elbert, il fut plus que jamais disposé à suivre ses conseils. La voix mourante de son père retentit à ses oreilles comme la voix de Dieu; il vit que son départ était le bien de l'Église. Mille autres motifs se joignaient à celui de l'obéissance. S'il jetait les yeux autour de lui, il voyait un

(1) *Poem. de Pontif. eccles. Ebor.*, v. 1568 et seq.

[redacted]

foule de petits rois, passant leur vie à guerroyer les uns contre les autres, quand ils ne s'égorgeaient pas, Bretons contre Saxons, Merciens contre Kentiens, Northumbriens contre tous (1). Au milieu de cet ébranlement perpétuel de tant d'intérêts sans grandeur, au milieu de tous ces vices naturels à la race saxonne, avec un état politique qui n'avait rien de ferme et d'arrêté, quel progrès nouveau les études pouvaient-elles faire (2)? Protégées par un roi, ne seraient-elles pas délaissées par son rival à la première victoire? D'ailleurs, parmi tous ces rois barbares, et dont toutes les bonnes œuvres recouvraient une tache de sang, en était-il un seul qui voulût, et, s'il le voulait, qui pût mettre de côté son épée de chef de bande pour écouter, pour faire écouter aux autres le pacifique langage de la raison? Ces Saxons, qui s'obstinaient dans leur barbarie, n'offraient guère plus d'espérance que des Romains épuisés.

Mais en France se présentait un tout autre spectacle : un roi dont l'intelligence égalait l'am-

(1) Cf. Bède, *Hist. eccles. gent. Angl.*, l. II et III, passim, et Wilhelm Malmesb., *De gest. reg. Angl.*, l. I, et *Alc. epp.* Frob., t. I, p. 19, 20, 57.

(2) *Ad Offam reg. ep.*, Frob., t. I, p. 57.

ion, qui avait autant de goût pour les arts que ur les armes, qui, lui aussi, possédait une épée, ıis pour écarter tout ce qui s'opposait à son sir de faire le bien, un prince vraiment roi de peuples, parce qu'il avait la civilisation tout tière à leur donner. Parler dans sa cour, c'était oir la chrétienté occidentale pour auditoire. Ce fenseur de Rome, ce chef militaire qui ne semıit étendre ses conquêtes que pour agrandir le maine de l'intelligence, ce théologien orné d'un ıdème, étonnait, attirait Alcuin (1).

A certains égards, il est vrai, le roi Charles ıvait encore que l'envie de la science, et l'élève Elbert sentait qu'il pouvait le contenter. Il rouvait le besoin de se rapprocher de ce qu'il nait pour le rendre encore plus grand. S'il examait les populations frankes, sa vive ardeur se angeait en enthousiasme, car la moisson était lle. Les monastères détruits, les propriétés enhies, les études baissant de génération en généion, avec l'inspiration romaine, avec Grégoire Tours, Fortunat, saint Avit, Frédégaire, abousant enfin au silence de la mort; la langue elle-

(1) *Alc. advers. Elipant.*, Frob., t. I, p. 882.

même violée, changée, ignorée ; tous les livres, jusqu'aux livres saints, mutilés par l'insouciance, outragés par l'ignorance, quelques-uns, des chefs-d'œuvre peut-être, disparaissant sans retour ; enfin, après quelques efforts stériles, la suppression générale de toute vie intellectuelle, et par contre, de toute vie morale (1). La belle gloire que d'éclairer ces esprits ténébreux, d'adoucir ces hommes encore sauvages et de les unir entre eux ! C'était une sorte d'apostolat de la science, et puisque, pour Alcuin, la science était le flambeau du dogme, c'était encore l'apostolat du dogme. Il exigeait moins d'instruction que de dévouement, moins de génie que de foi dans la puissance de la raison humaine et de la religion.

VIII. Ces pensées prirent leur forme définitive dans son esprit quand il traversa la France pour aller recevoir à Rome, des mains d'Adrien Ier, le pallium d'Eanbald. Le roi Charles, accompagné de son épouse Hildegarde, s'était rendu cette année même, 780, en Italie, pour organiser les affaires de la Lombardie. Il avait célébré les fêtes de Noël à Pavie, sa capitale, et se disposait à se

(1) *Histoire littéraire*, t. III et IV, *passim*.

[redacted]

rendre à Rome pour la fête de Pâques. C'est entre ces deux fêtes, en 781, que le professeur d'York se présenta à Charles dans la ville de Parme (1). Alcuin ne put le voir sans l'admirer et sans l'aimer. Plus tard, en rappelant au roi les motifs qui l'avaient engagé à venir en France, il lui parlait ainsi de cette entrevue : « Je savais quel vif intérêt vous portiez à la sagesse, et combien vous l'aimiez. Je savais que vous excitiez tout le monde à la connaître, et que vous offriez des récompenses et des dignités à ses amis, pour les engager à venir de toutes les parties du monde s'associer à vos généreux efforts. Vous avez bien voulu m'appeler, moi, le dernier esclave de cette sainte sagesse, et me faire venir du fond de la Bretagne. Ah! que n'ai-je été un serviteur aussi utile dans la maison de Dieu, que j'ai montré d'empressement à vous obéir! C'est que j'aimais bien en vous ce que je vous voyais chercher en moi » (2). Il ne refusa pas les offres du roi; il désira seulement les soumettre à l'approbation de son roi et de son archevêque. Eanbald et Ethelred la lui accordèrent, à condition qu'il reviendrait. Offa, qui n'était pourt

(1) *Alc. vit.*, c. VI.
(2) *Alc. ep.*, c. I, Frob., t. I, p. 150.

pas fâché d'avoir un appui à la cour du roi des Franks, exigea de lui un nouveau serment de fidélité. Ainsi les hommes ne voyaient pas sans un chagrin secret le départ d'Alcuin.

IX. Dans la hiérarchie ecclésiastique, il n'avait qu'un grade inférieur; il était diacre. Mabillon, dans le zèle ardent qu'il avait pour son ordre, s'est efforcé de prouver qu'il avait fait une profession monastique (1). Mais son biographe, qui tenait ses renseignements de Sigulphe, s'exprime ainsi, en parlant de lui : « O véritable moine, sans avoir fait le vœu d'être moine » (2). Ailleurs, et en parlant de l'idée qu'eut Alcuin de se retirer à Fulde, il ajoute que s'il changea d'avis, sa vie du moins ne fut pas inférieure à la vie monastique (3). Le nombre des années qu'il passa à la cour, et des sociétés monastiques dont il voulait faire partie, et la résolution qu'il prit plus tard de servir Dieu et de mourir au milieu des frères de Saint-Martin, le montrent tout à fait indépendant. Mais les craintes de Mabillon étaient exagérées. C'est grâce à cette indépendance qu'il put s'élever

(1) Mabill. *Act.*, s. IV, p. I, p. 163 *et seq.*
(2) *Vit. Alc.*, c. III.
(3) *Ibid.*, c. VIII.

bien haut dans la société carolingienne, et rendre plus de services à l'ordre de saint Benoît. Bénédictin de cœur, il fut de plus l'âme de beaucoup de sociétés bénédictines. Dans un temps où le culte de la pensée semblait inséparable des insignes de la religion, Alcuin voulut, ce semble, concilier ses goûts pour la philosophie et pour la théologie, et se placer ainsi entre le monde et le clergé, en se rapprochant toutefois un peu plus de ce dernier.

X. Telle était sa position chez ses compatriotes, lorsqu'il se décida à renoncer à toutes ses espérances, pour répondre à l'appel du roi des Franks. Déjà il lui avait envoyé, avec des exemplaires de Priscien et de Phocas, un assez gracieux petit poëme intitulé *Castule*, pour se rappeler à son souvenir et à celui des principaux de sa cour (1). Il ne voulut pas que son école souffrît trop de son départ. » J'en ai engagé plusieurs, dit-il, à rester au pays. Je ne voulais pas que la lumière de la Bretagne s'éteignît » (2). Cependant il se fit accompagner de Sigulphe, de Fridugise, de Witzon, et de quelques autres. C'est avec eux qu'il mit à la voile, vers la fin de l'année 781. Cette colonie,

(1) Abbé Lebeuf, *Dissertat.*, t. I, p. 423.
(2) *Alc. ep.*, c. LXXIII, Frob., t. I, p. 233.

détachée de la plus belle école anglo-saxonne, venait constituer l'école palatine, et inspirer au roi les plus sages réformes, et l'humble esquif qui la soutenait au milieu des flots agités de la mer du Nord portait avec eux les destinées des arts et des sciences dans notre patrie.

CHAPITRE II.

Tradition des doctrines et succession des maîtres jusqu'à Alcuin.

Pour s'en convaincre, il faut connaître la doctrine des maîtres les plus célèbres de l'Occident, et voir ce qu'Alcuin avoit pris à chacun d'eux pour l'apporter chez les Franks. Les écrivains les plus suivis chez les Anglo-Saxons étaient Boëce, Cassiodore, Isidore de Séville et Bède.

I. Boëce loue volontiers l'Académie; c'est même de l'Académie que lui parla d'abord sa compagne de captivité, la Sagesse, lorsque, pour en charmer les rigueurs, elle descendit dans sa prison, et lui dit cette belle parole : « Pouvais-je te laisser, ô mon fils, et ne pas venir porter avec toi ce fardeau dont tu t'es chargé pour la gloire de mon nom et

dont je suis jalouse » (1)? Cependant c'est à commenter Aristote et à l'interpréter que le sage Romain consacra ses veilles studieuses. A son premier grand ouvrage, cinq livres de commentaires sur les *Isagoges de Porphyre*, qu'avaient traduites Mar. Victorin, succédèrent deux livres de commentaires sur les catégories d'Aristote, deux autres sur les périherménies, beaucoup d'autres ouvrages, commentaires et traductions, que l'on pourrait citer, et qui tous se rapportent à la dialectique péripatéticienne. Non-seulement il travaillait sur ce fond solide dont la main d'Aristote a si savamment disposé toutes les parties, mais il possédai lui-même cette merveilleuse sagacité qui pénètr jusqu'au fond d'un raisonnement, qui se retrou toujours dans les mille détours d'un travail anal tique, si obscur et si multiple que soit le suj Esprit sagace et ingénieux, il pouvait se plair étudier dans toutes ses délicatesses, dans les tr les plus fins et dans ses nuances les plus fugiti la forme habituelle du langage philosophique; c'était une méditation trop abstraite pour les e encore grossiers des Barbares.

(1) *Anic. Manl. Sever. Boetii opp.*; Basle, 157 *consol. philos. lib.*, p. 920.

De la hauteur où la philosophie l'avait placé, Boëce se créait bien des illusions. Romain d'avant l'empire, il paraissait trois siècles trop tard (1). Croyant à la vitalité romaine qui palpitait encore dans son cœur, il écrivait comme s'il se fût adressé à des lettrés, comme s'il se fût entretenu avec les disciples de Cicéron; il supposait les Romains aussi grands que lui. Le mouvement d'idées qui règne dans ses ouvrages, et surtout dans son livre de la *Consolation*, atteste la persistance de cette fierté de caractère, de cette foi dans les destinées de Rome. En lui la grande pensée des anciens âges de Rome survivait à l'empire; c'est pour elle qu'il souffrait alors, et c'est pour elle qu'il allait mourir; mais la souffrance, loin de déraciner ses convictions, ne faisait au contraire que les enfoncer plus avant dans son ame. Sa fierté se soulevait à la pensée d'accorder à des Barbares, à des vaincus de Rome, la place que Rome elle-même avait occupée avec tant d'éclat au milieu du monde.

II. Et pourtant Boëce est l'un des pères de la scolastique; comment s'explique cette apparente

(1) *De consol.*, p. 929 *et passim.*

l'admiration professée pour eux par Boëce. On voit quelle était ici la part de Cassiodore.

III. Les Barbares possédaient désormais un modèle qu'ils pouvaient imiter. C'est ce que fit d'abord Isidore de Séville. « Je crois, disait en parlant de lui, Braulion, évêque de Saragosse, que Dieu l'a suscité, dans ces derniers temps, pour nous préserver d'être entièrement gâtés par la rusticité. » L'auteur de cet éloge avait en vue le grand ouvrage d'Isidore, ses *Étymologies* (1). Isidore y reprend l'œuvre de Cassiodore sur les sept arts, en copian ses définitions souvent mot à mot, et en y ajoutai déjà quelques idées personnelles. Comme l'abbé Viviers, il songeait surtout à instruire les moin et entre autres ceux du monastère d'Honori, I lesquels il avait écrit une règle sévère.

IV. En Gaule, malgré les invasions, les é romaines d'Autun, de Lyon, de Bord n'avaient pas disparu tout d'abord avec les druidiques. Au cinquième siècle, Jean Cassie taire d'Orient, leur avait imprimé un nouvel recevant sa règle calquée sur celle de l'É ses doctrines tout orientales, les mona

(1) *Isid. Hispall. opp.*, ed. Jacob du Breul;

abrége Donat. La rhétorique est extraite en partie de Cicéron; ce n'est encore qu'un abrégé clair, méthodique, très-sec, si on le considère autrement que comme un livre élémentaire. Sa dialectique, il la prend dans Varron et surtout dans Boëce; tout ce qui, dans ce dernier, est trop abstrait, trop beau, disparaît pour faire place à un rudiment d'idée facile à saisir et qu'on peut apprendre par cœur. Ce qu'il dit des mathématiques, il l'extrait du livre grec de Nicomaque, et des traductions d'Apulée et de Boëce, et pour la musique du traité de Gaudence, traduit par Mucien; il connaît aussi le *Contra paganos* de Clément d'Alexandrie. En géométrie, il suit Varron, Censorinus, Euclide, traduit par Boëce. Enfin en astronomie, il suit encore Boëce (1).

Un Germain, après avoir connu Boëce dans Cassiodore, pouvait ensuite ouvrir les commentaires sur Porphyre et les comprendre. Ainsi fut mise en honneur la méthode de la scolastique; ainsi s'explique l'importance attachée à la question des universaux, importance qui vient moins peut-être de la fameuse phrase de Porphyre que de

(1) Cassiod., *De divin. lection. institut.* et *De septem artibus*, t. II, p. 257.

où l'évêque enseignait lui-même, surtout celles de Saint-Césaire d'Arles et celles de Reims, conservèrent les belles-lettres dans l'intérêt de la religion. On y suivait dans toutes Martian Capella, comme à Saint-Victor de Marseille, comme à Lérins. Enfin les guerres civiles dans les temps mérovingiens, l'invasion des Sarrasins, la distribution des monastères que Charles Martel fit à ses guerriers, avaient porté le dernier coup aux écoles des Gaules et en avaient achevé la décadence. Là désormais nul asile où la pensée de l'homme fût cultivée. C'est au milieu des épaisses ténèbres de la première moitié du huitième siècle, qu'on en était réduit à ordonner aux prêtres d'apprendre par cœur le *Pater* et le *Credo*, pour en faire part aux peuples. Mais c souffle oriental qui avait vivifié nos écoles du Mi était allé vivifier encore de plus heureuses contrée C'est à l'image de l'ile de Lérins, que Patrik, élè de ce monastère, était allé former l'*île des Sai*

V. C'est en Irlande que, dans une haute a quité, le kelticisme avait fleuri avec plus d'éclat La sanguinaire religion de Teutatès avait longt régné dans certaines parties de l'ile; on n'en sa

(1) Bed., *Vit. Patric.*, t. III, *et passim.*

douter en voyant le tableau que Solin fait des mœurs irlandaises ; mais, au moins pour une partie de ces tribus, le culte de l'intelligence avait plus tard embelli ce que cette religion avait de féroce (1). Moins avares de leur science que les prêtres des Gaules, les druides irlandais, divisés en deux classes, celle des chanteurs et celle des historiens, initiaient leurs élèves à leur doctrine, au moyen d'une écriture spéciale nommée l'*ogam*. Patrik, le second apôtre des Irlandais, leur avait présenté du christianisme la face qui était le plus en harmonie avec leurs goûts. Le christianisme, c'était Dieu, c'était la lumière; c'était le triomphe de la pensée sur les passions (2). En l'écoutant, l'Irlandais avait senti que, sans rompre avec son passé, il s'ouvrait toute une carrière de progrès nouveaux. Cette transformation pacifique de l'homme en un chrétien, chez les Irlandais, s'était élevée jusqu'à son idéal avec Colomba, le second génie tutélaire de l'Irlande, aussi doux et aussi pur que le premier, avec une âme encore plus céleste, s'il est possible, et plus irlandaise en même temps. Voyant avec tristesse les guerres continuelles que se faisaient ses parents

(1) Bed., *Vit. Patric.*, t. III, col. 316.
(2) Bed., col. 327 et col. 331.

[redacted]

les Nials du Nord et les Nials du Sud, il s'était rendu avec douze de ses disciples dans les âpres montagnes des Pictes pour leur annoncer Jésus-Christ; puis il était venu fonder un grand monastère dans l'île de Hy, Icolmkill, son île chérie, son île des vagues (1). Ami des bardes et barde lui-même, Colomba n'était pas le fameux Colomban, l'adversaire de plusieurs rois mérovingiens et de plusieurs papes, l'auteur de la plus austère des règles monastiques, et l'ardent défenseur du rite irlandais en occident (2). Si de remarquables écrivains les ont confondus, à la suite de Camden, c'est moins la faute de ce savant que celle de Bède lui-même.

Les Irlandais avaient introduit chez leurs voisins l'usage de célébrer la Pâque le quatorzième jour de la lune, usage oriental approuvé par saint Jérôme, et que Patrik avait sans doute rapporté de Lérins. Augustin et Laurent, envoyés par Grégoire le Grand pour évangéliser les Anglo-Saxons, se conformèrent au rituel romain, et célébrèrent la Pâque le dima che qui suit le quatorzième jour. Ils voulu imposer cette habitude à tous les habitants de l

(1) Bed., t. III; *Eccles. hist.*, l. III, c. IV.

(2) Bed., *Vit. Columban.*, col. 275.

Bretons, Pictes, les évêques irlandais à leur tête (1), protestèrent. Autre difficulté ; les clercs irlandais avaient l'habitude de se tondre les cheveux en forme semi-circulaire sur le haut du front ; mais les évêques romains voulaient qu'ils se tonsurassent sur le sommet de la tête, en laissant croître à la mode romaine une espèce de couronne. C'est ainsi qu'avait commencé une animosité qui, pendant de longs siècles, divisa les deux Églises et les deux peuples. L'effet n'était pas proportionné à la cause, et l'on serait tenté d'en rire, avec la plupart des historiens anglais, si, sous cette frivole apparence, ne s'étaient remuées d'importantes questions. Mentant à la foi jurée, les Anglo-Saxons étaient venus s'établir violemment chez ceux qu'ils devaient défendre. Des vingt-huit villes florissantes que possédait alors la Bretagne, pas une seule n'était restée debout, et c'est dans leurs propres demeures peut-être qu'on venait encore signifier aux Bretons de quitter leurs traditions religieuses. Pour eux, ce débat avait un caractère national (2).

(1) Bed., *Eccles. hist.*, c. IV, et l. II, c. IV, l. III.

(2) C'est à la même époque que Cadwala et Panda combattaient pour reconquérir leur patrie. Bed., l. III, *passim.*

Pour les Irlandais, c'était une atteinte portée à à leurs principes. Patrik et Colomba s'étaient trouvés en présence d'une sorte de mysticisme, sentiment de douleur et d'amour que l'âme éprouve à la vue de toute espèce de ruines, mais surtout des ruines religieuses. Ce mysticisme keltique, ils l'avaient changé en un mysticisme chrétien. Ce sentiment était encore bien plus vif dans cette île d'Érin, patrie des bardes, où avait chanté Ossian, et où retentissaient, comme dans un temple lointain entouré de sa verte ceinture de vagues, les dernières harmonies du monde antique au milieu du fracas des invasions. Plus aimant et plus mystique que les autres évangélistes, saint Jean était à la fois le couronnement et la base de leur religion et de leur théologie, le guide de leur vie privée, le moteur de toutes leurs études (1); de là une vie toute contemplative, un ascétisme trop beau pour des hommes, et dont on peut voir des traces dans la règle de Colomban (2). De là aussi ce goût particulier qu'ils avaient pour les ouvrages de Platon et surtout pour le Timée. De là le soin avec lequel ils étudiaient la langue grecque. Or, le patronage de saint Pierre

(1) *Eccles. hist.*, l. III, c. XXV.
(2) *Cod. reg.*, t. II, p 253.

remplaçant celui de saint Jean, ce mysticisme faisait place à l'activité positive dont le chef des apôtres est le symbole. Initiés depuis un demi-siècle à la vie parfaite et libre, ils trouvaient qu'on les faisait revenir sur des progrès accomplis, et qu'on leur arrachait une part de leur foi (1). Au reste, pour mieux connaître les rivalités religieuses des Anglo-Saxons et des Irlandais, on peut voir, dans Bède, une solennelle réunion de prêtres des deux partis que le roi Oswi avait rassemblés pour terminer tous ces différends. Il se prononça contre les Irlandais, qui quittèrent avec dignité cette contrée inhospitalière, suivis d'une foule de jeunes gens studieux (2). Pour prix de sa victoire, le pays des Anglo-Saxons retomba dans son ignorance.

Ils n'avaient obtenu le pas sur leurs rivaux qu'au moment où le pape avait envoyé dans le pays de Kent Théodore, moine, né à Tarse, et qui parlait avec une égale facilité le latin et le grec (3). Son élève, Albin, secondant bien son zèle, ils avaient établi de nombreuses écoles chez les Anglo-Saxons, qui avaient pu dès lors se passer de l'Irlande, et

(1) *Eccles. hist.*, l. III, c. XXV.
(2) *Ibid.*, c. XXV et XXVI.
(3) *Ibid.*, l. IV, c. I et II.

[redacted]

célébrer l'épiscopat de Théodore comme la plus brillante période de leur histoire (1). L'Irlande conserva toujours sa physionomie religieuse et littéraire ; elle ne songea plus à répandre ses doctrines chez ses voisins, mais à les conserver soigneusement dans ses écoles et dans ses temples. La rivalité des deux pays empêcha leur zèle de se ralentir et de s'éteindre. En Irlande, c'était la liberté (2); dans le pays des Anglo-Saxons, c'était l'autorité qui prévalait. Là on jouissait de sa religion, ici on la construisait. Cette rivalité échauffait encore les esprits du temps de Bède ; après lui, on allait voir se développer une nouvelle phase de ces deux sociétés. Elles allaient porter leurs principes sur le continent, et produire avec Alcuin pour les Anglo-Saxons, et Jean Scot Érigène pour les Irlandais, deux littératures distinctes, dont il sera maintenant facile de saisir les caractères généraux.

VI. Abbé de Jarrow et élève d'Albin, Bède est avant tout un Anglo-Saxon (3). Ce mot nous suffit pour peindre le théologien ; il ne suffit pas po faire connaître le professeur. Dans la lutte

(1) *Eccles. hist.*, l. IV. c. II.
(2) *Alc. epist.*, LXV, Frob., t. I, p. 86.
(3) Bed., in *Præfat. Eccles. hist.*

Jean Scot Érigène soutint plus tard au sujet de la grâce contre les Églises augustiniennes du Midi, Prudence de Troyes, son adversaire, formula contre lui une grande accusation : Jean Scot était passionné pour Marcian Capella (1). C'est Patrik, sans doute, qui l'avait apporté en Irlande. Africain d'origine, et vivant à Rome dans un temps où beaucoup d'esprits cherchaient à unir les doctrines chrétiennes et les idées alexandrines, Marcian Capella sut donner un certain éclat à ces dernières; aussi représente-t-il la dialectique péripatéticienne sous les traits de la discorde (2), et vit-il par la pensée dans le monde idéal de Platon. Comme le chef de l'Académie, il place dans une partie du ciel une grande sphère, qui est l'*idée du monde* (3); comme lui, il donne une âme céleste à ceux qui, *sous une forme humaine, sont créés pour le bonheur des hommes* (4), *et retournent au ciel*. L'un des passages les plus curieux de son livre nous semble renfermer les doctrines et la

(1) Prudent., *Cont. Scot, ap.* Mauguin *Vindic., prædestin.*, t. I, p. 778.

(2) Mart. Capell., *Satyric.*, ed. Grotius, p. 45 et 94; Leyde. 1599.

[redacted]

formule de l'initiation antique(1); toutefois, comme il emploie volontiers des expressions en honneur dans la théologie chrétienne, il est impossible de croire qu'il ne connût pas le christianisme; il cherchait même à voir, ce semble, comment les dogmes du christianisme pouvaient se concilier avec les doctrines du Timée. Mais, en ce qui concerne le Dieu un, le Dieu caché, il resta alexandrin. On conçoit maintenant les paroles énergiques de Prudence de Troyes, lorsqu'il reprochait à Jean Scot de s'appuyer de toutes ses forces sur son Marcian Capella, et « d'avoir puisé dans cette abominable lecture un mortel poison. » Pour les Anglo-Saxons, ce livre devait être mis à l'index. Ils ne devaient voir qu'avec un certain effroi ces descriptions païennes, et surtout cette page où Marcian parle de trois dieux mystérieux qu'il vénère, mais qu'il place à côté d'autres divinités (2). Jamais Alcuin ne le cite, et ce serait bien en vain qu'on chercherait dans le catalogue de la bibliothèque d'York le *De nuptiis philolog et Mercurii*. Mais ce que leur religion, jeune core, pouvait écarter comme une tentatioı

(1) Mart. Capell., *Satyric.*, p. 45.
(2) *Ibid.*

christianisme moins timoré des Irlandais ne le redoutait nullement. Marcian avait célébré l'union de la science et de la Divinité dans un livre intéressant, pour le temps où il fut écrit; il avait bien précisé la division des sept arts; alexandrin, il plaisait à ces partisans du cycle alexandrin. Son admiration pour les vieilles écoles d'Égypte, pour la science mystérieuse qui en est sortie, et pour le caractère symbolique de ses monuments et de ses doctrines, piquait la curiosité de ces Keltes, jadis élèves des druides, apaisait, en l'alimentant, leur amour traditionnel pour le symbolisme et pour les mystères.

VII. Bède préférait la sage réserve de Cassiodore et d'Isidore de Séville. Celui-ci était son auteur favori; il l'abrégeait, il le commentait, il l'épuisait. A son lit de mort, il ne pouvait se décider à l'abandonner. Il dictait après la lecture de chaque passage d'Isidore; un de ses élèves écrivait. Quand celui-ci eut achevé la lecture du dernier morceau et écrit l'explication du vieillard, il dit : Tout est fini. — Tu as bien dit, mon fils, reprit le moribond; oui, tout est fini. Et il expira. Ce récit ressemble à celui de la mort d'Isidore de Séville et de Colomba; mais, ne fût-il qu'une légende, on voit quel sens on en peut tirer.

VIII. Tel était l'état des sciences en Occident, lorsque le précieux dépôt en fut confié à Alcuin. Il était élève d'Hegbert, et celui-ci de Bède. Lui-même était encore tout plein de l'admiration que Bède avait excitée chez les Anglo-Saxons, et l'appelait le maître le plus célèbre de son temps. Comme tous ces maîtres, depuis Cassiodore, il voulait mettre la science à la portée de tous ; comme eux, il comprenait les services que les monastères rendaient à la science ; comme eux, plus audacieusement qu'eux, il adoptait, dans la composition de ses traités, la méthode des *deflorationes*. On ne se figure pas les hardiesses qu'elle rendit légitimes à ses yeux. Si Alcuin, en traitant de la rhétorique, avait reproduit les préceptes d'Isidore ou de Cicéron, en leur donnant du moins une forme qui lui fût propre, nous n'aurions pas insisté sur ce genre d'imitation. Mais quelle peine n'avons-nous pas éprouvée lorsque, après une étude patiente des livres d'Alcuin sur les sept arts, nous avons dû nous dire : Cette page appartient textuellement à Cicéron, cette autre est copiée sur Isidore, et cette autre vient du far Augustin? Pourtant, pour mieux faire conn l'enseignement au huitième siècle, nous nous sc franchement résolu à ce sacrifice.

Dialectique.

IX. La dialectique d'Alcuin n'est qu'un simple recueil. La partie est tantôt extraite textuellement, tantôt abrégée d'Isidore de Séville, qui avait souvent copié Boëce.

Isidore de Séville.

Philosophia est rerum humanarum divinarumque cognitio cum studio bene vivendi conjuncta. Item aliqui doctorum : Philosophia est divinarum humanarumque rerum in quantum homini possibile est, scientia probabilis ; aliter, philosophia est ars artium, et disciplina disciplinarum,...... quod magis convenit christianis qui sæculi ambitione alcata, conversatione disiplinabili, similitudine fuuræ patriæ vivunt.

Philosophia duabus ex re-s constare videtur, scien-et opinione. Scientia est a res aliqua certa ratione cipitur. Opinio autem c adhuc incerta res latet, ulla ratione firmata vi-r, ut puta cœlum qua

Alcuin.

Philosophia est naturarum inquisitio, rerum humanarum divinarumque cognitio, quantum homini possibile est æstimare. Est quoque philosophia honestas vitæ, studium bene vivendi, meditatio mortis, contemptus seculi ; quod magis convenit christianis, qui, sæculi ambitione calcata, disciplinabili similitudine futuræ patriæ vivunt.

K. Ex qua materia constat? — *A*. Scientia et opinione. *K*. Scientia quid est? *A*. Scientia est cum res aliqua certa ratione percipitur. *K*. Opinio quid est? Opinio est cum incerta res latet, et nulla ratione firma definiri

gnitudine, qua materia nstat, quanta sit terræ assitudo.

Philosophiæ species tripartita, ut una naturalis, quæ græce physica appellatur, altera moralis quæ græce ethica dicitur; tertia rationalis quæ græco vocabulo logica appellatur.

..... In his quoque tribus generibus philosophiæ etiam eloquia divina consistunt. Nam aut de natura disputare solent, ut in Genesi, et in Ecclesiaste, aut de moribus, ut in Proverbiis et in omnibus sparsim libris, aut de logica pro qua nostri theologicam sibi vindicant, ut in Cantico canticorum et Evangeliis (1).

Dialectica est disciplina ad discernendas rerum causas inventa. Ipsa est logica... id est rationabilis diffiniendi, quærendi et discernendi potens (2).

(1) Isid., *Orig.*, lib. II, cap. XXIV.

(2) *Ibid.*, cap. XXII.

potest, ut magnitudo cœli vel profunditas terræ.

K. In quot partes dividitur philosophia? *A*. In tres : physicam, ethicam, logicam. *K*. Hoc quoque latino ore exprime. *A*. Physica est naturalis, ethica moralis, logica rationalis.

In his quippe generibus tribus philosophiæ etiam eloquia divina consistunt. *K*. Quomodo? — *A*. Nam aut de natura disputari solent, ut in Genesi et in Ecclesiaste. Aut de moribus, ut in Proverbiis, et in omnibus sparsim libris; aut de logica pro qua nostri theologicam sibi vindicant, ut in Canticis canticorum et in sancto Evangelio (1).

K. Dic, quid sit dialectica? — Dialectica est disciplina rationalis, quærendi, diffiniendi et discernendi etiam et vera a falsis discernendis potens (2).

(1) *Alc.*, Frob., p. 335.

(2) *Alc.*, *ibid.*

Viennent alors et la comparaison de la main ouverte et de la main fermée, qu'Isidore avait prise à Varron, et qu'Alcuin prend à Isidore, et le chapitre des Isagoges, qu'Isidore tenait de Boëce, et qu'Alcuin glisse dans son livre.

Ici commence la seconde partie, presque entièrement calquée sur *les dix catégories*, ouvrage longtemps attribué à saint Augustin (1). L'auteur s'y dit ami d'un certain Thémisius, qui l'aurait aidé à traduire cet ouvrage des catégories d'Aristote, vers le cinquième siècle, si l'on en juge par le style; et, comme le faux saint Augustin l'avait écrit pour l'instruction de son fils, l'esprit se reportait naturellement au jeune Adeodat, dont le nom fut même ajouté après coup sur la marge d'un manuscrit de cet ouvrage. Sur la fin du dixième siècle, Odon de Cluny l'étudiait à Paris, comme appartenant bien à saint Augustin. Alcuin l'attribuait aussi à ce père, s'il est permis de le conjecturer d'après l'exemple mutilé qu'il cite au chapitre X : « Augustin, grand orateur, son fils instruit dans le temple. » Voici seulement quelques exemples.

(1) *D. August. opp.*, t. I.

Les dix catégories.

Homonyma sunt cum res quidem plures commune nomen accipiunt, interpretatione vero ejusdem rei separantur, ut homo pictus et verus. In hoc namque idem nomen est; verum si ad definitionem vel ad interpretationem hominis redeas, inveniuntur ista disparia.

Synonyma vero sunt res quæ et nomine et sui interpretatione junguntur; ut est animal, vel enim de homine et equo et fera et de avibus dici potest. Animal est quod cibum capiat, quod mortale sit, quod sensu moveatur. Polyonyma sunt cum multa nomina unam rem significant, neque ulla de differentia nominum redditur ratio, ut ensis, mucro, gladius.

Alcuin.

Homonyma sunt cum duæ res commune accipiunt nomen; rei vero interpretatione separantur; ut homo pictus et homo verus. In quo unum nomen est, ratio vero vel interpretatio diversa.

Synonyma vero sunt quæ et nomine et sui interpretatione junguntur, ut animal est, quod cibum capit, spirat, movetur et mortale est....

Polyonyma sunt, quando multa nomina unam rem significant; neque ulla differentia vel ratio redditur nominum, cur unam rem tot nomina significent, ut ensis, mucro, gladius.

Si nous voulions reproduire toutes les phrases faites les unes sur les autres, et souvent transcrites, il faudrait copier les deux ouvrages. Mais on peut comparer ainsi les chapitres *De quantitate, De facere*

et pati, De qualitate, De jacere, De habere, etc.

On voit pourquoi les vers que le maître de l'école palatine avait composés pour sa dialectique ont été reportés plus tard en tête d'un ouvrage où il avait si largement puisé.

Avec le chapitre XI commence la troisième partie. Alcuin ferme son saint Augustin, et rouvre son Isidore de Séville, en bouleversant l'ordre qu'avait préféré ce dernier. Le chapitre XI d'Alcuin reproduit le chapitre XXXI du deuxième livre des Origines; les chapitres XIII et XIV ont été faits sur le XXIX[e] qu'Isidore avait abrégé lui-même de Marius Victorin. Dans le chapitre XV, Alcuin reprend les idées développées dans le chapitre XXX : ce sont souvent les mêmes expressions, les mêmes exemples. Un grand nombre des étymologies d'Isidore sont plus que hasardées. Alcuin, qui n'était pas toujours très-prudent à cet égard, ne le suit pas en général, soit ici, soit ailleurs; par exemple, lorsqu'il prétend que *verbum* vient de *aër verberat*. Enfin, pour clore son travail, il imite ce que dit l'évêque de Séville sur les Périherménies (1), en donnant plus de développement à ce passage.

(1) Isid. *Or.*, lib. II, p. 27.

4

Livre de la nature de l'âme.

Ce petit traité, tout plein de l'esprit de saint Augustin, à part quelques légers souvenirs textuels, montre jusqu'à quel point les maîtres de cette époque possédaient leurs auteurs; mais il est bien le fruit des réflexions personnelles d'Alcuin, la légitime conquête de son travail. Il ne possédait même pas à la bibliothèque de Tours les ouvrages de l'évêque d'Hippone, qui auraient pu le dispenser de penser. Le contraire est arrivé à la dialectique et au traité sur l'âme. Là le diacre d'York avait imité, ici on l'imita. Le livre de l'esprit et de l'âme (1) est bien postérieur à Alcuin. Comme l'observe judicieusement Érasme, il renferme des passages non-seulement de saint Augustin, de Gennade, de Boëce, de Cassiodore, d'Isidore d Séville et d'Alcuin, mais encore d'Hugues de Sain Victor, de saint Bernard, d'Isaac de l'Étoile. Il d'Alcher, moine de Clairvaux, homme fort inst au dire de son ami Isaac de l'Étoile, qui lui mis la plume à la main.

(1) *Opp. August.*, t. I.

Livre des vertus et des vices.

Alcuin l'écrivit pour le comte Widon ou Gui, gouverneur de la Marche de Bretagne et directeur des biens de Saint-Martin. Ce seigneur désirait avoir une règle de conduite qu'il pût suivre au milieu de la carrière des armes. Sur les trente-huit chapitres qu'il renferme, treize sont extraits de plusieurs sermons de saint Augustin ; tous les autres, et ce sont les plus beaux, sont dus à la plume d'Alcuin et lui donnaient le droit de dire en terminant : « Voilà, ô mon cher fils, ce que je viens de dicter, selon que tu le désirais, afin que tu possèdes un manuel journalier pour savoir ce que tu dois éviter et pratiquer. »

Grammaire.

L'auteur y suit quelquefois Priscien et Donat. Souvent il ajoute : Je ne t'aurais pas fait cette question, si Donat m'eût suffi. » — « Veux-tu, maître, lui dit un de ses élèves, que nous t'interrogions sur les accents et sur les pieds, en suivant l'ordre du maître Donat? » Alcuin répond en prenant, chez tous les maîtres de sa connaissance,

sées, tantôt des phrases. Isidore
ie une foule de tentations auxquelles
ouvent, non sans quelque remords.

e *Séville*.

em dictæ quasi
l iter legentibus
.

dictum quasi no-
od nobis vocabulo
iotas efficiat.

omen dictum quia
ce nominis ponitur,
idium faciat dum ite-

des dicti eo quod per
s metra ambulant.

Alcuin.

A. Dic, Saxo, prior, unde littera sit dicta? S. Ut reor, littera est quasi legitera, quod legentibus iter præbet.

A. Et est nomen dictum quasi notamen, eo quod hoc notamus singulas substantias.

Pars orationis cum casu posita, nominis vice, ne sæpius iteratum nomen fastidium faciat.

Pedes dicti eo quod per ipsos metra ambulent.

1) *Orig*., lib. I, cap. III.

Même en ajoutant à ces citations quelques rémi
niscences ajoutées à la fin du premier chapitre,
peut dire que la grammaire d'Alcuin lui reste
entière. Il en est de même du livre sur l'ort
graphe, espèce de dictionnaire qui n'est que
pendice de la grammaire.

Rhétorique.

Malgré l'ennui qu'apporte avec elle une étude aussi aride, continuons de rechercher les traits de ressemblance qu'on remarque entre Alcuin et les modèles qu'il apportait à la France. La *Rhétorique* sera le dernier livre auquel nous ferons subir cet examen préalable ; nous entrerons aussitôt dans l'école.

Isidore de Séville.	*Alcuin.*
Rhetorica est bene dicendi scientia; in civilibus versatur quæstionibus. Ipsa autem peritia dicendi in tribus rebus consistit, natura, doctrina, usus.	*K*. Ad quem finem spectat rhetorica? *A*. Ad bene dicendi scientiam. *K*. In quibus versatur rebus? *A*. In civilibus quæstionibus, quæ naturali animo concipi possint. *K*. Bene dicis, magister ; etiam omnis vita nostra disciplina proficit et usu valet. Magister, initium hujus artis pande. *A*. Pandam juxta auctoritatem veterum.

C'est ici que l'on tombe sur la plus grande hardiesse qu'Alcuin se soit permise ; car, pour répondre, Alcuin emprunte à Cicéron un passage

fort connu, qui commence ainsi : *Fuit quoddam tempus, cum in agris homines bestiarum more vagabantur* (1), etc.

La partie originale de ce livre est surtout celle qui concerne le genre judiciaire, que Charles désirait connaître à fond; on met cependant le doigt sur quelques phrases malheureuses.

Isidore de Séville.	*Alcuin.*
Controversia simplex est quum absolutam continet unam quæstionem hoc modo : Corinthiis bellum indicemus, an non? Conjuncta ex pluribus quæstionibus, in qua plura quæruntur hoc pacto : utrum Carthago diruatur, an Carthaginiensibus reddatur, an eo colonia deducatur?	..... Simplex causa est, quæ unam in se continet quæstionem, hoc modo : Corinthiis bellum indicam, an non? Conjuncta est quæstio, quæ ex pluribus quæstionibus constat, hoc pacto : utrum Carthago diruatur, an Carthaginiensibus reddatur, an eo colonia deducatur?

« Species causarum sunt quinque, id est honestum, admirabile, humile, anceps, obscurum. « Honestum causæ genus est cui statim, sine oratione nostra, favet animus auditoris. Admirabile

(1) *Alc.*, t. II, p. 314. — *Œuvres complètes de Cicéron*, édit. de M. Le Clerc; Paris, 1821; *De invention.*, t. III, p. 10, 12.

« est, quo attentus sit animus eorum qui audituri « sunt. Humile est quod negligitur ab auditore, et « non magnopere attendendum videtur. Anceps « est in quo aut judicatio dubia est, aut causa « honestatis et turpitudinis particeps, ut et bene- « volentiam pariat et offensam. Obscurum, in quo « aut tardi sunt auditores aut difficilioribus ad co- « gnoscendum causis causa cernitur implicata. »

L'évêque de Séville eût été fort étonné s'il eût pu entendre ce morceau; il y eût reconnu sa propriété précieusement conservée.

Ces traités *sur les sept arts* sont moins des ouvrages originaux que des livres-cahiers, où l'on retrouve quelquefois du talent et toujours de l'érudition. Ainsi ce qu'on enlève à l'écrivain, on le rend au professeur.

Maintenant nous devons entrer dans l'école palatine, faire connaître son origine et les maîtres qui l'avaient dirigée jusque-là, afin de bien distinguer dans ses travaux la part d'Alcuin.

CHAPITRE III.

roi Charles. — École palatine; son origine, ses plus anciens maîtres, Pierre diacre et Paul Varnefried. — L'influence d'Alcuin se fait sentir. Belles réformes du roi Charles. Lettre à Lull, archevêque de Mayence. — Circulaire. — Écoles carolingiennes dans la dernière moitié du huitième siècle.

I. « Un jour, dit le moine de Saint-Gall, le roi ıarles, voyant les études littéraires fleurir dans n royaume, sans atteindre pourtant à la matuté des Pères, éprouva un chagrin plus que mortel, laissa échapper cette parole de découragement : h! que n'ai-je douze clercs aussi savants que le rent Jérôme et Augustin! Le docte Alcuin, connant son indignation en présence du roi terrible, ais ne la voilant pas tout à fait, répliqua : Le éateur du ciel et de la terre n'en a que deux, toi tu en voudrais douze! » Cette exclamation vèle, par sa naïveté même, le caractère de ıarles. Barbare, il aurait voulu conquérir la civiıation d'un seul coup. Pour lui, il alliait le patient beur du savant à cet ardent désir de tout savoir ıi est le tourment des esprits distingués, comm est leur force et leur plaisir. L'oisiveté lui étı supportable, ce que l'on nomme repos était po i l'ennui. Sa récréation, à lui, c'était de pa

des soins de la guerre à ceux de la paix, des combinaisons de la politique aux contemplations de la science, et comme celles-ci sont innombrables, son ardeur n'était jamais satisfaite. Il se fatigua de la guerre, il ne fut jamais rassasié d'études. La douleur qu'il éprouvait de ne pas posséder telle connaissance lui enlevait le plaisir qu'auraient pu lui procurer celles qu'il avait acquises. Cette inquiétude d'esprit ne pouvait finir, non-seulement parce que le domaine de la pensée est illimité, mais encore parce que le propre des travaux de l'intelligence est de conserver à l'âme la fraîcheur de la jeunesse jusque sous les cheveux blancs (1). Pendant ses repas, en famille, près de la table était assis un clerc qui lisait des livres d'histoire ou la *Cité de Dieu*. Il traînait après lui, dans les guerres, une cour composée non pas de flatteurs pour le perdre, mais de savants pour l'instruire. La nuit il interrompait trois ou quatre fois son sommeil pour travailler. Dès qu'il se levait, il appelait ses officiers, donnait des ordres, prenait des renseignements, terminait des procès, tout en s'habillant (2). Il cherchait, il encourageait partout les

(1) *Vit. Alc.*, c. VI, et *Alc. epp. passim;* Frob., t. I.
(2) Eginh., *Vit. Carol. M.*, c. XXIV.

talents. Un jour il entre dans l'école, il s'aperçoit que les fils des seigneurs sont moins appliqués que les autres. « Ah! dit-il, vous comptez sur votre naissance et vous en concevez de l'orgueil. Sachez que vous n'aurez ni gouvernements ni évêchés, si vous n'êtes plus instruits que les autres » (1). A cet amour de la science et du travail, il joignait une grande simplicité d'âme, grâce à laquelle il eût fait son profit d'un mot intelligent prononcé même par un ignorant ou par un enfant; et cette disposition d'esprit, jointe à une constante possession de soi-même et une grande facilité de conception, le rendait propre à traiter toutes les questions, à s'élever ou à s'abaisser avec elles en les dominant toujours, à profiter de toutes les difficultés, à s'instruire avec tous les hommes. Les Romains admiraient cette vigueur d'intelligence et cette fécondité morale qu'ils n'avaient plus depuis longtemps, et les Barbares étaient subjugués par cette présence d'esprit qui les devançait toujours en modérant leur élan. Toutes ces qualités étaient inhérentes à sa nature, l'une des plus riches et l'une des mieux disciplinées qui aient jamais été placées à la tête d'un grand peuple, pour adoucir ses mœurs et pour l'éclairer.

(1) Monach. San-Gall., l. I, c. III.

II. Aussi s'était-il résolu tout d'abord à faire ces sacrifices d'argent qu'Éginhard, homme spécial, trouvait trop onéreux (1); de grouper autour de lui des grammairiens, des rhéteurs, des théologiens, des savants de tous genres. Il voulait réunir en lui-même, comme en un seul foyer, tous les rayons de la science, alors affaiblis et épars. Il espérait ainsi communiquer à tous, avec plus de puissance, l'amour de l'instruction, former alors de beaux génies dans son pays et le doter d'une gloire littéraire aussi belle, s'il était possible, et aussi pure que celle d'Athènes et de Rome. L'auteur du poëme sur l'*Arrivée du pape Léon* appelle la capitale de la France carolingienne, la seconde Rome, la Rome élevée, la Rome future (2). « Si l'on suivait votre zèle, disait un jour Alcuin à Charles, peut-être verrait-on s'élever en France une Athènes nouvelle, et bien plus belle que l'ancienne, l'Athènes du Christ » (3). Ailleurs encore : « Votre religieuse prudence a coutume de chercher dans tous les hommes la science des choses divines et humaines, afin de déposer dans le trésor

(1) Eginhard, *Vit. Carol. M.*, c. XXI.
(2) *Alc. opp.*, t. II, p. 451, v. 94, 124, 98.
(3) *Alc. opp.*, t. I, p. 102.

de son cœur les sentiments de tous, et en faire ensuite sortir avec une pleine abondance des richesses anciennes et nouvelles (1). »

III. Or, c'est dans l'école palatine surtout que Charles s'instruisit, ou avec les professeurs de cette école (2). On peut, avec les Bénédictins, voir l'origine de l'école palatine dans la chapelle des rois mérovingiens. Mais il faut tenir compte d'un autre considération. Tacite remarque que les che germains s'entouraient d'un *cortége de compagn* qui les accompagnaient partout (3). En Germar ils leur donnaient des armes; au temps de la c quête, ils leur donnèrent des terres en récomp de leur fidélité. De là toute la féodalité; Mo quieu l'a fait voir (4). Mais, quand il fut qu de rendre la conquête durable, quand on ne plus seulement à s'emparer des terres qu' occupées les Romains, mais, et c'est là su que firent les Herstall, à profiter de leur rité morale, ne dut-on pas songer à

(1) *Alc. opp.*, t. I, p. 186.
(2) Eginh., *Vit. Carol. M.*, c. XXV.
(3) Voy. M. Ozanam, *Hist. de la civ* *Franks*, t. II, p. 460.
(4) Montesq., *Esprit des lois*, l. XXX,

ı membres du *Cortége* les avantages pré-
ı cette supériorité morale pouvait procurer?
en effet, dans les chroniqueurs, que les
ınks faisaient venir chez eux les fils de
incipaux seigneurs, afin qu'élevés avec
ants, nourris du même pain et pénétrés
es idées, ils leur conservassent jusqu'à la
te fidélité qui est un des principaux traits
tère germanique. Les seigneurs, de leur
gardaient bien de ne pas se conformer à
; car ils ouvraient ainsi à leurs enfants les
ıntes carrières, soit à la guerre, soit dans
On en faisait des *palatins* sous les deux
s dynasties, à peu près comme on en fit
s du temps de la féodalité. C'est du sein
e, partie intégrante du cortége, que les
giens et les Carolingiens tiraient leurs
s, leurs maréchaux et leurs connétables.
que nous disons s'applique surtout aux
ens, parce que, faisant beaucoup plus de
ils étaient sans cesse entourés de leur cor-
parce qu'ils faisaient beaucoup de cas de
e de l'esprit (1).

ıdeshag., *De Agobardi vita et Script.*, p. 3.

Gardons-nous donc de négliger les savante: servations des Bénédictins. Ils voient l'origir l'école palatine dans la chapelle royale, c décret de Clotaire II constitua définitiven Cette explication, loin de nuire à l'autre, l'écl Les directeurs de la chapelle étaient les profes de l'école; le cortége germanique était le fon lequel ils travaillaient. Mais, si l'on ne f appel à d'autres documents, le caractère séc de l'école palatine pourrait s'effacer; on serai étonné de voir les principaux seigneurs dı assister comme lui à des leçons, et de distin non loin d'eux, un groupe de jeunes filles. Il semble inutile de rassembler ici tous les té gnages qui font voir cette école florissante dé temps des Mérovingiens (1). « Benoît d'An dit Smaragde, naquit de parents nobles. Il encore fort jeune lorsque son père l'envoya cour du glorieux roi Pepin, pour qu'il y fût n parmi les écoliers. Ses camarades l'aimaient que son âge ne semblait le faire espérer, c'est était bon et propre à tout. Il obtint ensuit partage la dignité d'échanson. Il fit la guerr

(1) On les trouve tous réunis dans Pitra, *Vie de Léger*.

,mps du roi Pepin. Quand le très-glorieux Charles prit les rênes de l'État, il s'attacha à lui pour le servir. Il combattit à ses côtés dans cette année où il soumit l'Italie » (1). Plus tard, on desservit Benoît d'Aniane à la cour. Celui-ci s'y rendit sur-le-champ. « Le roi, dès qu'il l'aperçut, oublia son ressentiment, il se jeta à son cou, et de sa propre main il lui offrit une coupe de vin » (2). On voit dans ce passage, et les titres d'admission à l'école palatine, et les habitudes toutes laïques de cette école, et l'avenir réservé aux jeunes gens qui sortaient de son sein. Ainsi la chapelle du roi, et un sentiment de fidélité, de sympathie et d'honneur, tout belliqueux d'abord, se transformant ensuite en un vif désir de s'illustrer par l'éclat de l'intelligence autant que par de brillants faits d'armes, en une sorte de confraternité à la fois militaire et intellectuelle : tels furent et l'origine de l'école palatine et le mobile puissant qui lui communiqua un élan civilisateur.

IV. Ce changement se manifesta surtout à l'avénement de la seconde race. Charles Martel venait de fonder un pouvoir solide; on vit alors Pepin le

(1) Mabill., *Act.*, s. IV, p. I, p. 194.
(2) *Ibid.*, p. 207.

Bref et surtout l'intelligente Berthe, son épouse, appeler à leur cour les fils des seigneurs les plus éloignés (1). Aux directeurs de la chapelle royale succédèrent de véritables professeurs de lettres; Pierre de Pise est le plus ancien qu'on connaisse. Il se fit entendre à Aix-la-Chapelle, dans les dernières années du règne de Pepin le Bref et au commencement de celui de Charles (2). Alcuin parlait un jour de Pierre de Pise au roi : « C'est ce même Pierre, disait-il, qui s'est illustré en enseignant la grammaire dans votre palais » (3). Ce cours eut toute la régularité que pouvait permettre la vie agitée des étudiants. De retour dans sa patrie, cet Italien soutint contre un Juif nommé Jules un controverse au sujet de la divinité de Jésus-Chri controverse qui avait été publiée, mais qu'il é déjà fort difficile de se procurer trente ans tard (4). Dans les rares écrits où l'on fait me de lui, on joint toujours à son nom le tit grammairien, qui veut dire littérateur. O

(1) Mabill., *Act.*, s. IV, p. 194.
(2) Cf. abbé Lebeuf, *Supplément à la Disse* *l'état des sciences sous Charlemagne*; Paris, 17
(3) Alc. *Ep.* LXXV; Frob., t. I, p. 126.
(4) *Ibid.*

saurait douter lorsqu'on lit le morceau où Pierre de Pise s'adresse au nom du roi à Paul Diacre, et le prie, en lui apprenant le futur mariage de Rothrude et de Constantin, fils d'Irène, d'enseigner avec ardeur la langue grecque aux clercs de Metz. Il y parle d'Homère, de Virgile, d'Horace et de Tibulle. Il espère qu'après avoir enseigné la langue latine et la langue grecque, Paul enseignera encore l'hébreu à ses meilleurs élèves. La pièce se distingue par d'énergiques métaphores : « O Paul, le plus savant des poëtes, qui t'a envoyé dans notre glorieuse province pour préparer les âmes inertes aux fécondes semences? Tu nous as montré qu'enraciné par amour pour nous dans notre contrée, tu y es fixé, et que tu ne veux pas retourner vers tes anciens pâturages... Une gloire que nous n'espérions pas vient de s'élever sur nous » (1).

V. Les leçons de Paul Warnefried portaient moins de fruits que ne le croyait Charles. Paul était Italien, c'est-à-dire moqueur et habile à faire des vers faciles. Il abusa de ses avantages en ré-

(1) Voyez abbé Lebeuf, *Supplément*, etc., p. 404, et deux autres pièces poétiques de Pierre de Pise : *Versus Petri ad Paulum* (*ibid.*, p. 409) et *Versus Petri in laude regis* (*ibid.*, p. 419).

[redacted]

pondant : « Je sais très bien que votre Rothrude va franchir les mers, que la belle fille va prendre le sceptre, et étendre ainsi votre empire jusqu'en Asie. Si dans ces contrées vos clercs ne parlent que le grec qu'ils auront appris de moi, pareils à des statues muettes, ils se feront moquer d'eux » (1). Peut-être Paul Diacre cédait-il, sans trop le vouloir, à un sentiment de vengeance. Issu d'une noble famille lombarde, élevé à la cour de Pavie, et estimé de trois de ses souverains, Paul Warnefried était secrétaire de Didier lorsque Charles détruisit le royaume des Lombards. Toute la cour fut dispersée : Paul Warnefried gagna le pays des Franks, tandis que Didier et la malheureuse Ermengarde, sa fille, s'en allaient tristement mourir dans le monastère de Corbie. Une série d'aventures où l'on représente Paul Warnefried fidèle à la cause italienne après la défaite de ses maîtres, organisant une conspiration contre leur vainqueur, et recevant de lui un généreux pardon, doivent être, sur l'autorité de Mabillon, mises au rang des fables. Pourtant il semble que l'attitude de Paul Diacre ne fut jamais bien franche. S'il admirait

(1) Abbé Lebeuf, *loc. cit.*

Charles comme chrétien, son cœur devait être quelquefois accessible à des sentiments d'une tout autre nature, et si sa raison sortait victorieuse de cette lutte, la victoire pouvait lui coûter quelques larmes. Voilà peut-être pourquoi il voulut bien enseigner à Metz, célèbre école ecclésiastique depuis Chrodegang, et refusa de se mêler à la famille seigneuriale de ses vainqueurs. Il voulait servir Charles, mais de loin, et encore en n'avouant pas le véritable caractère de ses services. C'est à la chrétienté qu'il voulait être utile. Aussi, vers l'année 786, résidant encore à Metz, il envoya son homiliaire à Aix-la-Chapelle. C'est encore dans cette ville qu'il écrivit son livre sur les évêques de Metz. Charles, dont un échec ne faisait qu'irriter les désirs, fit un nouvel effort pour attirer à lui le fier Lombard, et lui envoya ces vers d'une singulière véhémence : « Soldat, que fais-tu donc? Toi, Paul, qui étais prêt à couper d'un coup de poignard les cous de nos ennemis? Maintenant ta droite vieillit, languit loin des combats; ta gauche ne peut lever ton bouclier au-dessus de ta tête, que feras-tu? Reste en prolétaire dans ta ville, toi qui crains de voir les camps belliqueux où l'on cueille les lauriers. Ton sang alourdi se dessèche

dans ton corps chargé d'années, et ton cœur refroidi n'a plus d'amour pour la gloire » (1). En essayant de retremper ainsi Paul Diacre, Charles voulait-il remuer son imagination de poëte ou exciter son courage militaire? Peut-être ne faut-il voir dans ces vers qu'une allégorie. Mais en vain le roi des Franks faisait-il si vivement ressortir le contraste de la vie agitée de Paul dans sa maturité, avec les solitaires pensées de sa vieillesse : ces souvenirs n'avaient plus de prise sur un homme qui, loin de vouloir rentrer dans le monde, songeait à lui dire un éternel adieu. Il se retira au mont Cassin. Charles lui peignit de nouveau son amitié avec la plume d'Alcuin (2). Tout fut inutile. Paul ne répondit aux affectueuses paroles de Charles qu'en traçant pour la postérité, sur une feuille immortelle, le portrait d'un prince qui avait renversé sa patrie, et qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer (3).

Paul Warnefried a écrit trois grands ouvrages D'abord l'*Histoire des Lombards* (4), curieuse et

(1) Frob., t. II, p. 551.
(2) *Ibid.*, p. 552.
(3) P. Pithou, *Script. duodec.*, p. 90.
(4) Murator., *Rer. italic. script.*, t. I.

ce que Paul a puisé quelques-uns de ses renseignements dans des légendes et dans des chansons barbares, précieuse en ce que sans elle on connaîtrait à peine les premiers siècles de l'histoire d'Italie. Les Italiens vantent par tradition l'adresse qu'il mit à terminer son ouvrage avant la prise de Pavie; ils voient là de la fidélité à la cause italienne. Malheureusement l'éloge de Charlemagne, véritable hors-d'œuvre dans le livre des *Évêques de Metz*(1), ne nous permet guère de conserver cette illusion. L'*Histoire des derniers siècles de l'empire romain* (2), qui est la continuation du livre d'Eutrope, semble écrite au mont Cassin. La position de Paul était alors indépendante. Promesses, présents, caresses, ne pouvaient plus rien sur ce cœur à jamais résolu : il n'aimait plus que Dieu et l'étude. C'est dans cette situation d'esprit qu'il pouvait en liberté traiter des événements et des hommes, juger ceux-ci avec impartialité, coordonner ceux-là avec art : l'écrivain dominait son ouvrage. Dans un siècle de décadence pour elle, la langue latine avait encore trouvé un interprète digne d'elle, et ce livre vraiment classique, qui

(1) P. Pithou, *Script. duodec.*, p. 89, 91.
(2) Paul diac., *De Roman. gest.*, l. VIII.

[redacted]

le secours de Dieu à conquérir des âmes, et cependant, ce dont je ne puis assez m'étonner, tu ne t'inquiètes nullement d'apprendre les belles-lettres à ton clergé. Tu vois de tous côtés ceux qui te sont soumis plongés dans les ténèbres de l'ignorance, et lorsque tu pourrais répandre sur eux la lumière de ton savoir, tu les laisses enfouis dans l'obscurité de leur aveuglement... Qui pourrait croire que, dans une si grande multitude soumise à tes ordres, il n'est personne qui ait quelque disposition à s'instruire? Apprends donc à tes fils les arts libéraux, pour contenter notre désir sur un point qui nous touche vivement » (1). Après avoir connu Alcuin, le roi Charles écrivit non plus à un évêque, mais à tous les évêques et à tous les abbés de son royaume, de relever partout les écoles épiscopales et monastiques.

« Que votre dévotion agréable à Dieu le sache : de concert avec nos fidèles, nous avons jugé utile que dans les évêchés et dans les monastères, confiés par la faveur du Christ à notre gouvernement, on prît soin non-seulement de vivre d'une manière régulière et conforme à la sainte religion, mais

(1) Abbé Lebeuf, *Supplément à la dissert.*, etc.

ou tard cette avare jalousie des Italiens, dont parle le moine de Saint-Gall (1). Ce n'est guère qu'à partir de l'année 782 qu'il tenta de généreux efforts en faveur des belles-lettres ; deux raisons expliquent ce délai : les soins de la guerre, l'absence d'un maître zélé, dévoué, qui lui eût donné une instruction solide. Or, c'est vers cette époque que Witikind et Abbion furent baptisés à Attigny (2). D'autre part, Alcuin commença ses cours à l'école palatine en 782 ; et, bien qu'ils n'aient été réguliers que pendant l'hiver, ils durent bientôt, vu l'infatigable ardeur de Charles, porter des fruits précieux. Dès l'arrivée d'Alcuin en France, Charles avait voulu l'avoir tout à lui pour étudier, et ce n'est que dans la suite qu'il se décida à se passer quelque peu de sa société, en lui confiant la direction de deux monastères alors sans importance, Ferrières en Gâtinais, et Saint-Loup à Troyes (3).

VIII. Avant de connaître Alcuin, le roi Charles avait déjà eu la pensée de faire rentrer l'instruction dans l'Église ; c'est ce que l'on voit par sa lettre à Lull, archevêque de Mayence. « Tu travailles avec

(1) Mon. San-Gall., l. I, c. x.
(2) Eginh., *Annal.*, ad ann. 785.
(3) *Vit. Alc.*, c. vi.

étaient bons et les paroles incultes ; car ce qu'une pieuse dévotion inspirait bien au dedans, une langue mal habile, et qu'on avait négligé d'instruire, ne pouvait l'exprimer sans faute au dehors. Nous avons alors commencé à craindre que de même qu'il y avait peu d'habileté à écrire, de même l'intelligence des saintes Écritures ne fût beaucoup moindre qu'elle ne devait être ; et nous savons tous très-bien que, si les erreurs de mots sont souvent dangereuses, les erreurs d'idées le sont bien davantage. Donc nous vous exhortons non-seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à les cultiver..., pour être en état de pénétrer facilement et sûrement les mystères des saintes Écritures. Comme il y a dans les saintes Écritures des allégories, des tropes, et autres choses semblables, chacun comprendra, sans aucun doute, le sens spirituel d'autant plus vite qu'il sera mieux instruit dans la science des lettres. Qu'on choisisse pour cette œuvre des hommes qui aient la volonté et la possibilité d'apprendre, et le désir d'instruire les autres ; qu'on apporte à ce soin autant d'attention que nous mettons nous-même d'intérêt à le prescrire. Notre souhait est que vous soyez ce que doivent être des soldats de l'Église, religieux de cœur, savants dans

votre langage..., afin que si l'on va vous voir pour invoquer le nom du Seigneur ou admirer la noblesse de la vie religieuse, on s'édifie en vous voyant, on s'instruise en vous entendant parler ou chanter, et qu'on retourne chez soi en rendant grace au Seigneur tout-puissant. Ne manque pas, si tu veux obtenir notre faveur, d'envoyer un exemplaire de cette lettre à tous tes suffragants et à tous lés monastères, et qu'aucun moine, hors de son monastère, ne rende des jugements, et n'aille dans les assemblées et dans les placites. Adieu (1). »

A ce dernier ordre, à cet effort que le législateur semi-barbare fait sur lui-même pour faire comprendre à des ignorants l'utilité des lettres et la parfaite harmonie qu'elles établissent entre les paroles, les actions et les idées de l'homme, on reconnaît Charlemagne; mais à l'estime que l'auteur de cette lettre *encyclique* professe pour le sens allégorique dans l'explication des Écritures, à l'idée qu'il a maintenant du véritable professeur qui doit avoir *le désir d'instruire les hommes*, enfin à ce rapport que Charles établit entre la pureté de l'expression et la justesse de la pensée, il est facile

(1) Baluz., *Cap. reg.*, t. I, col. 201.

de reconnaître aussi l'élève d'Alcuin. En 787, à son retour de Rome, le roi des Franks ramena avec lui des maîtres de grammaire et de calcul, qu'il répartit sur les différents points du royaume (1). C'est à cette même année que le moine d'Angoulême écrivait ce mot souvent cité : « Charles ordonna qu'on répandît partout l'étude des belles-lettres ; car, avant lui, il n'y avait eu en Gaule presque aucune culture des arts libéraux. » (2). Dès lors, en effet, tout décèle les grandes préoccupations du gouvernement ; tout atteste ses efforts pour répandre partout les lumières. On a placé des maîtres dans les écoles ; on n'oubliera rien pour engager les élèves à les écouter. On ordonnera aux évêques et aux abbés de faire venir dans leurs écoles des enfants non-seulement de condition servile, mai encore de condition libre. Les livres sont mal écrit pleins de fautes ; on les transcrira, ne fût-ce q pour les apprendre. Charles envoya alors à diff rentes Églises l'homiliaire que Paul Diacre a corrigé. « Préoccupé, disait le roi, de rendre m leur l'état des Églises, nous nous efforçons, ave

(1) *Vit. Karol. M. a Monach. cœnob. Engolism.* P thou, p. 35.
(2) *Ibid.*

plus persévérante ardeur, de relever l'étude des lettres, presque anéanties par l'insouciance de nos ancêtres. Nous engageons tous nos sujets, autant qu'il nous est possible, à cultiver les arts libéraux, et nous leur en donnons l'exemple. Nous avons déjà, avec le secours de Dieu, exactement corrigé les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, corrompus par l'ignorance des copistes. Et comme le recueil d'homélies pour l'office nocturne était rempli d'incorrections, nous n'avons pu souffrir que dans les lectures divines de discordants solécismes vinssent déchirer l'oreille. Nous avons voulu revoir et corriger ces lectures, et nous en avons confié le soin au diacre Paul, notre cher client... Il nous a offert, en deux volumes, des lectures exemptes de fautes, adaptées à chaque fête, et qui suffiront à toute l'année » (1). Dans le même but, Alcuin employait ses loisirs à corriger un autre recueil d'homélies. Enfin, en 789, dans un grand placite d'Aix-la-Chapelle, le roi des Franks revenait sur les prescriptions de son encyclique : « Que votre lumière brille devant les hommes, disait-il aux évêques réunis, qu'ils voient vos bonnes œuvres,

(1) Baluz., *Capitul.*, t. I, p. 203, et Mabill., *Annal.*, LXXVI, N. LXII. Cf. *Paul. Homil.* Bibl. Mazar.

Saint-Aignan, de Saint-Benoît et de Saint-Liphart. La pensée du prélat libéral se faisait jour quand il ordonnait « à tous les curés de tenir école ouverte sans recevoir aucune rétribution, à moins que les parents des enfants ne voulussent leur montrer leur reconnaissance et leur bonne volonté » (1). Que d'écoles on pourrait joindre à celle-là! Mais elles suffisent pour faire voir que la volonté du roi fut exécutée, sinon aussi largement qu'il le voulait, du moins dans les localités soumises à des hommes intelligents. Plusieurs années après, il est vrai, on réitéra l'ordre d'ouvrir des écoles au concile de Châlons; mais on voyait avec peine le relâchement qui s'emparait alors des esprits, et on voulait forcer à l'obéissance ceux qui s'y étaient soustraits jusque-là.

CHAPITRE IV.

Alcuin à l'école palatine.

I. Dans ces âges primitifs, où les hommes se forment beaucoup plus en écoutant qu'en lisant,

(1) *Theodulp. Opp.*, ed. Jac. Sirmond.; Paris, 1646, p. 10.

auxquelles on accorda une préférence marquée, l'école palatine et celle de Tours, par exemple. N'allons pas toutefois considérer le roi Charles comme un génie si supérieur à ses contemporains, qu'il se perd en théories inutiles. C'est alors que Benoît d'Aniane formait des lecteurs et établissait des grammairiens dans l'école de son monastère, qui comptait plus de trois cents moines (1). Camarade de Benoît d'Aniane à l'école palatine, Adalhart fondait l'école de Corbie, qui acquit bientôt une grande célébrité. En 793, Angilbert apportait, dans la bibliothèque de Saint-Ricquier, deux cents volumes (2); comment eût-il pu négliger l'école? Leitrade relevait celle de Lyon, et formait des élèves au chant, à la lecture, à l'interprétation des Écritures sur le modèle de l'école du palais (3). Enfin, pour abréger, en l'an 797, Théodulphe, évêque d'Orléans, dirigeait quatre écoles établies dans son diocèse, l'une dans sa cathédrale de Sainte-Croix, les autres dans les monastères de

(1) *Vit. Bened. Anian.*, c. XXVII et c. XXXIV.
(2) In Angilbert., *Script.* Mabill., *Act.*, s. IV, p. I, p. 116.
(3) *Ex Leid. ad Carol.* epist. in edit. Baluz., t. II, p. 127.

[redacted]

Angilbert, Homère, époux de Berthe, fille de Charles.

Adalhart, Antoine et Augustin, cousin de Charles.

Riculphe, Flavius Damatas.

Éginhard, Beleseel.

Rigbod, Machaire.

Martin.

Mopsus.

Enfin tous ceux qui jusqu'en 796 firent partie du cortége, et entre autres,

Wala, Arsène, frère d'Adalhart;

Gontrade, Eulalie, sœur d'Adalhart.

II. Alcuin prit lui-même le nom de Flaccus (1).

Quelque mêlé que fût cet auditoire, les sujets qu'on y traitait étaient sérieux. Les leçons d'Alcuin, dépositaire des doctrines de l'Italie, de la vieille Gaule et des écoles anglo-saxonnes, devaient reposer sur un fond solide et ne pouvaient dégénérer en un simple jeu de la pensée. Autrement le roi Charles eût fermé l'école, Alcuin ne l'eût jamais ouverte. « Il est difficile de dire quel était l'objet

(1) Il ne le prit que depuis son séjour en France, auparavant c'était *Publius*.

de ces leçons, disait M. Guizot; je suis tenté de croire qu'à de tels auditeurs, Alcuin parlait un peu au hasard et de toutes choses, et qu'il y avait dans l'école du palais plus de conversations que d'enseignement proprement dit.... C'était le jeu de la pensée.... Il nous reste de cet enseignement de l'école du palais un singulier échantillon » (1). Sans doute, la conversation entre Alcuin et Pepin nous donnerait bien peu d'estime pour l'enseignement du premier, mais elle ne se rattache pas à son enseignement même. Alcuin enseignait les sept arts, et son enseignement est renfermé dans les *livres-cahiers* qu'il a rédigés sur chacun d'eux. Sans cette considération, nous souscririons très-volontiers au jugement du docte professeur. « A coup sûr, Messieurs, comme enseignement, de telles conversations sont étrangement puériles. »

III. Le *trivium*, destiné surtout à l'adolescent, comprenait la grammaire, la rhétorique, la dialectique; le *quadrivium*, réservé à un âge plus avancé, embrassait l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie. L'ensemble de ces études s'appelait tantôt, comme on vient de le dire, les

(1) M. Guizot, *Histoire de la civilisation en France;* t. II, p. 360.

sept arts, tantôt la philosophie. Alcuin le fait entendre : « Avec la grâce de Dieu, je vous ferai voir les sept degrés de la philosophie, et vous conduirai ainsi jusqu'aux pensées les plus sublimes de la science spéculative » (1). D'autres fois on l'appelait encore sagesse : « Maître, disent les jeunes gens, élève-nous au-dessus de la bassesse de notre ignorance; place-nous avec toi sur les degrés de la sagesse, et qu'avec le secours de Dieu et tes instructions, nous puissions arriver des idées les plus simples aux idées les plus élevées » (2). Et si l'on veut savoir ce que sont ces idées plus élevées, cette science spéculative dont il a parlé plus haut, il faut encore l'entendre. Il fait d'abord un magnifique éloge des sept arts : « C'est à eux que les philosophes ont consacré leurs loisirs, c'est grâce à eux qu'ils ont réussi dans le monde. C'est grâce à eux qu'ils sont devenus plus illustres que les consuls, plus célèbres que les rois, et se sont acquis une gloire et une renommée immortelles. C'est grâce à eux que les vénérables et catholiques docteurs et défenseurs de la foi ont toujours vaincu les hérétiques dans les disputes publiques. » Si les jeunes

(1) Alc. *Grammatic.*; Frob., t. II, p. 268, et p. 265.
(2) *Ibid.*, p. 267.

nobles devaient applaudir à la première moitié de cette tirade, les jeunes clercs ne devaient pas être moins ravis de la seconde : les uns, par la pensée, prenaient leur place au milieu des Pères, les autres au milieu des rois. Mais le maître ajoute : « Voilà, mes chers fils, les sentiers où votre adolescence doit courir chaque jour, jusqu'à ce qu'un âge plus parfait, une âme et une intelligence plus vigoureuses, vous élèvent à la hauteur des saintes Écritures » (1).

« Ne méprisez pas les sciences humaines, disait-il encore; mais posez-les comme un fondement, en apprenant aux enfants la grammaire et les autres doctrines de la philosophie, afin qu'en parcourant ainsi les degrés de la sagesse, ils puissent s'élever jusqu'au sommet, qui est la perfection évangélique, et qu'en avançant en âge, ils voient s'augmenter en eux les trésors de la sagesse » (2). C'était donc la science des Écritures qu'Alcuin plaçait au sommet des études, de même qu'il avait placé au début les premières instructions religieuses. Tous ces travaux n'étaient qu'un acheminement continuel vers une autre étude, que l'élève pourrait compléter

(1) Alc. *Gramm.*, p. 268.
(2) *Epist.* CCXXI, t. I, p. 285.

lui-même durant sa vie entière, l'étude de la religion.

IV. Tel fut à peu près le plan d'études qu'Alcuin traça à ses élèves dans ses premières leçons.

Quant à ses cours eux-mêmes, il les a rédigés, comme on l'a vu, dans un certain nombre d'ouvrages dont les plus utiles ont été respectés par le temps. Chacun d'eux porte pour titre celui des sept arts qui y est expliqué; ici on peut être arrêté par un scrupule. Ces ouvrages contiennent-ils réellement la doctrine qu'Alcuin professa dans l'école palatine? On ne saurait en douter. La forme de l'ouvrage, qui est celle d'une conférence, nous transporte au milieu d'une école. Cette école n'est pas celle de Tours. « Qu'il me soit permis, dit Charles, de t'interroger sur les préceptes de la rhétorique » (1). Et ailleurs : « Homère dispute, Homère ne dispute pas. Machaire court, Machaire ne court pas » (2). Machaire, Homère, Charles, sont autant d'élèves de l'école palatine. L'inscription qui se lit en tête de la rhétorique nous montr que cet ouvrage a été composé dans l'intérieur d palais. C'était sans doute un résumé des leçons

(1) T. II, p. 313.
(2) *Ibid.*, p. 343.

maître, avec une forme plus soignée. Afin de donner à l'ouvrage un caractère plus sévère, les observations des élèves s'y confondaient le plus souvent dans celles de Charles ; jamais on n'y voit plus de trois interlocuteurs. Espèce de livre-cahier, avant tout il représente un cours. Et quand même Alcuin aurait corrigé ses leçons avant de les publier, est-ce que les idées d'un professeur sérieux ne sont pas toujours les mêmes? Et les paroles de son ouvrage ne sont-elles pas l'écho fidèle de son enseignement et de ses principes?

Cours de grammaire.

V. Deux jeunes gens, un Frank, âgé de quatorze ans, un Saxon, âgé de quinze ans, s'égarent au début de leurs études : leurs guides sont Priscien et Donat. Un dialogue assez vif s'établit entre eux, en présence d'Alcuin. Celui-ci prend la parole lorsqu'il faut découvrir une cause inconnue, préciser une règle, définir un mot. Le jeune Frank a pour lui la vivacité de son âge, l'esprit railleur, et le désir d'apprendre qui a toujours distingué ses compatriotes. Parcourant toutes les parties du dis-

[redacted]

cours, il presse son camarade, qui, avec la ténacité d'un Saxon, s'irrite de ses instances, évite son interrogateur, lui lâche même des mots un peu rudes; mais le jeune Frank les accueille avec des plaisanteries. « Voilà, dit le Saxon, voilà, Frank, que tu as assez du substantif appellatif, bien que personne ne puisse satisfaire ton avidité. — Je suis moins avide que tu n'es jaloux; tu ne veux rien dire si je ne te presse de mes interrogations. — Interroge, je ne mettrai pas de paresse à te répondre (1). — Les terminaisons dans les substantifs se font d'après des règles spéciales; mais il serait long et ennuyeux d'en parler dans une discussion d'enfant. — C'est bien ce que je disais tout à l'heure. — Quoi? — Quoi? sinon que tu es jaloux de mon savoir. — Nullement, frère, je ne voudrais que donner une mesure à ton avarice. — Oui, à mon avarice, et non à ton obstination. — Allons, marche, j'irai avec toi où tu voudras. »

VI. Après une longue discussion sur le substantif : « Me voilà quitte d'une lourde dette, dit le Saxon. — Et dont la solde est fort agréable pour moi, répond le Frank. Passons au nombre. — Soit. Eh

(1) T. II, p. 268 et suiv.

bien, Frank, en sais-tu assez sur le nom? — J'en saurais assez si les mouches qui sont dans la chambre du maître ne me remplissaient les oreilles d'une foule de petites questions. Enfin, si tu le veux, passons, je les chasserai comme je pourrai. » Le Saxon passe en revue le substantif, le pronom, le verbe, sans pouvoir satisfaire le desir du jeune Frank. « Le futur, continue-t-il, est en *iri*, devant aimer. Frank, tu as ce que tu voulais, mais ta curiosité ne te rend pas aimable. — Et toi, ta jalousie ne te rend pas agréable. — Voilà que tu possèdes maintenant les idées que tu m'as enlevées par force. — Mieux vaut enlever par force que de ne rien avoir. » Vient alors une série de verbes, de temps, de modes réguliers, irréguliers, accompagnée d'une formidable nomenclature de changements dans les modes, capable de dérouter la plus fidèle mémoire, et de décourager le plus intrépide grammairien : « Tu es mauvais pour moi, ami Frank, tu vois de quel fardeau tu m'as chargé, dans quel sentier scabreux et épineux tu m'as conduit. Laisse-moi respirer un moment. — Je le veux bien, comme dit Virgile : Je te soulagerai de ce poids. — Je crains qu'ensuite tu ne m'en jettes un autre. — Ne t'effraye pas, un travail énergique

[redacted]

vient à bout de tout. — Allons, achevons notre route. »

Le Saxon en vient à bout en effet, et après quelques nouvelles plaisanteries de l'impitoyable interrogateur, beaucoup de citations de Térence et de Virgile, plusieurs respectueux souvenirs à la mémoire de Donat, et une heure de repos que le Frank veut bien accorder à son adversaire entre le participe et l'adverbe, on arrive enfin à l'interjection. Celle-ci rappelle au Saxon tous les gémissements qu'il a poussés lorsque, après une leçon mal apprise, il était obligé d'implorer à genoux le pardon de son maître. Ce pénible souvenir, en lui fermant la bouche, clôt définitivement l'entretien.

VII. La forme même de ce dialogue est historique : elle nous fait connaître celle qu'Alcuin adoptait dans ses leçons; cette forme était d'abord un exposé du maître, puis une discussion soit entre les élèves, soit entre le maître et l'élève. Alcuin était Saxon, un peu plus âgé que le roi des Franks, et quand on connaît le désir d'apprendre qui tourmentait ce dernier, on peut dire qu'Alcuin a voulu représenter ainsi et les importunités de son principal élève, et les services d'instruction qu'il

lui a rendus lui-même. Ce qui du moins est certain, c'est que cette humeur jalouse des Franks contre ceux qui les dominaient par la science, cette inquiétude qu'ils avaient de ne pas savoir tout ce que les maîtres savaient, cette crainte d'une revanche morale prise contre eux, par ceux qu'ils avaient vaincus avec l'épée, crainte un peu puérile, mais honorable dans sa puérilité même, a dû souvent se faire jour dans les discussious de l'école palatine (1).

VIII. Après avoir placé la grammaire au début des travaux de l'intelligence, Alcuin étudie de suite les parties du discours. Parfois, soit dans les définitions qu'il accepte des autres grammairiens, soit dans celles qu'il trouve lui-même, on dirait qu'il manque de sagacité. Son analyse n'est ni patiente ni profonde. Il confond des parties dont la distinction est aujourd'hui certaine. Le substantif, dit-il, donne à chaque être et à chaque chose sa qualité commune ou propre (2). Le substantif se perd dans l'adjectif avec une pareille définition. Le maître, il est vrai, sent cette confusion, et il lui substitue une définition qui lui est

(1) Alc., *Grammatic.;* Frob., t. II, p. 268.
(2) *Ibid.,* p. 271.

[redacted]

propre, qui n'est pas claire, mais où l'idée d'existence est mieux comprise. C'est même alors qu'il dit ce mot : il n'y a qu'une substance, ce sont les noms qui diffèrent. Néanmoins, soit crainte de quitter la route frayée par Donat et Priscien, soit impossibilité de tirer d'une idée obscure une théorie nouvelle du substantif, il revient aux six changements que peut éprouver le substantif, suivant Donat. Pour lui, saint est substantif aussi bien que sainteté, sage aussi bien que sagesse. Cette erreur ne vient pas seulement de l'amour de la tradition; elle vient encore de l'enfance des idées. Les barbares ignoraient l'art d'analyser les objets, ils voyaient la vie en bloc. Frappés par la multiplicité des phénomènes, ils ne songeaient guère à séparer la substance de ses manifestations, et le plus souvent ils la désignaient par ses manifestations mêmes. Toutefois le grammairien distingue le pronom du substantif (1), et cependant le pronom n'indique que la substance même. Le pronom n'est, il est vrai, que le suppléant du substantif; mais par sa forme il se distingue lui-même. Ce substantif raccourci et plus léger doit sortir tout d'abord de

(1) *Gramm.*, p. 279.

l'esprit, et il n'exige aucun travail d'abstraction. Il diffère du substantif à peu près comme la mémoire diffère de la perception extérieure : il le rappelle clairement. Après quelques tentatives infructueuses pour trouver une nouvelle définition du verbe, le maître en revient encore, comme toujours, à la définition du grammairien byzantin. Un exemple vaudra mieux que toutes ces observations, pour faire connaître ces leçons de grammaire carolingienne. « Maître, s'il te plaît, quel est l'objet de la grammaire? dis-nous-le. — La grammaire est la science des lettres, la gardienne du langage et du style correct. Elle repose sur la nature, la raison, l'autorité et l'usage. — Comment se divise-t-elle? — On distingue les mots, les lettres, les syllabes, les dictions, les discours, les définitions, les pieds, les accents, la ponctuation, les notes, l'orthographe, les analogies, les étymologies, les gloses, les différences, le barbarisme, le solécisme, les vices de langage, le métaplasme, les figures, les tropes, la prose, les vers, la fable, l'histoire. — Maître, fais-nous-les bien connaître. — Les mots, les lettres, les syllabes, vous les connaissez. La diction est la plus faible partie d'une phrase dont le sens est complet. Le discours est un

[redacted]

arrangement de dictions offrant à l'esprit une pensée pleine et entière. La définition renferme chaque objet dans sa signification propre : l'homme est un être mortel, raisonnable, capable de rire. Le pied est une composition de syllabe, une mesure certaine de temps. L'accent indique la syllabe où il faut baisser, où il faut élever la voix. La ponctuation, ce sont les points pour distinguer les sens. Les notes sont des figures pour raccourcir les mots, exprimer les idées, ou vaquer à différentes fonctions : tels sont, dans la sainte Écriture, l'obélus ÷, ou l'astérisque *. L'orthographe consiste à écrire correctement les mots. L'analogie est la comparaison d'objets semblables; on prouve alors l'incertain par le certain. L'étymologie est l'origine et la raison des mots. La glose est l'interprétation d'un verbe ou d'un nom. La différence est la distinction de deux pensées avec interprétation. Le barbarisme est un mot vicieux; le solécisme une tournure vicieuse. Les vices, c'est ce que nous devons éviter dans le style, et ils sont au nombre de sept. Le métaplasme est une licence de prosodie, une règle violée par nécessité. Les figures sont les ornements du style, les vêtements dont se pare la pensée. Le trope est une diction

transportée de sa signification propre à une ressemblance étrangère par ornement ou par nécessité. La prose est le discours ordinaire et sans mesure. Le mètre est appelé ainsi parce qu'il est mesuré régulièrement par les pieds. Les fables sont des événements fictifs, pour plaisanter ou faire quelque allusion. L'histoire est le récit d'un fait passé » (1).

Sans doute, au premier coup d'œil on se dit : Voilà un singulier plan de grammaire, et l'on est tenté de révoquer en doute la sagacité d'un maître qui confondait la fable et l'histoire, dans laquelle rentrait la géographie avec la grammaire (2). Jugeons les hommes avec leurs idées, et non avec les nôtres. Dans ce plan d'éducation des anciens, auquel des sept arts doit-on rattacher la fable et l'histoire, puisque, pour les Carolingiens, la grammaire n'était point seulement la science du langage correct, mais encore celle du style, sorte d'étude d'humanités qui occupait logiquement cette place, car la pureté touche de près à l'élégance?

L'homme, dès qu'il peut se connaître lui-même,

(1) *Gramm.*, p. 271.

(2) La géographie rentrait dans l'histoire; voy. *Comment. in Joann.*, c. XII; Frob., t. II, p. 518.

qu'il fallait entendre par ce mot. Alcuin lui-même désigne ainsi non un mot étranger à la langue latine, mais une locution triviale. Ajoutez à cela que l'on se contentait de parler sa pensée, et que l'écriture qui lui donne une forme plus saisissable que la parole, était un art aussi spécial que l'est aujourd'hui la peinture. Ainsi la langue latine manquait d'un grand nombre de ses articulations; et l'on peut dire du langage des Franks ce qu'un chroniqueur dit de leurs chants : « Ils ne peuvent rendre les notes tremblantes, détacher les syllabes qu'il faut séparer; avec leurs voix naturellement barbares, ils brisent les mots dans leur gosier plutôt qu'ils ne les expriment (1). »

Composé à un moment où la langue latine cherchait à se transformer en langue romane, ce dictionnaire contient la racine et l'explication de plusieurs expressions populaires. Ennuyeux pour l plupart des lecteurs, il peut faire naître plus d'ur réflexion curieuse dans l'esprit d'un philologue.

Cours de Rhétorique.

VII. Parler ici de l'ouvrage d'Alcuin su rhétorique, c'est commettre un anachronis

(1) *Mon. Engol.*, P. Pithou, p. 35.

l'ouvrage ne fut composé qu'après le second retour d'Alcuin en France, et lorsqu'on eut achevé dans l'école palatine l'étude des sept arts (1). Mais on y étudia la rhétorique après la grammaire ; et où trouver les idées du professeur sur ce dernier art, si ce n'est dans ce traité, composé par l'ordre même de Charles, ce semble, dans le but d'en résumer les règles? Charles désira vivement connaître la rhétorique, au dire d'Eginhard (2). Et l'on voit, en effet, qu'outre les leçons de l'école palatine, Alcuin donna au roi Charles des leçons particulières sur cet art comme sur plusieurs autres. Dans ces dernières leçons, le roi Charles reprenait les idées de son maître, et sous forme d'interrogation demandait des explications nouvelles.

« Tu nous l'as expliqué jadis, je m'en souviens, dit Charles ; la rhétorique consacre toutes ses forces aux questions civiles. Or, comme tu le sais bien, à cause des occupations de mon règne, à cause des soins du palais, nous nous trouvons toujours au milieu de pareilles questions ; et il est ridicule d'ignorer les préceptes d'un art dont on doit être occupé tous les jours. » C'était donc un but tout

(1) *De rhetor. et virtut.*, p. 313.
(2) *Vit. Karol. M.*, c. xxv.

pratique qu'on cherchait à atteindre dans cette étude. On résumait les préceptes d'hier pour s'en servir demain. Et pour se conformer à ce désir, Alcuin donne à toutes ses règles un caractère positif. Quel est l'objet de la rhétorique? — Bien dire. — De quelles questions s'occupe-t-elle? — Des questions civiles qui peuvent être traitées par l'esprit avec ses forces naturelles. Il est naturel à tous de se défendre et de frapper un ennemi, même lorsqu'ils n'ont pas appris le maniement des armes; ainsi il est naturel à tous d'accuser les autres, de se justifier soi-même, ne s'y fût-on pas exercé. Mais on se sert plus utilement, plus vivement de la parole quand on l'a cultivée comme une science, quand on s'y est perfectionné par l'habitude. Le roi Charles n'a qu'une réponse à tout : « Tu parles bien, maître. Fais-nous donc connaître les règles, tous les jours nous en avons besoin. »

Pour faire connaître à ses élèves les règles de l'éloquence, et pour leur donner en même temps un modèle parfait dans cet art, Alcuin choisit l'orateur qui, selon la pensée de Quintilien, est l'idéal même de l'éloquence (1). Il nomme plusieurs

(1) *Quintil. Institut. orator.*, l. X, p. 523.

fois Cicéron; et dans tout ce qui concerne les préceptes, il reproduit son enseignement. Que nos jeunes littérateurs n'envient pas cependant à Alcuin le bonheur de comprendre si bien Cicéron, et de l'approprier si facilement à l'enseignement de son école. Alcuin place à la fin de l'invention les règles qui concernent les parties du discours. Il rapporte à l'invention la disposition des idées, à l'élocution celle des mots, au grand regret du roi Charles qui se désespère du laconisme de son maître (1).

Si la rhétorique est une arme, nous n'avons à en apprendre que le maniement; si c'est l'étude de la parole dans l'usage que chaque homme peut en faire, il faut la perfectionner en nous, mais il est inutile de chercher tout ce qu'elle peut être à la prendre dans son idéal. Il ne faut donc espérer ici rien qui rappelle les belles théories du *De oratore* (2), et de l'Orateur (3), ni surtout cet admirable tableau de l'homme éloquent que Cicéron a tracé avec des traits si nobles et si sûrs, à la fin du premier livre des Lois (4).

(1) Frob., t. II, p. 326.
(2) Ciceron. *Opp.*, t. III, p. 10 *et seq*.
(3) *Ibid.*, t. IV, p. 320.
(4) *Ibid.*

[redacted]

Arrivé à la mémoire, Alcuin en donne la belle définition de Cicéron.

« Mais, interrompt Charles qui cherche toujours ce qu'il y a de pratique dans une science, y a-t-il des règles pour se donner de la mémoire ou pour la rendre meilleure? — Nous n'avons d'autres règles que l'exercice de la parole, l'habitude d'écrire, et l'énergie constante de la pensée. Il faut éviter l'ivresse, qui nuit beaucoup à toute espèce de travail intérieur et qui enlève la santé du corps avec la pleine fraîcheur de l'esprit. » Et le roi Charles toujours désappointé : « Ces préceptes suffiront à qui pourra les observer. — La prononciation, continue le maître, est la dignité des expressions, la manière de conformer le ton de sa voix aux pensées qu'on exprime, l'attitude du corps. Cette partie est si éminente, que, selon le grand Cicéron, un discours sans art peut obtenir de la gloire s'il est bien débité; tandis que le discours le plus poli, s'il est mal prononcé, ne mérite que mépris et dérision (1); à moins que, par hasard, tu ne sois d'un autre avis, mon seigneur roi. — Moi? pas du tout! s'écrie le roi des Franks,

(1) *Cicer. Opp.*, t. IV, p. 328.

étourdi par la brusque apostrophe du maître et par le nom du très-grand Tullius. — D'abord il faut s'exercer à gouverner sa voix et son haleine, à mouvoir son corps et sa langue : il y a là moins d'art que de travail. Les vices de langage, quand on en a, il faut les corriger avec un soin scrupuleux. Que les paroles ne soient pas enflées, essoufflées, qu'elles ne frémissent pas dans la gorge, qu'elles ne retentissent pas dans le vide du palais, qu'elles ne traversent pas les dents en sifflant, qu'elles ne s'échappent pas des lèvres trop ouvertes; prononcez sans effort, également avec douceur et clarté ; que chaque lettre tombe avec le son qui lui est naturel, chaque mot avec l'accent qui lui appartient. Pas d'éclat immodéré dans la voix, pas de mot brisé par ostentation. Que le ton, comme la parole, convienne toujours à la cause. En parlant, tenons la tête droite, ne tordons pas les lèvres, n'ouvrons pas démesurément la bouche, que le visage ne se penche pas en arrière, que les yeux ne s'inclinent pas à terre, que le cou ne soit pas penché, ni les sourcils élevés ou déprimés. Il est laid de mordre ou de lécher ses lèvres; même en parlant, leur mouvement doit être à peine sensible. C'est plutôt avec la bouche qu'avec les lèvres

[redacted]

qu'il faut s'exprimer. — Ces qualités, je l'avoue, sont honorables et belles; mais il faut, pour les acquérir, un travail journalier, un continuel exercice. — Tu l'as dit; pour toutes les parties de la rhétorique il faut un exercice énergique et persévérant; car l'art n'est rien sans la confiance qu'il inspire. Que le jeune homme aime la gloire; il est grand, qu'il le sache bien, de se faire entendre seul milieu d'une assemblée silencieuse. Que, pour s'y préparer, dans sa conversation même, ses paroles soient élégantes, honnêtes, claires, simples; qu'il s'exprime avec naturel, le visage tranquille, la figure composée, sans rire immodéré, sans pousser de cris. Qu'il marche tranquillement, sans soubresaut, sans interruption; qu'on voie en tout briller, par la fuite de tout excès, sa sagesse et sa raison. — Comme dit le proverbe : rien de trop. »

Mais ce sont de bien belles idées qui terminent l'ouvrage. Aristote, qui n'a vu dans la rhétorique qu'une lutte au moyen de la parole, a décrit, dans la plus délicate partie de son livre, les passions humaines, leur origine, leur caractère, leur puissance, leur objet. Cicéron recommande aussi la connaissance du cœur humain, de ses douleurs et de ses joies. Alcuin, comme ces deux investigateurs

de l'âme humaine, a compris que sans cette connaissance, les paroles de l'orateur ne seraient qu'un vain et ridicule assemblage de mots : pour lui aussi l'orateur doit être homme avant d'être écrivain. Seulement les passions prises à l'état de sentiment, perdent leur nom sous sa plume : elles se sanctifient, elles se transforment en vertus. Alors il se trouve en présence de la nature même dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus pur; il la contemple dans sa majestueuse simplicité. « Il faut savoir, dit-il, que certaines choses sont si brillantes et si nobles, que leur seule possession est la plus belle récompense; il faut les aimer, les honorer, pour la seule dignité qui leur est propre. — Ah! dit Charles, j'aimerais bien les connaître. — Ce sont la vertu, la vérité, l'amour pur. — Mais la religion chrétienne n'en fait-elle pas l'éloge? — Elle en fait l'éloge, elle les honore. — Mais quel rapport ont-elles avec les philosophes? — Ils les ont trouvées dans la nature humaine, ils les ont cultivées avec le plus grand zèle. — Qu'est-ce qui sépare donc un chrétien d'un pareil philosophe? — La foi et le baptême » (1).

(1) *Alc. opp.*, Frob., t. II, p. 329.

[redacted]

Infidèle à son propre enseignement, le rhéteur s'élève ici jusqu'à l'idéal même de l'éloquence. Que lui a-t-il donc manqué pour comprendre la rhétorique d'une tout autre manière? Un siècle plus civilisé, un autre idiome. Mais, du moins, ces principes communiquent un caractère vraiment moral à sa doctrine. Il est vrai que son élève cherchera avant tout l'utilité qu'il peut retirer de l'art oratoire, mais, on peut l'affirmer, il ne se fera pas gloire de soutenir les deux opinions contraires sur le même sujet. Ami de sa cause sans doute, mais loyal et sincère, il rougirait d'un succès même, s'il le devait à des moyens peu consciencieux; enfin il désirera moins l'éclat et l'étendue que la clarté et la facilité de la pensée. Tel fut, en effet, le talent du roi Charles, puisque, au dire de son biographe, il s'exprimait si bien qu'il aurait pu passer pour maître (1).

Cours de Dialectique.

VIII. La rhétorique touche de près à la dialectique. La main fermée est l'image de l'une; la main ouverte, celle de l'autre. L'une conclut avec des arguments serrés, précis, l'autre parcourt avec un style abondant les champs de l'éloquence. L'une

(1) Eginh., *Vit. Kar. M.*, c. 25.

resserre les expressions, l'autre les développe. La dialectique se définit : une méthode rationnelle pour chercher, définir, discuter la vérité, et pour la distinguer de l'erreur. Alors on change de guide. Aux enseignements de Cicéron succèdent, grâce à Boëce, ceux de Porphyre et d'Aristote. Insensé qui voudrait les dépasser! Heureux qui comprendra leurs leçons! Lisez-moi, dit le dialecticien, vous qui voulez connaître les pensées des anciens. Qui me prend se dépouille de sa grossièreté. Lecteur, je t'en conjure, ne méprise pas ces trésors de la sagesse que le passager des flots te rapporte de son pays (1).

Cette modestie d'Alcuin nous dispense d'analyser sa *Dialectique*. Nous l'avons fait connaître en indiquant les auteurs qu'il a transcrits. Qu'il nous suffise d'ajouter que le maître y traite des isagoges (genre, espèce, différence, etc.), des catégories, des arguments, des topiques (source des preuves), des périherménies et des définitions (essai de grammaire raisonnée).

Matthieu Weiss a dit que cet ouvrage était moins une dialectique qu'une préparation élémentaire à l'étude de cette science (2). Ce reproche est un

(1) Frob., t. II, p. 335.
(2) Matth. Weiss, *Introd. ad Organ. Aristot.*, 1629.

éloge. Quelle est l'utilité de la plupart de c
règles? A quoi sert-il de dire plutôt : Une femm
est à moi, que : J'ai une femme, pour plaire au
docteurs (1), et la figure plutôt que la forme d
choses inanimées, pour plaire à Aristote? Est-
besoin, pour faire une bonne définition, de pass
en revue les dix catégories? Vraiment Alcuin
bien fait de ne pas accumuler subtilités sur subti
lités. Il est heureux que l'esprit encore grossier d
Franks ne lui ait pas permis de s'y perdre, et il e
plus heureux que nous ayons eu Port-Royal.

IX. Arrivé à la fin de cette logique, on vo
qu'il n'y a pas un mot de ce qui fait le fond mêm
de la philosophie. On sait que souvent l'accider
est plus étendu que la substance, mais on ne sa
observer ni l'un ni l'autre; on sait que les périher
ménies sont très-subtiles, mais on ne voit pas com
ment on pourra penser juste; on peut énumér
les quinze espèces de définitions, mais on n'en sa
pas faire une bonne; enfin on a fait de la philos
phie, et l'on ne se connaît pas. Et l'on se deman
si un esprit sérieux pouvait se contenter de si p

Un jour, il s'éleva une grande discussion d

(1) Frob., t. II, p. 342.

l'école palatine. Quelqu'un demanda : Qu'est-ce que l'âme? Chacun dit son sentiment : on ne put s'entendre. Gontrade écrivit à Alcuin d'éclaircir ce sujet. « Je vous aurais répondu volontiers, lui écrivit-il, si je m'étais senti un esprit assez grand pour bien exposer un sujet si difficile. Mais il me paraît indigne de dire *que je ne me connais pas moi-même*. Or, que suis-je, moi, sinon âme et corps? La chair, tous ceux qui se savent hommes la connaissent. Quant à la nature de l'âme, il en est au contraire fort peu qui la connaissent. Et pourtant rien n'est plus nécessaire à l'homme que de connaître Dieu et son âme... Il est naturel à l'homme d'aimer Dieu, car il lui est naturel d'aimer le bien, et Dieu est le souverain bien. Or, cet amour, on ne saurait le trouver ailleurs que dans l'âme... seule, elle est noble... il lui convient donc d'être maîtresse... de considérer avec soin les ordres qu'elle doit imposer aux membres, et ce qu'elle peut leur accorder, d'après les désirs de chacun d'eux. C'est ce qu'elle distingue par l'intuition d'une raisonnable intelligence » (1).

« Seul entre tous les êtres mortels, l'homme

(1) Frob., t. II, p. 342.

[redacted]

possède la puissance de la raison, la force d jugement et l'initiative de la pensée... La raiso qui est le propre de son âme doit commander à l concupiscence et à la colère. Elle possède alors le quatre grandes vertus, la prudence, la justice, l force et la tempérance. Quand la charité vient le perfectionner, elles rapprochent l'âme de Dieu.. Il n'est rien de meilleur pour l'homme que d s'unir à Dieu; l'amour accomplit cette union... S Dieu est le souverain bien de l'homme, ce qu'o doit accorder, aspirer à Dieu, c'est bien vivre et toutes les règles d'une bonne vie se résument e celle-ci : aimer Dieu. C'est cet ordre de vie qu l'on retrouve dans l'homme qui se considère lui même, qui se demande ce qu'il est, où il va, qu gouverne avec une prévoyante raison les passion de son cœur et les mouvements de sa chair. Ca si la passion l'emporte sur la raison, l'homme q consent à ce désordre tombe » (1). On sent, e lisant ces paroles, et le respect avec lequel Alcui parle de la raison humaine, et l'action d'un faculté nouvelle qui cherche à se faire jour. Cett faculté, souvent méconnue au moyen âge, c'est l

(1) Frob., t. II, p. 147.

véritable instrument de toute philosophie, c'est la conscience.

Il ne nomme pas cette faculté, mais il l'observe au moment où elle agit, et ce qu'il y a de singulier, dans une époque aussi éloignée de celle-ci, c'est qu'éclairé par cette lumière intérieure, il reconnaît plusieurs autres facultés qu'il ne nomme pas davantage. Ce n'est pas une théorie, c'est une étude, sans autre but que celui de connaître. Elle lui fait voir d'abord, en s'unissant aux idées religieuses, que l'âme est forte de sa propre autorité. parce que l'essence même de l'âme est d'un ordre élevé. Quand même elle s'avilit, dit-il, pourtant parce que l'intelligence vit en elle, elle conserve une certaine dignité qui vient de sa nature. Il voit encore l'unité de la substance et de la même manière. « Dans ces trois facultés, dit-il, il y a unité. Je pense que je comprends, que je veux, que je me souviens; je veux comprendre, me souvenir, vouloir; je me souviens que je comprends, que je veux, que je me souviens. » Toujours le même sujet.

Mais c'est avec la conscience seule qu'il analyse assez finement plusieurs autres facultés. 1° La perception extérieure. « Considérons la merveilleuse

[redacted]

promptitude de l'âme à se former des idées sur les objets qu'elle perçoit au moyen des sens. Ceux-ci sont comme des messagers qui lui apportent la connaissance des objets sensibles. Bientôt, avec une inexprimable rapidité, elle s'en forme à elle-même des représentations » (1). 2° La mémoire. » Quand ces images sont formées, elle les dépose dans le trésor de la mémoire. Par exemple, si l'on a vu Rome, on se représente par la pensée Rome telle qu'elle est. Le nom de cette ville est-il prononcé, ou songez-vous seulement à Rome, l'âme aussitôt recourt à la mémoire, et reconnaît son idée là où elle l'avait enfouie... Toutefois elle peut s'en souvenir, soit en cherchant, soit en ne cherchant pas. » 3° L'analogie. « A une lecture, à un entretien, l'âme se représente aussitôt un objet inconnu. Par exemple, il est tel homme parmi nous qui se représente l'image de Jérusalem, bien que Jérusalem soit très-différente de l'idée qu'il s'en fait. Au moyen des objets connus, nous nous représentons les objets inconnus... L'âme de l'homme procède toujours ainsi, il a en soi toutes ses idées. » 4° L'abstraction. « Au moment où l'âme veut pen-

(1) Frob., t. II, p. 148.

ser à un objet, elle ne pense qu'à lui seul, non qu'elle sorte de son séjour, elle reste en elle-même... Souvent elle est tellement affectée par une pensée, que, tout en tenant les yeux ouverts, elle ne voit pas ce qui est près d'elle, elle ne comprend pas la parole qui retentit, elle ne sent pas le corps qui touche l'observateur » (1). 5° L'imagination. « Mais ce que l'on ne saurait assez admirer, c'est que ce sentiment vif et céleste qu'on appelle esprit ou âme est d'une si grande mobilité qu'il ne se repose jamais, même pendant le sommeil; d'une si grande vitesse, qu'en un instant il parcourt le ciel, s'il le veut, il franchit les mers, visite les pays et les villes; enfin il pose devant lui tout ce qu'il veut, si éloigné que soit l'objet. Et l'on s'étonne si Dieu voit à la fois et toujours toutes les parties du monde, qu'il gouverne partout présent, partout tout entier; quand telle est la puissance de l'âme renfermée dans un corps mortel, qu'elle ne peut pourtant, en aucune façon, rester entre les barrières de ce corps paresseux et lourd! Elle ne peut souffrir le repos : il lui faut sa libre faculté de penser.

X. Enfin il croit que la nature de l'âme est toute spirituelle. « Si l'âme cherche à connaître Dieu ou

(1) Frob., t. II, p. 149.

se cherche elle-même... elle se détourne des sens matériels, pour ne pas rencontrer en eux des obstacles dans sa recherche de ce qui est spirituel... Elle gouverne le corps au moyen des cinq sens, mais elle n'est rien de pareil à eux. Quand nous songeons à elle, nous ne devons penser à rien qui soit matériel (1). Ainsi que Dieu est au-dessus de toute créature, l'âme est au-dessus de toute créature corporelle... Enfin l'âme est un esprit de vie, non pas de cette vie qu'on retrouve dans les animaux, mais de cette vie qui est le propre d'une intelligence raisonnable; vie inférieure maintenant à celle des anges, mais qui plus tard lui ressemblera, si l'homme se conforme aux lois (2). »

(1) Frob., t. II, p. 149, 150. Au sujet des opinions de plusieurs Pères sur l'âme considérée comme une substance matérielle, voy. M. Guizot, *Civilisation en France*, t. I, p. 172.

(2) Voici, du reste, sa définition de l'âme. On peut remarquer avec quelle peine il distingue les trois grandes facultés. « Anima seu animus est *spiritus* intellectualis, « rationalis, semper in motu, semper vivens (intelli« gence) ; — bonæ, malæque voluntatis capax... Libero « arbitrio nobilitatus, sua voluntate vitiatus... Ad re« gendum carnis motus creatus (liberté) ; — Invisibilis, « incorporalis, sine pondere, sine colore, circumscriptus, « in singulis suæ carnis membris totus : in quo est imago

XI. Le maître de l'école palatine a traité plusieurs questions de métaphysique dans d'autres lettres. Plus libre alors que dans son enseignement, il ne craignait pas d'abandonner le sentier de la tradition. Dans la lettre CXXII, il entre dans des détails intéressants sur la substance absolue; et, dans la suivante, il reprend encore cette question au point de vue de l'incommutabilité divine. On y trouve des tendances réalistes prononcées (1).

La CXXVI^e, où il prouve que la mort n'est pas une substance, mais l'absence d'une réalité; la CXIV^e, où il traite des trois espèces de visions; enfin les sept derniers chapitres du *De virtutibus et vitiis*, contiennent des observations morales et ontologiques d'une certaine portée.

« conditoris spiritualiter primitiva creatione impressa.. « Misera dum a conditore in seipsam delabitur... Tamen « æternitatem dignitatemque amittere non potest... Exit « præsentandus Dei judicio. Qui *spiritus* modo curis « angitur, morbo corporis doloribus condolet, modo « lætitia hilarescit, modo cognita recogitat, modo incognita scire quærit. Alia vult, alia non vult. In qua est « amor *naturaliter* (sensibilité), quia amor *ab intellectu* « *discernendus est*, et *ratione* ab illicitis delectationibus « cohibendus, ut ea amet quæ amanda sunt » (t. II, p. 149).

(1) T. I, p. 117 *et seq*.

XII. L'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie terminent cette sorte de cycle de la science d'alors. Les deux premières n'étaient enseignées ni entièrement ni par principes; ces sciences étant abstraites avant tout, les Barbares ne se sentaient aucun goût pour elles. Soit par nécessité, soit par ennui, le maître lui-même entourait ses explications de faits qui pouvaient intéresser l'imagination, et chaque problème était une histoire (1). Même manière en géométrie; là l'histoire devenait plus pratique encore. C'était un champ dont il fallait évaluer l'étendue en arpents, un autre champ dont on voulait savoir s'il pourrait nourrir un certain nombre de moutons. Le tout était mêlé d'énigmes semblables à celles qui amusent les enfants au début des études scientifiques. Un traité qu'Alcuin avait écrit sur la musique est perdu; il la définissait la division des sons, la variété des voix, la mesure dans le chant. Mais il était une science qu'il affectionnait entre toutes, si toutefois l'on peut donner ce nom à une étude sans objet positif; c'est celle de l'interprétation allégorique des nombres. Ceux-ci renfermaient un

(1) Voy. *Cinquante-trois problèmes*, Frob., t. II, p. 441 *et seq.*

sens caché, ceux-là étaient de bon augure, ces autres expliquaient un mystère. Le nombre trois et le nombre six surtout étaient les deux clefs de tous les secrets de la nature; qui connaissait leur puissance, leur sens occulte, était assez savant, assez riche. Le bon Alcuin était plus fier de cette science que de celle du cœur humain. Il en parlait à voix basse, en tête-à-tête, à l'oreille; mais il en parlait toujours, et à tout le monde; il en avait même appris quelque chose au roi Charles, qui n'y avait rien compris, et restait émerveillé. Alcuin ne manquait pas d'ennemis; on lui lançait force plaisanteries; mais il résistait bravement, et à la première occasion il se jetait de plus belle dans l'explication des nombres. Que des lois mystérieuses président à la naissance, au développement de tous les êtres sortis des mains de Dieu, qu'on les imagine jusque dans les œuvres de l'homme, fussent-elles mauvaises, parce qu'alors elles sont le contraire du bien et le rappellent, cela n'est pas en dehors du possible; mais, à coup sûr, cela ne peut être l'objet d'une science, parce qu'on ne peut ni étudier ses lois ni descendre de là jusqu'aux événements qui en découlent, jusqu'aux faits qu'elles expliquent. L'Évangile n'en

dit rien; la conscience reste muette, et, bien que plusieurs anciens aient songé à des études de ce genre, cependant l'on ne peut expliquer cette prédilection d'Alcuin pour la signification des nombres que par un peu de religion mal éclairée et beaucoup de penchant à une subtilité d'analyse, que l'on retrouve, chose singulière, dans les nations germaniques, alors même qu'elles ne savaient pas encore abstraire.

XIII. Si Alcuin procédait en astronomie comme en arithmétique, il est bien à craindre que l'imagination n'ait été pour beaucoup dans son système. Les mêmes principes appliqués à l'étude des astres conduisent droit à l'astrologie. La légende de saint Liudger rapporte que le roi Charles, et son maître Alcuin, étaient en train de considérer les astres, lorsqu'ils aperçurent une flamme qui s'élevait dans le ciel au milieu de l'obscurité de la nuit, et qui était l'âme de Liudger (1). On pourrait dire que le légendaire raconte ce qu'il veut, si on ne trouvait dans les ouvrages d'Alcuin cette définition de l'astrologie : c'est l'étude des astres, de leur nature, de leur *puissance*, ainsi que la connaissance de la

(1) Mabill., s. IV, c. V, p. 23.

révolution du ciel. Enfin, quand Alcuin en parle, il n'en dit pas de mal, il s'en faut de beaucoup. On lui accordera donc, si l'on veut, cette autre faiblesse; on le placera en tête de cette longue suite de savants qui ont voulu connaître l'influence réciproque des êtres les uns sur les autres, pourvu qu'on ajoute que si la science est impossible, la loi est juste, pourvu que l'on considère comme l'erreur d'une belle âme, de vouloir chercher la vérité partout où l'on voit une loi vitale, et enfin pourvu qu'on dise qu'Alcuin ne s'en tint pas à cette partie mystérieuse, et qu'il enseigna quelque peu la véritable astronomie. Quelque peu, car à ce sujet, ses idées sont bien indécises, ses calculs bien hasardés, ses réponses bien insuffisantes, et c'était jouer de malheur, car c'était justement cette science-là que le roi Charles aimait le mieux. A force de chercher, il était même devenu beaucoup plus fort que son maître, et l'accablait d'une foule de questions qui faisaient son tourment, parce qu'alors il était obligé de demander du temps pour répondre. La plupart de ses ouvrages astronomiques, fruits de veilles laborieuses, sont perdus aujourd'hui; il y a des pertes plus regrettables. Voici néanmoins quelques-unes de ses opinions,

reproduites surtout de Denys le Petit, de Bède, et de Pline.

Le système général est celui de Ptolémée; Alcuin ne soupçonne même pas les objections qui lui ont été faites par plusieurs anciens. Il ne connaît pas ou il n'accepte pas une opinion célèbre de Martian Capella. La terre est donc le seul point fixe de l'univers.

Tous les autres corps sont appelés ou étoiles fixes, quand leur cours est régulier, ou planètes, si on les voit errer, s'arrêter ou reculer dans le large cercle du zodiaque. C'est là la véritable signification de ce dernier mot. Elles sont au nombre de cinq; pourtant le soleil et la lune sont de véritables planètes (1).

Le soleil est un peu plus gros que la terre, dit-on.

C'est l'influence de ses rayons qui rend irrégulières les révolutions des planètes.

Ces irrégularités ne doivent pas étonner, même quand on ne les trouve pas constatées dans les ouvrages des anciens. Peut-être, nous qui habitons les contrées du Nord, ne voyons-nous pas le lever et le coucher des étoiles comme ceux qui habitent

(1) *Epist.* LXIX, 97, et les deux lettres suivantes, et *De cursu et saltu lunæ*, t. II, p. 355.

l'Orient et le Midi, où fleurirent les maîtres qui ont fait connaître le cours du ciel et des étoiles.

Si on se demande ce que faisaient avec de pareils principes les astronomes du huitième siècle, pendant une bonne partie de la nuit, quelquefois du jour, qu'ils passaient à considérer le ciel, ils étudiaient ce qu'il y a de plus saillant dans le rapprochement ou l'éloignement du soleil et des planètes, des planètes et des signes du zodiaque. Ainsi Mars resta caché l'année 797, depuis le mois de juillet jusqu'au même mois de juillet de l'année suivante. Alcuin le cherche inutilement partout. Grande inquiétude pour nos observateurs et surtout pour le roi Charles; enfin il reparaît. Le roi Charles, qui croyait un peu à l'astrologie, comme plusieurs grands hommes, et même comme plusieurs autres, qui avaient moins de raison de placer leur destinée dans une étoile, regrette vivement l'absence de son astronome, et lui écrit : « Que penses-tu de Mars, qui l'année dernière, caché dans le signe du Cancer, a été intercepté aux regards des hommes par la lumière du soleil? Est-ce le cours régulier de sa révolution? Est-ce l'influence du soleil? Est-ce un prodige? Aurait-il fait en deux années le cours d'une seule? Car récemment, au

moment où le soleil quittait le signe du Lion, nous l'avons vu dans le Cancer. S'il a accompagné le soleil, quelle est cette course si rapide? S'il s'est arrêté pendant une année entière dans le Cancer, quand le soleil s'en allait dans les autres signes, pourquoi n'a-t-on pu l'apercevoir dans le Cancer? » Quelque temps auparavant, Alcuin lui-même avait vu Mars, et il l'avait vite écrit au roi Charles : « Cette étoile de Mars, que nous avons si longtemps cherchée, la voilà qui vient de briller ; le soleil l'avait tenue bien longtemps, mais il l'a lâchée par la terreur du Lion de Némée. On a vu en même temps la canicule se montrer resplendissante, astre si cher aux médecins qui en espèrent des récompenses. » Mais, voyant que Charles ne s'était pas contenté de cette réponse, plus enjouée que savante, il se reprend et ne pense pas que l'étoile de Mars ait été interceptée aux regards humains par la lumière du soleil. Le Cancer, en temps opportun et suivant son cours naturel, a été intercepté, avec l'étoile de Mars, aux regards des hommes, par l'objection de la terre; il n'y a là nul prodige. L'observateur revient ensuite sur l'influence des rayons du soleil, qui rend irrégulières les révolutions des étoiles errantes, et cite, pour

confirmer son opinion, des vers dont le dernier a ce sens : « Le soleil les gouverne et fixe dans leur limite leur course indéterminée. » A peu près dans le même temps, le roi Charles remarque un changement dans la forme du globe lunaire : Pourquoi, écrit-il aussitôt à Alcuin, pourquoi la lune apparaît-elle plus petite qu'elle ne doit être quand on calcule curieusement le nombre des nuits? Est-ce obliquité du zodiaque? Est-ce irrégularité dans la course de cet astre? Est-ce une diminution insolite de cet astre, qui enlèverait ainsi une part de sa lumière d'une façon qu'on n'aurait jamais vue dans les siècles passés? » Alcuin était moins que le roi disposé à croire aux miracles. Il donne de ce phénomène deux raisons, dont la principale est que la lune à la fin de chaque cycle de dix-neuf ans, doit paraître plus petite qu'on ne le croirait si on ne consultait que son âge. Il a, du reste, remarqué la même diminution dans le Bélier et dans les signes qui l'entourent. Mais quel que soit le phénomène en question, et qui avait déjà bien préoccupé Alcuin, la lune pascale doit nécessairement rester immuable. Il ne peut pas se faire que les anciens docteurs n'en aient pas tenu compte, surtout ceux du concile de Nicée, qui ont fait tant

[redacted]

d'études au sujet de cette lune, afin que la très-sainte fête de la résurrection soit à jamais célébrée avec ensemble dans tout l'univers. « Voyez si c'est le saut de la lune, voyez si c'est la proximité de l'année bissextile. Bienheureux ceux qui ont Pline ! Moi je suis obligé de tout trouver dans le ciel ou dans ma mémoire. A la maison, une vapeur aqueuse tombe sur mes yeux ; si je sors, j'ai les yeux pleins de poussière au milieu des plaines venteuses de la Belgique » (1). Notre astronome était alors à Saint-Josse, dans le Ponthieu, à trois quarts d'heure de la mer, au milieu de campagnes toujours blanchies par un sable fin, toujours remuées par les vents.

XIV. En dehors des leçons du professeur, les élèves se réunissaient quelquefois pour trouver dans le charme de la conversation un délassement à leurs études, réunions sans doute irrégulières et spontanées. La conversation se ressentait bien vite de leur goût pour la science. Le sujet était sérieux, la forme frivole, énigmatique, et les questions telles que pouvaient le désirer la gaieté et la subtilité germaniques. Là ils reprenaient leurs habitudes

(1) *Epist.*, t. XXI.

d'hommes du Nord. Le dialogue entre Alcuin et Pepin, qui rappelle les chants de l'Edda, fournit un exemple de ces conversations (1). C'est sans doute alors qu'on se proposait ces énigmes si fort à la mode du temps de Charlemagne (2).

XV. On donnait quelquefois le nom d'académiciens à tous les lettrés du temps qui faisaient ou avaient fait partie du cortége, ou qui, par leurs discours, par leur influence, par leurs recherches, contribuaient, espoir beaucoup trop ambitieux, à la construction de l'Athènes nouvelle. Sans doute, si l'on veut réserver le nom d'académie à une assemblée savante, se réunissant à certains jours, dans un même lieu, on ne peut rien trouver de pareil dans les œuvres d'Alcuin. Mais une académie a pour objet d'entretenir et d'exciter l'émulation parmi les beaux esprits; elle dirige le langage, et met à l'étude d'importantes questions.

(1) *Disputatio Pippini cum Alcuino scolastico*, Frob., t. II, p. 352.

(2) Cf. M. Ampère, *Hist. littér.*, t. III, p. 78. C'est le sens que nous donnons au mot *scrupea* dans le vers où Théodulfe (*Opp.* p. 185) dit en parlant d'Alcuin :

Et modo sit facilis, modo scrupea quæstio Flacci.

Scrupea, barbare, énigmatique.

[redacted]

Or, Charlemagne, au dire du moine de Saint-Gall, offrait des dignités non pas à la noblesse titulaire, mais à celle du cœur et de l'intelligence (1). Lui, Alcuin, Théodulfe (2), Laidrade, firent tous leurs efforts pour polir le langage. Enfin on proposait des questions à tous les lettrés de l'époque. On a conservé les réponses d'Amalaire de Trèves, d'Odilbert de Milan, de Laidrade, de Théodulfe et d'Alcuin sur les cérémonies du baptême. D'autres fois, c'étaient des questions de grammaire et surtout d'astronomie, genre d'exercice qu'Alcuin aurait bien voulu voir moins en honneur. A cet ordre de travaux se rapportaient encore les questions sur la Pâque, sur l'interprétation des deux glaives, etc. Orales ou écrites, la plus parfaite indépendance présidait à toutes ces discussions. On se réjouissait, pour l'honneur du temps, d'y pouvoir admettre avec fruit des laïques; l'abbé de Tours constatait ce progrès avec un vrai plaisir, il invitait tous ceux qui résidaient au palais à profiter de la belle bibliothèque du roi (3). Telle était la réunion toute

(1) D. Bouquet, t. V, p. 107.
(2) Theodulf. *Opp.*, ed. Sirmond, t. I, p. 164.
(3) Alc. *Epist.* CXXV, t. I, p. 184.

morale de savants que la postérité a nommée Académie palatine. Frédérik Lorentz s'est trop pressé de la reléguer au rang des fables (1); car si l'on ne veut s'arrêter qu'au mot lui-même, Charlemagne est bien autre chose que le fondateur d'une académie, d'une université, puisqu'il les a toutes préparées; il est avec Alcuin, son intelligent ministre, le restaurateur des lettres en Occident.

XVI. Tel est l'ensemble des études professées dans l'école palatine. Là tout décèle une origine, mais c'est l'origine de quelque chose de grand. Les hommes distingués de cette époque avaient un ardent désir de posséder les sciences antiques. Les obstacles allumaient leurs désirs; ils voulaient l'antiquité tout entière et tout de suite. D'un professeur en renom on demandait sans doute : Quels talents a-t-il? Mais d'abord, quels livres nous apporte-t-il? A quoi ses leçons nous serviront-elles? De là le côté pratique des leçons d'Alcuin; de là cette ignorance pleine de bonne volonté qui recherche la pensée partout avec foi et avidité. Dans les contrées de l'Europe occidentale, s'agitaient alors, comme au milieu de la nuit,

(1) *Alcuins leben*, p. 171.

instincts et sentiments, préjugés et superstitions, idées cachées dans les livres, esprits qui cherchaient à saisir ces idées, religion vieillie, religion nouvelle. Un rayon de lumière sillonne enfin ces épaisses ténèbres. Les deux mondes en présence se reconnaissent et se saisissent. L'étreinte a commencé quand la religion a dit : Je suis la lumière, je suis la force; car aussitôt l'intelligence de l'homme a répété : Je suis aussi la force et la lumière. Dans cette sorte de premier enivrement, on passait rapidement d'une science à l'autre. On voulait les voir toutes, sans songer à les reprendre là où les anciens les avaient laissées, pour les perfectionner; imposant assemblage de doctrines que l'on regardait avec admiration, sans songer encore à les approfondir.

XVII. Déjà pourtant on envisageait la philosophie comme l'explication suprême de toutes choses, et l'on se complaisait dans les subtilités de la dialectique. Sans s'en rendre compte, les savants d'alors sentaient le prix de l'analyse, et sans la bien connaître, ils la cherchaient. Aussi se perdaient-ils en divisions, en définitions. Dans leur empressement, ils se servaient même de l'analyse comme d'un flambeau, pour éclairer des objets qui ne supportent pas cette lumière. De là cette science

des nombres, qui s'est à peu près perdue dans les âges suivants, et cette science de l'astrologie, qui, au contraire, a prospéré. Enfin l'analyse dégénérait souvent en une subtile recherche; souvent aussi elle n'était qu'un simple objet d'étude, une partie de la logique, au lieu d'être considérée comme un instrument de découvertes.

XVIII. La science moderne a retrouvé le passage où Porphyre a posé le problème du réalisme et du nominalisme (1). Roscelin et Duns Scot ouvrirent et fermèrent la discussion proprement dite à ce sujet : mais cette division jetée sur un grand développement intellectuel, pour en faciliter l'étude, ne saurait en embrasser la vaste étendue. Il est admis aujourd'hui que Jean Scot Érigène était réaliste : pour lui, la vie véritable réside dans les genres (2). Si telle était l'opinion du dernier maître des écoles carolingiennes, celui qui les ouvrit ne devait-il pas avoir la sienne? Alors quelle était-elle?

Ce qui jette de l'obscurité sur ce problème, c'est le peu de soin avec lequel les écrivains de ce temps

(1) Mr Cousin, *Philosophie scolastique*, p. 83-84.

(2) Voyez le remarquable jugement de M. Hauréau sur le *De divisione naturæ* de J. Scot, *Philosophie scolastiq.*, t. I, p. 111 et suiv.

[redacted]

inséraient dans leurs livres les mots de *nature*, de *substance*, etc. Pour Alcuin, une nature est quelquefois un genre, et, d'autres fois, un individu. « On appelle également hommes, dit-il, Socrate, Platon, Cicéron, *car il n'y a qu'une espèce d'hommes suivant la nature, ils ne sont multiples que quant au nombre* » (1). Ce sentiment est celui d'un chrétien sur l'unité de la race humaine. Aristote pousse Alcuin dans une autre direction. « Qu'est-ce que le genre? — Ce qui diffère par les espèces : c'est un terme commun pour désigner les substances qu'on étudie. — D'où vient le mot substance? — Il vient de ce que *chaque objet subsiste dans sa propriété. Ce que l'on connaît par les sens, les sages ont voulu qu'on l'appelle* οὐσία, *c'est-à-dire substance; ce que la seule réflexion de l'âme peut percevoir, on l'appelle* συμβεβηκός, *accident.* »

Il règne dans ce passage une certaine confusion; mais qui n'y reconnaît l'influence aristotélique fortement prononcée? Le professeur ne voit la substance que dans l'individu : l'individu, c'est ce qui est en soi. Ce qui change, au contraire, ce qui partout est moins, c'est l'accident, c'est le genre.

(1) Frob., t. II, p. 336.

Enfin l'intelligence perçoit la réalité, sans doute, mais c'est dans la matière qu'est l'οὐσία. Ici on se rappelle que le maître d'York possédait dans sa bibliothèque des ouvrages d'Aristote. Ces ouvrages n'étaient peut-être que les traductions de Boëce; cependant ce n'étaient pas les manuscrits qui lui manquaient, car le pape Paul Ier avait envoyé à Pepin le Bref le texte même de la dialectique d'Aristote (1); et, si l'on en juge par l'empressement qu'on avait mis à les demander, on dut les conserver avec le plus grand soin dans la bibliothèque du roi. D'autre part, Alcuin savait assez de grec pour les lire, puisqu'il citait du grec à Charlemagne, qui le parlait, puisqu'il était le maître de l'une de ces écoles anglo-saxonnes dont les élèves, au dire de Bède, parlaient le grec aussi facilement que leur langue maternelle (2). On a

(1) Voici les paroles de Paul : « Direximus præcel- « lentiæ vestræ libros quantos reperire potuimus, id est « antiphonale et responsale, in dialecticam, grammaticam « Aristotelis, Dionysii Areopagitæ libros, geometriam, « orthographiam, grammaticam, *omnes græco eloquio* « *scriptores*, nec non et horologium nocturnum. » *Cod. Carolin.*, Jac. Gretzer. *Opp.*, t. VI, p. 719; Cf. Jaffe, *Regest. Pontif.*, p. 195.

(2) Bède, *Eccles. histor.*, l. IV, c. II.

[redacted]

vu, et c'est l'essentiel, qu'il faisait grand cas d'Aristote, qui reproduisait fidèlement sa doctrine, d'après Boëce, Isidore de Séville et le faux Augustin, et la considérait comme le plus beau présent qu'il eût fait aux Franks. A ces marques, on peut reconnaître qu'Alcuin, dans son enseignement, était nominaliste.

Nous ne parlons, bien entendu, que du dialecticien et de la direction qu'il imprime à ses élèves en leur enseignant la logique; car si nous nous adressions au théologien, au chrétien, nous aboutirions à une théorie bien différente : « L'*essence*, écrivait-il un jour à Arnon, c'est ce qu'on peut dire proprement de Dieu : il est toujours ce qu'il est; seul il possède la vie véritable... Disons librement, la *nature* de Dieu : elle est la seule *vraie nature*, nature éternelle qui ne peut se changer en aucune autre » (1). Nous voilà si loin d'Aristote que ce passage est le contre-pied formel du premier. Ici le chrétien ne voit qu'une seule véritable substance, Dieu; là le péripatéticien plaçait la substance avant tout, dans les objets matériels. S'il appliquait sa méthode théologique à son enseignement profane, il verrait la vie là où il

(1) Alc. *Epist.*, CXXII; Frob., t. I, p. 176.

voyait la mort. Mais non; Alcuin apportait des écoles anglo-saxonnes, d'une part, la méthode aristotélique, et, d'autre part, les principes évangéliques que Rome avait comprimés quelque peu en leur prêtant ainsi un rapport de forme avec l'instrument logique du Stagirite. Méthode, idée chrétienne, le maître de l'école palatine les introduisait toutes deux chez les Franks avec un égal respect : c'était là son œuvre. Mais, comme la largeur de l'idée chrétienne forme un vif contraste avec la rigueur aristotélique, tôt ou tard celle-là devait faire éclater celle-ci. De là toutes les grandes luttes des âges suivants, au milieu desquelles triomphèrent tour à tour Aristote et le Christianisme, ou ce que le platonisme renfermait d'analogue aux principes chrétiens. Ainsi fut inaugurée la scolastique.

XIX. Comme Alcuin, en professant la dialectique, prenait Aristote pour guide, il n'est pas étonnant de voir ses élèves suivre la même direction. Raban Maur tourne et retourne les problèmes des universaux, il les explique dans deux gloses sur l'*Introduction* de Porphyre, et sur l'*Interprétation* d'Aristote (1). Il reconnaît déja l'existence de

(1) M. Cousin les a publiées et discutées dans son savant ouvrage *sur la scolastique*, p. 104, 311-320.

deux écoles, et distingue deux solution rentes. Il aboutit alors à un nominalisı ferme pour que Jean Scot, réaliste à titre dais, l'attaque indirectement comme une opposée à la sienne. On peut considérer une ébauche de ce genre le petit tı Fridugise, intitulé *Du néant et des ténèb savoir s'ils existent.* Dans ce traité d'aille tentieux et dépourvu d'intérêt, Fridugise aux maîtres qui avaient succédé à Alcı l'école palatine, c'est-à-dire aux Irlan(avaient apporté dans cette école les questior intéressaient davantage, celle de la raison à l'autorité, et celle de la substance qui seule la vie, tandis que les phénomènes rien, et enfin une plus grande importance ; aux simples conceptions de la pensée. L'u sans doute, Clément Scot, à qui Chaı donne le titre de sage grec, soutenait que avait reçu le prix de la Rédemption du m(qui tendait à faire croire que la mort d Christ n'était pas entièrement volontaire, le battait avec ses propres armes; il lui de si, pour pouvoir recevoir une rançon, était une créature, une *substance*, et il n

qu'elle n'est rien. Il appelait en même temps son adversaire un *sophiste d'Athènes*, qui avait rapporté cette *question de l'école de Platon* (1). Enfin qu'est-ce au fond que cette doctrine du nominalisme, si on la considère non plus dans les objets qu'elle examine, mais dans les dispositions morales de ceux qui les étudient? C'est le sentiment plus ou moins consciencieux et profond de la force individuelle; c'est elle qui remue et qui fonde à toutes les époques de rénovation.

XX. La plupart des élèves de l'école palatine obtinrent, dans la suite, des dignités politiques, ambassadeurs, archevêques, *missi dominici*. Quand le maître quitta son école pour gouverner le monastère de Tours, rien n'avait été décidé au sujet de son successeur. Ils pensaient que ses meilleurs élèves continueraient ses leçons, sous la direction d'Éginhard (2). Celui-ci entendait le grec et écrivait bien le latin; il avait étudié les sept arts à côté du roi Charles, il possédait même mieux que lui quelques parties (3); enfin il était devenu, depuis le départ d'Angilbert, l'intime confident

(1) Alc. *Ep.*, CXXVI, t. I, p. 186.
(2) Alc., *Carm.*, CCXXVIII, Frob., t. II, p. 228.
(3) Alc. *Epist.*, LXXXV, Frob., t. I, p. 126.

[redacted]

du prince, celui qui devinait le mieux sa pensée, celui qui la voilait avec le plus d'adresse, quand la politique engageait le roi à ne pas l'exprimer.

L'abbé de Tours avait encore pensé que plusieurs de ses élèves, promus alors à de hautes dignités dans l'ordre épiscopal et dans l'ordre monastique, viendraient lui apporter des nouvelles de la cour, et égayer, par leurs récits, la solitude complète de leur maître. Ils mirent assez d'indifférence même à lui écrire. Le roi Charles hésita longtemps avant de nommer un maître dans l'école palatine. Son goût pour l'astronomie était plus vif que jamais : cette science était la seule qu'il n'eût pas épuisée avec Alcuin. Il avait entendu parler des luttes des Anglo-Saxons et des Irlandais. Ceux-ci avaient bien approfondi les merveilleux secrets qu'il désirait connaître, leurs conclusions étaient opposées à celles d'Alcuin; enfin ils connaissaient très-bien les langues anciennes. Mais quel chagrin profond il allait causer à son maître! Quelle récompense pour tant de dévouement, et quel retour pour une si tendre amitié! A la fin, son goût l'emporta : il fit venir des Irlandais, et se mit aussitôt à travailler avec eux. La manière orientale de calculer la Pâque et toutes les doctrines hiberniques triomphèrent à la cour.

XXI. Quelle ne fut pas la surprise du savant Anglo-Saxon, quand il sut que son successeur était Clément d'Irlande! Fier de sa science nouvelle, Charles écrivait à son ancien maître, pour avoir son avis sur des questions qu'il voyait sous un nouveau jour. Il montrait quelquefois ses lettres un peu embarrassées à ses jeunes Irlandais, qui en riaient de tout leur cœur. Et Charles le faisait entendre à Alcuin avec des mots un peu durs. « Il fallait savoir se corriger avec humilité... On avait mauvaise grâce à répéter toujours la même chose. » Ces reproches, pleins d'ingratitude, blessèrent Alcuin. Il n'osa plus s'exprimer librement. Il parla de son peu de mérite. « J'ai fait (1), dit-il en parlant d'une de ses lettres, ce que vous m'aviez ordonné, comptant plutôt sur une récompense que sur un blâme injurieux pour prix de mon obéissance. Heureux encore que le désir de me corriger m'ait valu une de vos lettres... Je sais que rien ne peut changer vos sentiments affectueux, que votre amitié, loin de diminuer, augmente toujours. » C'était un trait pour lui reprocher son infidélité. « Ah! que je suis lourd! Combien je me suis

(1) *Epist.* LXVII; Frob., t. I, p. 90.

oublié! J'ai sans doute mérité les coups de fouet de vos jeunes gens. Le vieil Entelle, accablé par l'âge, a déposé le ceste. Il a cédé le terrain à ceux qui sont dans la fleur de l'âge. Sans doute l'un de ceux-ci a rudement frappé le vieillard; un nuage a passé devant les yeux du vieillard. » Puis, quittant ce ton ironique pour s'abandonner à l'impétuosité de ses sentiments anglo-saxons : « Ah! le maladroit! l'ignorant! Moi qui ignore qu'une école égyptienne fonctionne dans le glorieux palais de David. Je m'en vais, j'y laisse des Romains; qui donc y a introduit furtivement les Égyptiens? Mais je connais bien les calculs de Memphis; il est vrai que je n'ai plus de penchant pour la tradition de Rome. Je fais commencer l'année à la naissance du Christ, alors que la lumière va grandir, comme les Latins; et non pas, comme les Égyptiens (ce qui veut dire ténèbres), au moment où les ténèbres s'épaississent. Je sais qu'autrefois, avec Moïse, j'ai quitté les ténèbres de l'Égypte, et qu'aujourd'hui je suis dans la terre promise, dans la terre de lumière et de bonheur, avec Jésus-Christ pour guide, et pour présent la liberté. Et vraiment, selon la parole de mon guide, Notre Seigneur à tous, je ne suis nullement disposé à rentrer dans les ténèbres de

l'Égypte. » Peut-être Alcuin songea-t-il alors à s'en retourner dans son pays, ou à se retirer à Fulde. C'eût été céder la palme aux Égyptiens. Il aima mieux leur tenir tête, et dominer Charles lui-même par la supériorité de sa tolérance et de sa raison. Il avait tout oublié quand il écrivait les vers où il applaudit à la distribution que Charles savait faite des dignités de la cour, et c'est sans rancune qu'en parlant des grades accordés à ses élèves il dit encore : « Que fera Beseleel (Eginhard), si instruit dans les chants d'Homère? Pourquoi, je vous prie, ne dirige-t-il pas l'école sous le nom de son père? » Tous ses désirs eussent alors été satisfaits.

XXII. Ainsi on faisait encore quelque cas d'Alcuin à la cour. Fridugise (Nathanaël) était archidiacre, c'est-à-dire directeur de la chapelle, place qui avait été celle d'Angilbert (1). Nathanaël continua les études de Lucie ou Gisèle, sœur de Charlemagne, de Colombe ou Rothrude, sa fille aînée, et de quelques autres princesses, toutes d'une grande beauté. Avec elles, le plus grand danger n'était pas de faire une faute d'orthographe.

(1) *Epist.* CLXXX, Alc., I, p. 256.

[redacted]

Alcuin tremblait pour l'inexpérience du jeune professeur. « Je t'en prie, mon cher fils, lui écrivait-il, fais en sorte que l'on voie briller la science que je t'ai communiquée; mais que ta sagesse et ta religion soient ma gloire devant les hommes et ma récompense devant Dieu. Que les colombes couronnées ne s'approchent pas de tes fenêtres, ces colombes qui voltigent à travers les chambres des palais; que les coursiers indomptés n'envahissent pas ton cabinet d'étude; ne t'amuse pas à voir les danses des ours. Que tes paroles soient modestes et vraies, ta voix douce, ton silence prudent. Fais bien attention à tout ce que tu diras » (1). A la cour de Charlemagne, ces avis valaient de l'or (2) : Fridugise le comprit. Son vieux maître était ensuite obligé d'exciter sa timidité. « Salue ma sœur Lucie et ma fille Colombe. Supplie-les de ne pas oublier ma vieillesse dans leurs saintes prières, ni leur salut en faisant de bonnes œuvres. Ne leur dérobe pas la beauté de tes sages doctrines. Arrose les fleurs que leur bonne volonté te présente. Est-il rien de plus beau que les fleurs de la sagesse? Elles

(1) *Epist.* CLXXXVI, p. 249.

(2) C. Paschas. Ratbert., *in Vit. S. Adalhard.,* Mabill., *Act.,* s. IV, p. I, p. 321.

ne se flétrissent jamais. Est-il rien de plus riche que les trésors de la science (1)? Jamais ils ne s'épuisent. » En même temps, Alcuin s'amusait un peu des plaisanteries de Théodulfe contre Clément (2), quoique l'enseignement de l'Irlandais eût acquis bientôt beaucoup de célébrité. Ces dignités accordées à ses élèves favoris, l'amitié d'Éginhard, qui le défendait à la cour (3), et les attentions du roi Charles, qui, pour le besoin de sa politique, retrouva des paroles aimables pour son maître, rendirent à celui-ci une partie de sa gaieté et tout son courage. Parfois cependant il se laissait aller à de grandes tristesses. Ces idées que ses ancêtres avaient combattues pendant plus d'un siècle, il les voyait triompher dans une cour où lui, Alcuin, il avait pendant douze ans tenu le premier rang. C'était avec des Irlandais que Charles travaillait à une révision des Évangiles sur le texte grec ou même sur le texte syriaque, s'il faut en croire l'évêque Thégan (4). Il lui semblait alors que ses sueurs n'avaient produit aucun fruit, que sa vie s'était

(1) Alc., *Epist.* CLXXXV, p. 248.
(2) Théod., *Carm.*, p. 188.
(3) Théodulf., *Opp.* p. 186.
(4) Thégan, *Opp.*; Pithou, *Opp.*, CVII.

[redacted]

consumée en efforts inutiles. L'imagination, qui avait toujours été très-vive en lui, et qu'il n'avait dominée qu'à force d'énergie, le reportait à ses premières années, à ses jeunes espérances pour jamais évanouies et, lui montrant tous ces visages qui changeoient autour de lui, elle lui exagérait la fuite rapide des années, et faisait en quelque sorte retentir à ses oreilles le pas inexorable du temps. « Ah! quels heureux jours, écrivait-il alors à ses anciens élèves, quels heureux jours nous passions, quand nous travaillions ensemble, quand nous nous livrions aux exercices à la fois agréables et sérieux des belles-lettres! Maintenant tout est changé. Le vieillard est resté, engendrant de nouveaux enfants, et gémissant de voir les premiers dispersés » (1).

(1) Frob., t. I, *Epist.* CLXXX, p. 242.

DEUXIÈME PARTIE.

ALCUIN THÉOLOGIEN.

Evangelium in corde scribe.
(ALCUIN.)

CHAPITRE PREMIER.

Controverse. — Retour d'Alcuin en France. Adoptianisme. Elipand de Tolède et Félix d'Urgel. Que voulaient ces théologiens? — Croyances religieuses d'Alcuin. Société chrétienne, telle que l'avaient comprise Léon le Grand et Grégoire le Grand. Première phase de l'adoptianisme jusqu'au concile de Ratisbonne (792). Seconde phase de l'adoptianisme : controverse entre Félix d'Urgel et Alcuin. Premier écrit d'Alcuin contre Félix. Concile de Francfort (794). Grand ouvrage de Félix d'Urgel. Deux faces de son système : 1° protestation contre l'Église de Rome ; 2° efforts pour amoindrir le caractère divin de Jésus-Christ. Alcuin le réfute dans son second ouvrage sur l'adoptianisme. Concile d'Aix-la-Chapelle. Portrait d'Alcuin. Réconciliation des deux adversaires. — Élipand de Tolède rouvre le débat. Alcuin le réfute dans son troisième ouvrage sur l'adoptianisme. — Mission organisée en Espagne. Mort de Félix d'Urgel et d'Élipand de Tolède.

I. Nous avons, pour le besoin de ce récit, anticipé quelque peu sur les dernières années d'Alcuin.

[redacted]

Il faut revenir sur nos pas. Vers l'anı Alcuin, après avoir terminé son cours su arts (1), mettait à la voile pour la Grande] Ce n'est pas, comme on l'a dit, que Charles en ambassade auprès du roi Offa (2). Cl dit avec douceur : « Nous avons assez terrestres et nous nous ferons un bonhe les donner, comme à un père. Mais, ı prions, ne nous prive pas des biens q avons longtemps cherchés et que nous av trouvés en toi, grâce à ta bonté. — Mon roi, répondit Alcuin, mon intention n'es résister à ta volonté, quand elle sera c par l'autorité des canons. Je possédais dan de mes pères des biens assez considéral tout quitté sans regret pour t'être utile, plais à vivre ici dans la pauvreté. C'est à obtenir la permission de mon roi et évêque » (3).

Arrivé à York, il consacra tous ses m ses amis; il s'en réserva pourtant quel

(1) Alc., *Rhet.*, Frob., t. II, p. 313.
(2) Mabill., *Ann.*, l. XXV, n. 76, et l. XX
(3) *Alc. Vit.*, Frob., t. I, c. VI, p. LXIV, e *Act.*, s. IV, p. I, p. 153.

pour diriger les affaires d'un petit monastère de Northumbrie, dont il était abbé. Ce monastère s'élevait sur un promontoire que baignent les eaux de l'Umber et de l'Océan; il était dédié à saint Wilgis, père de saint Willibrod, qui prêcha en Frise. En écrivant la vie de ce dernier, vers 797 (1), Alcuin considérait toujours ce monastère comme sa légitime propriété. C'est que le titre d'abbé de Saint-Wilgis le rattachait aux évêques et aux abbés de l'Église anglo-saxonne. Un changement de règne l'occupa pendant un an (2). Après une série d'aventures, Ethelred, fils d'Ethelwold, était sorti de prison et monté sur le trône (3). Malgré l'intérêt de ce mouvement politique, Alcuin n'était que de sa personne en Northumbrie, sa pensée errait en France. Cependant le roi des Franks avait demandé à Offa la main de sa fille pour son fils aîné; Offa n'y voulut consentir que si Charles voulait encore marier Berthe, sa seconde fille, avec Ethelwold, fils d'Offa (4). Charles entra en fureur.

(1) *Vit. Willibr.*, *passim*. Frob., t. II, p. 183 *et seq.*
(2) Alc. *Epist.*, Frob., t. I, p. 5.
(3) Wilhelm. Malmesb., l. I, *De gest. reg. Angl.*
(4) *Chron. Fontanel.*, c. XV, et Mabill., *Act.*, s. IV, p. I, p. 169.

Berthe, déjà depuis plusieurs années, s'était unie secrètement à Angilbert (1). Charles interdit à tout commerçant breton de débarquer sur les rives de France. Le roi des Merciens, sans comprendre tant de sévérité, résolut de ne plus parler de mariage. Le négociateur naturel de cette affaire ne pouvait être qu'Alcuin (2). Celui-ci était alors livré à d'autres pensées. Il venait de recevoir une lettre du roi Charles, qui l'engageait à repasser les flots. « L'hérésie pullule dans nos contrées, lui disait-il, hâte-toi de venir nous secourir » (3). Cette voix, qui pour Alcuin était celle du défenseur de l'Église, lui fit prendre sur-le-champ son parti. Le lendemain fut un jour bien

(1) En comparant les différents témoignages, c'est vers l'an 788 qu'on peut placer cette union. Berthe n'avait guère que seize ans. Elle ne vécut que deux années avec Angilbert; car celui-ci, à la suite d'une dangereuse maladie qu'il fit en Italie et qu'il considéra comme une punition de Dieu, se retira en 790 au monastère de Saint-Riquier. C'est dans cet intervalle si court que Berthe mit au monde Harnide et Nithard. (Nithard. *Hist.*, lib. IV; *Ann.* Pith., *a.*, p. 372.)

(2) Roger de Hoveden, *part. prim.; Annal. rer. Ang.;* et Huldric Mutius, *Chronicon german. ap.* Pistorium, t. II, *Script. German.*, p. 677.

(3) *Advers. Elipant.*, lib. I; Frob., t. I, p. 882.

triste pour le monastère. Une seule pensée consolait ses frères : ils espéraient le revoir. Un jeune étudiant, surnommé Sénèque, avait vu en songe les âmes de tous les religieux réunies dans un séjour de bonheur. Alcuin les embrassa tous, en pleurant, sur le rivage, et fut bientôt en vue des côtes de France.

II. Pendant la traversée, il songeait toujours à ses frères d'York, à leur constante affection. Les services qu'il pouvait rendre aux Franks lui semblaient chèrement achetés, au prix de tant de cœurs. Agité de mille émotions, il laissa, dès son arrivée, un libre cours à ses sentiments et à ses larmes. « Mes frères, écrivit-il, mon cœur tout entier est rempli par la douceur de votre amour ; il déborde en moi, et, s'il est possible, il s'augmente chaque jour, et le bonheur que j'éprouve à votre souvenir est si grand, qu'il chasse loin de moi les chagrins et les peines de la vie séculière » (1). I leur fait entendre ensuite que peut-être ne se reverront-ils pas en ce monde. Cette nouvelle parvint bientôt à la cour d'Offa, et comme les relations de cette cour avec celle des Franks n'étaient

(1) Alc., *Epist.* v; Frob., t. I, p. 8.

pas très-amicales, comme Alcuin était revêtu d'une dignité officielle, on murmura le mot d'infidélité. « Je n'ai jamais été infidèle au roi Offa, répondit Alcuin à l'un de ceux qui l'avaient d'abord accusé; je conserverai fidèlement, autant que je pourrai, les amis que Dieu m'a donnés; il en sera de même pour ceux que j'ai laissés dans ma patrie. Nous venons nus, nous nous en allons nus; notre âme n'a d'autre parure que ses œuvres » (1).

L'hérésie, qu'il venait combattre avec les armes de la science et de la foi, avait alors un grand retentissement dans l'Occident. Soutenue par une partie considérable du clergé espagnol, elle avait pour représentants principaux et pour auteurs Élipand, évêque de Tolède, et Félix, évêque d'Urgel; le premier, déjà courbé par l'âge et le front couvert de cheveux blancs; le second, encore moins célèbre par la nouveauté de sa doctrine que par la sainteté de sa vie (2) et la chasteté de ses mœurs (3), pos-

(1) Alc. *Epist.* v; Frob., t. I, p. 11.

(2) Aliquorum fratrum relatione nobis notissimus et pietate. Quapropter præsumpsi... me ipsum tuis... sacrosanctis orationibus commendare... tuis bonis rumoribus instigantibus. Alc. *Epist.*, IV, *ad Felic.*, t. I, p. 7.

(3) Felicis, viri scilicet religione vitæ præcipui, et sanctitate spectabilis, t. I, p. 863.

sédant une parole aussi douce que celle d'Élipand était amère et irascible. Vieillard morose, ennemi du repos, celui-ci, rassemblant, intimidant ou animant son clergé, jetant au sein des populations des lettres irritantes, n'oubliait aucun des moyens humains pour agiter, intriguer, réussir; il faisait d'une question religieuse une discussion de parti ; il croyait préparer les esprits à recevoir une croyance chrétienne en troublant les âmes, en y jetant des semences de haine ; chrétien peut-être dans ses paroles, mais alors démentant sa foi par ses actions, ne voulant rien souffrir pour elle, pas même une contradiction. Quelquefois à une raison il répondait par une injure (1). Félix, au contraire, moins tranchant, moins affirmatif, doux, humain, bienfaisant, eût fait aimer jusqu'à l'erreur (2) ; caractère vacillant, mais homme sensible ; avec assez de lumière pour voir un problème, pas assez pour pouvoir le résoudre, et dépourvu de cette énergie qui lui eût fait mettre de côté une question qu'il ne lui était pas donné de toucher. Il souffrit en trouvant lui-même ses opinions, comme il

(1) *Epist. Elipant. ad Albin.* Frob., t. I, p. 869.
(2) Alc. *Epist.* LXVIII, t. I, p. 95.

soùffrit ensuite pour les défendre : victime préparée pour tomber dans la lutte.

III. Ces deux pontifes enseignaient alors que Jésus-Christ n'était pas fils de Dieu par nature, mais qu'il l'était seulement par adoption. C'était au fond, avec toutes les nuances qu'on voudra, l'erreur de Nestorius, l'erreur d'Eutychès, l'erreur d'Arius ; cependant les deux prélats espagnols eussent été très-mortifiés qu'on les prît pour des disciples de ces chefs de secte. Un caractère particulier de la lutte est même que des deux camps les adversaires se renvoyèrent ce reproche ; chacun prétendait ne chercher que la vérité, caractère de toutes les discussions honorables. On pourrait, dans l'histoire de cette erreur, remonter jusqu'au delà d'Arius ; on la retrouve même près du berceau du christianisme. Cérinthe et ses adhérents ne prétendaient pas autre chose. Grâce à l'activité turbulente d'Élipand, ces doutes, joints à un travail ardent et opiniâtre sur le texte évangélique, remuaient profondément les esprits au huitième siècle. On conçoit l'importance du débat qui s'ouvrait devant Alcuin.

IV. Avant d'en raconter les principaux épisodes, il faut dire comment il s'y était préparé, et pré-

ciser ses convictions religieuses, ce qui nous conduit à tracer le tableau de l'Église chrétienne à cette époque lointaine.

Cette Église était désignée sous différents noms.

Évangélique : elle s'appuyait sur le Nouveau Testament, dont l'Ancien n'était que la préparation et le symbole. Elle montrait aux peuples le texte sacré, elle leur expliquait les rapports intimes qui unissent l'homme à Dieu, et comment l'homme se perd en se séparant de Dieu. Elle favorisait le mouvement naturel des peuples vers un état plus civilisé et plus beau en purifiant chaque homme en particulier. Elle continuait, en descendant les âges, l'œuvre de la reconstruction du monde par son auteur.

Apostolique : elle transmettait aux peuples l'enseignement des disciples de Jésus-Christ. Comme eux, elle tirait de l'Évangile les préceptes généraux ou particuliers qui pouvaient répondre aux besoins spéciaux de telle ou telle époque. A la puissance de la doctrine, elle ajoutait celle de la tradition.

Catholique : elle résistait aux hérétiques qui cherchaient à modifier la doctrine du Sauveur ; elle refusait de s'enchaîner à aucun gouvernement. Religion de l'âme, elle donnait le nom d'Église à

[redacted]

la société de tous les fidèles; elle ne connaissait aucune borne matérielle, et ne voulait d'autres limites que celles du monde.

Jésus-Christ avait le premier parlé de la grande famille humaine; elle préparait cette création, elle la réalisait chaque jour, aussi vraie, comme religion de l'humanité, qu'au moment où elle ne comptait encore que soixante-douze adhérents dans les murs de Jérusalem. Instruire les Barbares, civiliser les hommes, leur enseigner à tous l'Évangile, idéal de toute perfection morale, obéir ainsi à l'adieu sublime que Jésus-Christ avait laissé tomber sur elle : *allez, baptisez tous les peuples;* toutes ces choses se confondaient dans une pensée : c'était chercher le règne de Dieu.

V. Il lui fallait alors une autorité supérieure à l'autorité d'un homme, durable comme le monde; l'Église la trouva dans les conciles.

Organes de la religion universelle, ils étaient composés de ses membres les plus éclairés, de ses cœurs les plus chastes et les plus droits. Un rayon d'en haut tombait sur toutes ces têtes blanches, sur ces hommes que la souffrance et le travail avaient purifiés. Réunis pour la gloire de Dieu, qui est le bonheur des hommes, ils entendaient la

voix du Christ qui avait dit à leurs prédécesseurs : « Quand vous serez assemblés deux ou trois en mon nom, je serai au milieu de vous. » Ils expliquaient alors, avec une pleine autorité, les décrets du ciel. Si parmi ces sages il s'en trouvait quelques-uns dont le génie ou la foi eussent raffermi la société chrétienne ; s'il s'élevait au milieu de celle-ci de grands orateurs, d'éloquents écrivains qui exprimassent en termes frappants la pensée des conciles, la reconnaissance des évêques et du peuple les élevait bien haut. Ils devenaient des Pères de l'Église, des docteurs de la foi, et leur témoignage venait s'unir à tant de témoignages, leurs voix à tant de voix.

VI. Autour de cette grande assemblée se groupait la société chrétienne, composée de tous les peuples du monde, juifs ou gentils, Grecs ou Romains, maîtres ou esclaves, civilisés ou barbares, prêtres ou laïques, chrétiens de tous les lieux et même de tous les temps, tribus du présent, du passé (1) et de l'avenir, peuples de la terre et du ciel, association sublime de tout ce qui préfère à

(1) Ainsi plusieurs théologiens ont pensé que les philosophes anciens étaient inspirés. Cf. Prudent., *Tricassi. ap.* Maug. *Vindic. prædestin.,* t. I, p. 312.

[redacted]

la matière le cœur et la pensée, de tout ce qui vit en Dieu, sans être Dieu, générations fugitives épelant tour à tour le même évangile, et pour le comprendre, se rendant dans l'éternité. Cette fin dernière commune à tous, cet appel que les conciles faisaient à des sentiments que tout homme possède à titre d'homme, imprimaient à la société le caractère nécessaire à une société quelconque : l'unité. Le concile de Nicée écrivit en 308 la constitution de l'Église : Je crois en l'Église une, sainte, catholique et apostolique.

VII. Saint Pierre avait fondé l'Église de Rome. Jésus-Christ avait accordé à saint Pierre une supériorité morale sur les autres apôtres, bien qu'on puisse accorder que l'éternité (1) dont il est fait mention dans un texte célèbre ne s'applique qu'à l'Église universelle. Rome était la ville des martyrs; elle avait plus qu'une autre lutté contre les hérésies. Capitale du vieux monde, elle propageait avec beaucoup d'ardeur la doctrine chrétienne dans l'Occident. D'autre part, pour imprimer un élan plus énergique aux missions et aux conciles il fallait un centre ; à la société chré-

(1) S. Matth., c. XVI, v. 18.

tienne, il fallait un président. On ne pouvait guère convoquer à des réunions périodiques les évêques, qui étaient alors les dispensateurs des biens des pauvres, et leurs défenseurs contre les mesures arbitraires des hommes de guerre, qui d'ailleurs étaient éloignés les uns des autres, et cela dans un temps où les voyages étaient fort longs et fort dangereux. Et pourtant il fallait assurer l'unité du dogme et celle de la discipline et de la tradition. Redouter une déviation saillante dans le gouvernement épiscopal et dans la hiérarchie ecclésiastique, nul n'y songeait. L'Église était encore toute pleine des idées des Pères, et le principe d'hérédité, vraie base des monarchies, ne pouvait s'allier à une puissance sacerdotale qui s'interdisait le mariage. L'évêque de Rome, à condition qu'il se sacrifierait plus que les autres, puisqu'il aurait plus de pouvoir, qu'il imprimerait un mouvement plus régulier aux conciles, loin de les supprimer au profit de sa grandeur, qu'il favoriserait l'expansion de l'Église chrétienne, loin de la limiter, fut choisi par une convention tacite. La suite vénérable des pontifes de cette Église, leurs services au foyer même des persécutions, la sainteté et la célébrité de la ville de Rome, seul débris

encore debout de la civilisation, au milieu de l'Europe barbare, justifiaient ce choix.

Voilà comment Léon le Grand et Grégoire le Grand avaient compris l'Église (1), avant qu'elle modifiât sa constitution, quand les sociétés européennes prirent la forme de la royauté pour s'affranchir de la féodalité.

Donc, avec l'Évangile pour constitution, les conciles pour assemblée, le pape pour président, les Pères de l'Église pour orateurs et pour interprètes, avec ses évêques, tous élus, celui de Rome comme les autres, par le libre suffrage du peuple et du clergé, l'Église chrétienne, c'est-à-dire l'universalité des fidèles dans le monde, formait alors, malgré quelques nuances saillantes, surtout chez les Anglo-Saxons et chez les Germains, une société libre, et possédait encore un gouvernement fédéral, celui des métropolitains. De cette organisation hiérarchique, de cette société libre, Alcuin était l'un des plus ardents défenseurs, l'un des plus dévoués et des plus fermes citoyens.

VIII. Pour la défendre, il employait tour à tour la raison et l'Évangile. Tout en écoutant avec

(1) Pour éviter un trop grand nombre de citations, voy. Fleury, *Hist. eccl.*, 4e disc., c. III, VI, IX et X.

respect ces voix intérieures qui murmurent le nom de Dieu au fond de l'âme du juste, il respectait les mystères; quelquefois il les étudiait avec un mélange de crainte et d'amour, il les contemplait et s'efforçait d'en exprimer une imparfaite image. Le plus souvent il réprimait ses désirs investigateurs à la vue du voile du sanctuaire, et, sans fermer son âme, il ouvrait l'Évangile. Un mot résume ses convictions : « Où la raison finit, dit-il, l'Évangile commence. » Ailleurs, précisant tout ce qu'il y a dans la foi de libre et de personnel : « La foi, écrivait-il, est chose volontaire; on ne l'impose pas. On peut attirer un homme à la foi, on ne peut l'y forcer; on le force au baptême, mais ce baptême est inutile à la foi. L'homme mûr doit répondre pour lui-même » (1). Ainsi s'arrangeaient ses idées : encore n'était-ce là qu'un point de départ. Si la foi était la source du christianisme, la charité en était l'écoulement naturel et fécond. La foi n'était même qu'une transformation de la charité (2) : sentiment multiple et identique, c'était la foi quand il inspirait une bonne œuvre,

(1) Alc. *Epist.* XXXVII; Frob., p. 50; et *Epist.* XXXI, Frob., p. 42.
(2) *Comment. in Joann.*, Frob., t. I, p. 605.

et la charité quand il l'accomplissait. Rien ne servait de se prétendre chrétien, il fallait l'être; de là une grande déférence pour les personnes, et beaucoup d'indulgence pour les erreurs. Loin de surcharger celles-ci d'erreurs imaginaires pour remporter une facile victoire : « Prenez garde, disait-il, il n'y a que ce seul mot qui vous sépare de l'Église »

IX. La lutte au sujet de l'adoptianisme se divise en deux parties, dont la première finit au concile de Ratisbonne, en 792; Alcuin ne fut mêlé qu'à la seconde. Voici quelle avait été la marche des événements.

L'Espagne, comme l'empire grec, donnait au monde le triste exemple d'un peuple pressé de tout côté par l'invasion, et perdant toute sa vigueur dans des controverses religieuses; celles-ci offraient aux esprits l'appât d'une renommée facile à conquérir. Elles étaient d'ailleurs la marque d'une société à ce moment en décadence. Évêques et peuples étaient divisés, et de leurs querelles qui s'envenimaient chaque jour davantage, de leurs lettres qui se croisaient en tout sens, il résultait une animosité, un bruit, dont les récriminations des journaux pourraient seules nous donner une idée, maintenant que la discussion politique

a remplacé la discussion religieuse. Une circonstance n'avait pas peu contribué à élever Élipand dans l'esprit du clergé espagnol : deux évêques, Migèce et Égila d'Elvire, avaient reculé la Pâque au delà des limites prescrites par le concile de Nicée. Élipand, sur la demande d'Adrien Ier (1), avait assemblé un concile à Tolède, fait condamner Migèce et Égila, et quelques habitudes vicieuses depuis quelque temps tolérées en Espagne; mais il n'avait point parlé de son erreur, sur laquelle Adrien avait pourtant appelé son attention. Bien plus, il continua de la professer, tandis que Félix d'Urgel en faisait autant dans le nord de l'Espagne (2). Beatus, prêtre des Asturies, et son disciple Éthérius, depuis évêque d'Osma, s'efforçaient d'arrêter les effets de cette propagande. L'irritable vieillard écrivit à Fidèle, autre abbé dans les Asturies, une lettre où, en expliquant qu'il n'était nullement question de la divinité du Verbe, il traitait d'hérétique quiconque n'enseignait pas Jésus-Christ comme fils adoptif selon l'humanité. « Au lieu de me consulter, ils pré-

(1) *Cod. Carolin.*, p. 97.

(2) Jon. Aur., *De imag.*, l. I; Eginh. *Annal.*, ad ann. 792.

[redacted]

tendent m'instruire, ajoutait-il; ils font bien voir qu'ils sont serviteurs de l'Antéchrist. Jamais on n'a ouï dire que des Livaniens aient instruit ceux de Tolède. Si vous agissez mollement.... vous en aurez de la confusion » (1). Fidèle se trouvait fort embarrassé, lorsqu'il reçut la visite de Beatus, qui voulait lui parler au sujet de la reine Abosinde, mère d'Alphonse le Chaste. Celle-ci, durant l'usurpation de Maurégat, avait pris l'habit de religieuse dans le monastère de Beatus. Fidèle lui montra la lettre. Beatus et Éthérius y firent une réponse dépourvue d'ordre, mais ferme; on y voit qu'outre son opinion sur Jésus-Christ, Élipand expliquait la Trinité par l'union du mari et de la femme, ce qui n'est guère orthodoxe. Ce n'était plus seulement l'Espagne qui accueillait les nouvelles doctrines; elles pénétraient jusque dans la Septimanie.

Alors la cour d'Aix-la-Chapelle s'était émue ; on venait d'y recevoir une lettre d'Adrien, qui réclamait du secours. Le roi Charles avait été fort scandalisé de tout ce désordre. Sur son ordre, Daniel, archevêque de Narbonne, assembla un concile de vingt-six évêques, le 27 juin 791. Soit

(1) Mabill., *Vit. Beat., Act.,* s. IV, l. I, p. 786.

qu'on ait voulu traiter la question à petit bruit, soit que Félix ait fait à ses collègues des rétractations particulières, soit enfin que le procès-verbal de ce concile soit mutilé, on ne voit pas qu'il ait été fait mention de l'adoptianisme, véritable motif de la convocation du concile. Félix en souscrivit les arrêts; mais, de retour à Urgel, il n'en continua pas moins ses prédications.

Alors le roi Charles s'était adressé à Paulin, patriarche d'Aquilée. Ce prélat, poëte théologien et maître de grammaire, était révéré comme l'une des colonnes de l'Église latine (1). Il avait montré son zèle en favorisant la prédication des doctrines chrétiennes chez les Barbares nouvellement soumis aux armes des Franks. La plus tendre amitié l'unissait à Alcuin, qui l'appelait son père. Assemblés à Frioul, les suffragants de Paulin firent plusieurs canons disciplinaires, ajoutèrent au symbole de Nicée le mot de *filioque*, qui se trouve dans saint Augustin, enfin, sans nommer Félix, condamnèrent l'erreur qui consistait à diviser Jésus-Christ en deux fils, l'un naturel, l'autre adoptif (2). Cette sage conduite explique la réserve du concile

(1) Paul. Aquil. *Opp.*, ed. Madris; Venet., 1737.
(2) *Conc.*, t. VII, p. 991.

de Narbonne : on cherchait à éviter l'irritation et le scandale. Félix continua ses prédications.

Enfin Charles, à bout de mesure, l'avait fait venir l'année suivante à Ratisbonne, où il avait rassemblé beaucoup d'évêques germains et italiens (1). Félix n'y put défendre son opinion; il la renia, et la vit frapper d'un éternel anathème. Sa foi parut encore douteuse, et Angilbert fut chargé de le conduire à Rome. Ici les savants se mettent dans un grand embarras. Walch prétend qu'on envoya Félix à Rome pour qu'Adrien achevât sa conversion (2). Froben et d'autres répondent qu'au siége de Rome seul appartenait, dès cette époque, le droit de confirmer les décrets des conciles (3). Chacun, ne voyant que son parti, perd de vue la question, car le pape pouvait fort bien confirmer le décret sans que Félix vînt à Rome. Ce qu'on peut assurer, c'est que ce fut le malheur de Félix qui l'y amena. Là commence une nouvelle période de sa vie, période qui ne lui fut guère plus utile que la première, car à cet esprit trop faible, la souffrance ou la prospérité n'apprirent jamais rien.

(1) Eginh. *Annal.*, ad ann. 792.
(2) Walch., *Hist. adopt.*, p. 115.
(3) *Dissert. de adopt.*, Alc. *Opp.*, t. I, p. 927.

Sans examiner si le roi avait voulu lui donner occasion de convertir Félix, ou reconnaître un droit de la papauté, Adrien ne vit pas plutôt Félix à Rome, qu'il le fit jeter dans les fers. Un jour le souverain pontife entra chez son prisonnier, et lui lut une formule de foi que celui-ci s'empressa de souscrire : une main chargée de chaînes n'a pas de signature. Conduit sur le tombeau de saint Pierre, il relut la profession de foi qu'Adrien lui avait dictée, et abjura ses erreurs (1). Libre alors, il revint à Urgel, mais dégradé de ses fonctions.

Blessé dans sa dignité personnelle, Félix continua à propager ses doctrines, non plus comme naguère avec les insignes de l'épiscopat, mais seul, errant dans les montagnes, s'appuyant sur le bâton du missionnaire, prêchant en plein air et dans les chaumières, pareil à un apôtre de la réformation. Les populations que l'austérité de sa vie avait jadis édifiées le regardaient comme un martyr, et prêtaient à sa parole une oreille attentive. D'ailleurs, en expliquant le mot d'adoption, il ne parlait que de l'humanité de Jésus-Christ.

Ainsi tout était à refaire : c'est alors que Charles

(1) *Conc. Mans.*, t. XIII, p. 1031.

avait rappelé Alcuin, et que celui-ci s'était empressé de quitter un traité qu'il composait sur le culte des images. Car l'Église d'Orient faisait autant de bruit avec cette question, que celle d'Occident avec celle de l'adoptianisme.

X. Alcuin aimait Félix. Quelques années auparavant, sur le bruit de ses vertus, il lui avait spontanément demandé son amitié et ses prières (1). Il résolut donc de l'attirer par la douceur de son langage : « Naguère, lui écrivit-il, en entendant faire l'éloge de ta piété, je me suis recommandé à tes prières. J'étais ravi de t'aimer alors, seulement pour avoir entendu parler de toi ; mais aujourd'hui j'ose t'aimer bien davantage, dans la charité du Christ et dans l'unité de la foi catholique ; car je désire pour toi la gloire de l'éternel bonheur que nul ne peut espérer s'il n'est en paix avec l'Église universelle. Ainsi, vénérable père, aimable frère, c'est à la fois avec humilité et charité que j'offre à ta religion cette lettre, ces prières. Il n'y a d'hérésie que dans l'obstination... N'inventons pas de mots nouveaux. L'Évangile proclame, les paroles des apôtres prouvent, le monde croit, l'Église

(1) Alc. *Epist.*, t. I, p. 7.

romaine annonce que Jésus-Christ est propre fils de Dieu. Mais un fils adoptif, n'est-ce pas un faux fils? Dans tes écrits on trouve beaucoup d'idées justes, prends garde de n'être en désaccord avec les Pères que sur ce seul mot d'adoption... J'ai voulu te prier et non t'instruire. » Il lui cite cependant les sentiments de saint Hilaire, de saint Athanase, de saint Basile et de saint Augustin (1). Soit que la crainte d'avouer sa défaite eût étouffé les sentiments naturels de Félix, soit que ses relations fréquentes avec ses coreligionnaires en eussent comprimé l'élan, Félix ne distingua pas, dans cette voix loyale qui le pressait, le calme de la vérité. Voyant son espérance trompée, Alcuin résolut de s'adresser non plus aux évêques, mais aux populations mêmes. Alors, pour la première fois du côté des Franks, on songea à traiter la question avec éclat. Tout ménagement était désormais impossible : il fallait en appeler au tribunal suprême, qui est la conscience de tous.

Dans la réfutation qu'il écrivit alors, il évita de parler en son propre nom. Ce système de l'adoption n'étant qu'une forme voilée de l'hérésie d'Arius,

(1) Alc. *Epist.*, t. I, p. 781.

fort répandue en Orient, le mot d'adoption même avait été prononcé, puis réfuté. Alcuin n'eut qu'à chercher les témoignages des Pères et à les mettre en ordre, pour répondre à toutes les objections (1).

XI. Le caractère opposé se remarquait dans un écrit qui s'élaborait à Tolède, profession de foi que le clergé de ces contrées voulait envoyer au roi Charles. Là tout était personnel, comme une opinion nouvelle ou qui se croit telle. Toutes ces imaginations espagnoles s'agitaient, s'échauffaient, se perdaient dans le vide, s'égaraient en récriminations maladroites, qui eussent suffi pour compromettre leur cause. Une lettre au roi Charles précédait cette déclaration, lettre pleine de compliments ampoulés : *Le clergé espagnol se prosternait à terre pour prier le roi éternel en faveur de Charles, pour glorifier le nom célèbre et solennel de ce dernier, dont la pensée, comme un parfum exquis, embaumait presque le monde entier* (2). Et, ce qu'on ne croirait pas, à côté de ces bassesses toutes musulmanes, on lui disait de ne pas ressembler à Constantin, qui était tombé dans

(1) *Libell. advers. Felic., Opp. Alc.,* Frob., t. I, p. 760.

(2) *Epist. episcop. Hispan.;* Frob., t. II, p. 567.

l'arianisme sur la fin de sa vie, et qui avait été précipité en enfer. « On dit, ajoutait le rédacteur entre deux condoléances, que, pour convaincre beaucoup d'hommes, tu as recours à la terreur et non à la justice... Un bruit s'est même répandu chez les nations : c'est que, à la façon des païens, tu nies que le Christ soit fils de Dieu le Père. » Ces deux pièces, pleines d'aigreur et d'intolérance théologique, étaient sans doute l'œuvre d'Élipand. Rien n'y rappelle la manière plus large, moins impérieuse et un peu idéale de l'évêque d'Urgel.

La profession de foi contenait l'argumentation des adoptianistes. Comme Verbe, Jésus-Christ était coéternel, consubstantiel au Père, fils du Père, non par l'adoption, mais par l'origine. Mais, né d'une femme, il n'était pas fils de Dieu par origine, il ne l'était que par adoption. Lui-même il avait dit : « Mon Père est plus grand que moi. » Un évangéliste avait dit encore : « L'enfant croissait et se fortifiait, plein de grâce et de sagesse. » Aussi lisait-on dans saint Hilaire : « La dignité du Père n'est pas perdue, pendant que l'humilité de la chair est adoptée. » Jérôme, Augustin, Isidore de Séville, n'avaient pas craint de s'exprimer d'une manière analogue. Enfin Eugène, Hilde-

fonse et Julien, archevêques de Tolède, avaient appliqué à Jésus-Christ, dans leurs rituels, les mots d'*homme adoptif*, d'*adoption de la chair*. Et, en effet, l'opinion d'Élipand remontait jusqu'à ces prélats; seulement, quand ils disaient *adoptare carnem*, ils ne voulaient guère dire que *sumere carnem*. Ils relevaient l'idée du Verbe, tandis qu'Élipand tirait des conséquences pour l'humanité de Jésus-Christ et bâtissait tout un système. Aussi pouvait-on, à son avis, appeler Jésus-Christ un homme déifié, un Dieu humanisé; un apôtre l'avait bien appelé esclave. Nier en lui l'adoption, c'était nier la forme humaine (1). En terminant, le vieil Élipand s'abandonnait de nouveau à sa haine. La discussion faisait place alors à un torrent d'injures, où perçaient l'entêtement, la rancune, la douleur d'avoir été obligé de se justifier, lui Élipand, lui, archevêque de Tolède. On n'ose pas reproduire ici les expressions dont il se sert en parlant de ses adversaires (2).

(1) *Epist. altera episc. Hispan.;* Frob., t. II, p. 568.

(2) Élipand ne dit pas un mot d'Alcuin. C'est toujours le sale, le dégoûtant Béatus; Béatus, un vrai Nabuzadan, le prince des cuisiniers, destructeur des murs de Jérusalem, c'est-à-dire des saintes Écritures. Il y avait bien aussi Mégèce, l'ancien rival d'Élipand; mais l'hérétique

Jamais Élipand ne comprit que, dans les discussions de parti, le meilleur moyen de prouver qu'on possède la vérité, c'est de respecter ses rivaux; si l'on attaque leurs personnes, on fait croire qu'on a peur de leurs idées ou qu'on n'a pas de foi dans ses idées propres.

XII. Pendant que l'adoptianisme se tourmentait ainsi en Espagne, Charles relevait en France, avec calme et dignité, le gant que le clergé espagnol

était tombé sous ses foudres. Cet insensé, dans le temps même où le médecin le traitait pour une affection maniaque, s'était figuré être le Christ; il avait choisi douze apôtres, et voyant près de lui une femme qui le plaignait, il lui dit : « Amen, amen, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Formé sur son exemple, l'infâme Béatus avait institué, pour des brutes, un abbé, nommé Rufin. Il lui dit trois fois : « Simon Pierre, m'aimes-tu? fais paître mes brebis. » Mégèce, à son lit de mort, avait prédit qu'il ressusciterait le troisième jour, et Béatus, la veille de Pâques, prédit au peuple d'Espagne la fin du monde. Personne n'osa prendre de nourriture toute la nuit ni même le dimanche. Mais un certain Honorius, sur le point de mourir de faim, s'en alla dire au peuple : « Mangeons et buvons; si nous mourons, au moins nous aurons mangé. » Enfin Élipand lançait un anathème contre Arius, et un autre contre Éthérius, évêque d'Osma; arrivant au paroxysme de la fureur, le rancuneux controversiste qualifiait son adversaire d'onagre et de docteur des bestiaux.

[redacted]

lui avait jeté. Il avait réuni dans son palais des évêques de plusieurs provinces. On lut la lettre d'Élipand. Le roi, se levant de son siége, parla longtemps sur la foi : « Que vous en semble? dit-il en terminant; depuis l'année dernière que cette erreur se propage, elle a répandu une grande horreur jusqu'aux confins de notre royaume. Il faut la détruire. » Charles leur demanda leur avis par écrit, et communiqua la même demande aux évêques d'Italie. Il comptait se servir de ses travaux; il préparait un solennel concile à Francfort-sur-le-Mein. Là se réunirent, vers le milieu du mois d'août 796, les évêques et abbés les plus savants de la Germanie, de la Gaule, de l'Aquitaine, de la Bretagne, Pierre, archevêque de Milan, Paulin, patriarche d'Aquilée, Alcuin, Vitiza, connu sous le nom de Benoît d'Aniane, Smaragde, disciple et plus tard biographe de l'abbé d'Aniane; Ingula, Aimon, Raban, Georges, et beaucoup d'autres. Charles avait envoyé des exprès à Adrien, afin d'avoir son sentiment. On avait invité tous les évêques des Gaules, Félix, comme ses collègues, mais il ne vint pas.

XIII. Deux légats du pape, Théophylacte et Étienne, assistèrent à ce concile, mais le roi

Charles le présida lui-même. Il en fit commencer les travaux par la lecture de la lettre d'Élipand. Cette lecture fut faite lentement et religieusement écoutée. Quand on en fut venu à la discussion, une difficulté inattendue se fit jour. Dans leur déclaration, les évêques d'Espagne avaient omis le titre des ouvrages où ils trouvaient les preuves de leurs doctrines; ils avaient cité comme appartenant à un Père ce qui appartenait à un autre; enfin ils avaient négligé de marquer le chiffre des chapitres. Pendant ce travail de dépouillement, qui dut être confié à Alcuin et à Paulin d'Aquilée, deux pensées dominaient dans tous les esprits. Pourquoi, disait-on, ne pas se contenter des termes que l'on trouve dans les saints Pères, et qui sont autorisés par l'usage universel et la sanction catholique? Nous croyons-nous plus habiles que les Pères? Oserons-nous affirmer ce qui n'est point dans leurs écrits? Et puis, disaient les autres, pourquoi toucher à la génération du Christ, après les explications de saint Augustin (1)? Enfin la discussion put commencer, et l'on prit les différents textes sur lesquels s'appuyaient les adop-

(1) *Epist. synod.*, Frob., t. II, p. 574. Augustin. *Opp.;* Paris, 1679, t. V, p. 627.

[redacted]

tianistes, on les examina les uns après les autres, et l'on fit pour chacun d'eux une réponse qui fut reproduite dans une lettre envoyée ensuite aux évêques d'Espagne.

Les membres du concile examinèrent les différents témoignages que leurs adversaires avaient cités, et les expliquèrent dans le sens de l'orthodoxie. Comme on l'a vu, l'adoptianisme était déjà une tradition en Espagne; le concile aima mieux blâmer Hildefonse que de l'expliquer. Dieu le Père, ajoutaient les évêques, a dit : « Voilà mon fils bien-aimé. » Il a dit *mon*, et nous préférons son témoignage à celui de votre Hildefonse. Vous appelez Jésus-Christ premier-né dans l'ordre du temps; dans l'une et l'autre nature, il est premier-né et fils unique. Car premier-né ne veut pas dire qu'il eut des frères. C'était l'erreur d'Helvidius; c'est ce que combattit saint Jérôme : les personnes du même sang sont appelées frères chez les Juifs. Nous ne dirons pas qu'il y ait trois substances en Christ, dussent-elles s'y trouver, mais un homme parfait, un Dieu parfait. Pourquoi? Parce que les apôtres se sont exprimés ainsi. N'allez donc pas flotter au milieu des inventions humaines; restez fermes sur le roc solide des Écri-

tures : c'est en elles qu'est la vie éternelle. Quel scandale ne s'élève-t-il pas au milieu des païens, vos voisins, quand on leur dit que le Dieu des chrétiens est un esclave, un fils adoptif! C'est nous qui avons été adoptés, grâce à lui, mais il n'est pas fils adoptif comme nous; il nous a donné la liberté, mais sans partager notre esclavage. Cessez, hommes faibles, cessez ces criminelles suggestions. Enseignez-vous à vous-mêmes la route de la vie; enseignez à vos voisins la route de la foi (1).

(1) On voit déjà quel était le raisonnement des adoptianistes. Ils trouvaient en Christ trois substances, le Verbe, l'âme, le corps. Leur attention se portait surtout sur la seconde. Le Verbe, s'unissant à elle, faisait du Christ un homme déifié (*homo deificus*), ou, comme l'union était complète, un Dieu humanisé (*Deus humanatus*), ou enfin, comme le principe humain conservait sa puissance, un Dieu nuncupatif (*Deus nuncupativus*), un homme solitaire (*homo solitarius*). D'autre part, et malgré leur silence à cet égard, il n'est pas possible de croire qu'ils supposaient cette action constante; sans quoi ils eussent été orthodoxes, en rapportant tout ce qui a précédé l'humanité de Jésus-Christ. Mais, selon eux, le Verbe adoptait, prenait (*adoptabat*, *assumebat*) cette chair plus pure, mais non de manière à en faire constamment sa demeure privilégiée. Peu de temps avant sa mort, Félix retomba dans ses erreurs, et dit que le Christ ignorait depuis combien Lazare était mort.

[redacted]

XIV. L'assemblée tourna ensuite ses pensées d'un autre côté et s'occupa du culte des images. Alcuin dut encore payer de sa personne. Voici le canon auquel on s'arrêta : On a proposé la question du nouveau concile des Grecs, tenu à Constantinople, touchant l'adoration des images, où il était écrit que quiconque ne rendrait pas aux images des saints l'hommage et l'adoration, comme à la Trinité divine, serait jugé anathème. Les Pères du concile ont rejeté et méprisé tout à fait cette adoration et cette servitude; ils l'ont condamnée à l'unanimité (1). Le roi Charles avait renversé les images d'un seul coup, comme Irminsul, en présence des légats d'Adrien, sans trop s'inquiéter du sentiment de ce dernier. Adrien en fut mécontent; il voyait là une nouvelle cause d'irritation pour les Grecs, et depuis longtemps le saint-siége redoutait un schisme. Charles prépara quatre missives pour le clergé espagnol. La première contenait

C'est qu'à ce moment, selon lui, le Verbe ne possédait pas l'âme du Christ. Comparez ce passage (Frob., t. II, p. 67) avec les propres paroles de Félix au sujet de l'âme du Christ, c'est-à-dire du Dieu nuncupatif. (Alc., *Advers. Felic.*, t. I, p. 820). Outre les ouvrages déjà cités, Cf. Sismond. *Concil.*, t. VII, p. 1051, 52, 53.

(1) *Concil.*, t. VII.

l'opinion du pape et des évêques d'Italie ; la seconde, celle de Pierre de Milan et de Paulin d'Aquilée ; la troisième résumait les travaux du concile ; enfin, dans la quatrième, c'était Charles lui-même qui répondait à la lettre d'Élipand. Lecteur assidu de saint Augustin, il s'inclinait, disait-il, devant ceux qui dirigent la cité de Dieu. Cette cité, continuait-il, a pour première défense la foi catholique, pour mur indestructible la charité, pour armes les Écritures ; ses richesses sont la sagesse et la science ; les sentinelles qui veillent à ses portes sont la prudence, la justice, la force et la tempérance. Jésus-Christ, le vrai fils de Dieu, la gouverne, et nul n'en est exclu (1).

Charles avait prié l'assemblée d'admettre Alcuin dans *sa société*, de lui accorder une part de ses prières. C'était lui donner, pour parler, le rang d'un évêque. Le motif de cette distinction, c'est qu'il était *savant dans les doctrines ecclésiastiques* (2). On retrouve, dans la réponse aux évêques d'Espagne, les idées et les tournures de phrases qui lui sont le plus familières.

(1) Frob., t. II, p. 582 *et seq.*

(2) Baluz., *Cap. reg.*, *t.* I, col. 270, et ap. Pith., *Incert. Auct. Ann. a.*, p. 10.

XV. En apprenant la décision du concile de Francfort, la fureur d'Élipand ne connut plus de mesure; il tourna toute sa haine contre Alcuin. Cependant Félix venait de terminer un volumineux ouvrage qui contenait le développement de sa doctrine; il l'envoya à Élipand, dont l'approbation rassurait sa timidité ou s'imposait à elle. Élipand le fit répandre chez ses partisans : « Envoie-le à ton fidèle prince, dit-il à Félix, avant qu'il parvienne au fils de la mort, à cet Alcuin, qui ne croit pas l'adoption de la chair dans le Fils de Dieu » (1); soit qu'il crût, malgré la lettre de Charles, prendre ce prince au dépourvu, soit qu'il voulut se venger d'Alcuin en méconnaissant les égards qu'il lui devait; soit enfin qu'il désirât intriguer, augmenter le désordre, en donnant à ce nouveau débat un caractère officiel. Ce fut, en effet, de Charles qu'Alcuin reçut et la nouvelle de cette publication et l'ordre d'y répondre au plus vite. « Seul, je ne suffis pas, répondit Alcuin; il me faut des collaborateurs pour arrêter l'hérésie, avant qu'elle s'étende plus loin dans cet empire chrétien dont la Providence t'a

(1) Elip., *Epist.;* Frob., t. 1, p. 917.

confié le gouvernement » (1). Il indiqua Léon III, qui venait de succéder à Adrien, Paulin d'Aquilée, et les évêques Richbod et Théodulfe. Paulin eut bientôt achevé son ouvrage ; il pria Charles de le faire parvenir à Alcuin, « homme très-savant dans les choses divines, ajoutait-il, et votre premier orateur. Cet envoi sera un gage de mon amour pour lui » (2). Telle était la renommée du savant Anglo-Saxon depuis le concile de Francfort. Il eût fini plus tôt son travail, s'il n'eût été à chaque instant dérangé par Charles lui-même, qui s'adonnait alors avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'astronomie.

XVI. L'ouvrage de Félix d'Urgel est perdu aujourd'hui. Les fragments textuels qui nous en restent sont dus à la bonne foi d'Alcuin. Quoique maltraité par son adversaire, il aima mieux s'exposer aux sarcasmes des *Égyptiens* que de passer sous silence aucune des objections de Félix. Il semble, dès les premières lignes, que l'évêque d'Urgel pensait alors comme Martin Luther à son début. « Il croit, il confesse une sainte Église catholique, répandue dans l'univers par la prédi-

(1) Alc., *Epist.* LXIX ; Frob., t. I, p. 96.
(2) Madris. *Opp. Paulin.*, p. 168.

12

cation des apôtres, fondée sur le Seigneur Christ, comme sur une pierre solide, en dehors de laquelle Église nul ne saurait être sauvé, s'il ne reste d'une manière inébranlable dans les limites de la foi, dans la concorde de la charité, autant qu'il le doit : Église une, non divisée, simple, non déchirée; catholique, non hérétique, formée de fidèles unis par la charité, ennemis du schisme (1).

Ces derniers mots : *unis par la charité*, sont un souvenir des traitements qu'il avait subis, comme les autres, *fondés sur Christ comme sur une pierre solide*, désignent un esprit d'opposition à l'Église de Rome. C'est aussi le sens des paroles suivantes : « La sainte Église, si jamais Dieu lui accorde le repos, sera unie par la foi, la concorde et la charité; et il faut être aveugle pour ne pas voir que cette sainte Église est présente partout » (2). Si jusqu'alors l'Église de Rome eût inventé quelque dogme nouveau, Félix n'aurait pas manqué de le lui reprocher. Si elle se fût entourée, du temps de Charlemagne, de toutes les splendeurs qui signalèrent son avénement à la royauté, Élipand lui eût décoché plus d'un trait, lui qui reprochait

(1) Alc., t. I, p. 791.
(2) *Ibid.*

ironiquement à Alcuin de posséder vingt mille esclaves. Félix n'incrimine qu'une tendance.

Félix explique alors sa doctrine au sujet de Jésus-Christ ; sa pensée n'est pas facile à saisir, et l'on ne sait s'il s'en rendait bien compte à lui-même. Voulant d'une part conserver la divinité de Jésus-Christ, et, de l'autre, le rapprocher davantage de notre humanité, il cherchait des combinaisons, des images, des alliances de mots nouvelles, des mots nouveaux. Il retournait mille fois le problème, et, parce qu'il le posait mal, la solution lui apparaissait un instant pour lui échapper ensuite. De là des hésitations, des contradictions ; de là une agitation sans succès, une lutte sans espoir de victoire. Il s'adressait à la raison, elle marchait quelque temps pour reculer ensuite devant l'éblouissement ou devant la nuit. S'il se plongeait dans les mystères, il ne distinguait çà et là que quelques lueurs insuffisantes pour éclairer ses pas de novateur : les mystères, on les sent, on ne les voit pas ; on les conçoit, on ne les comprend pas : la raison, qui possède assez de vigueur pour s'y conformer, n'a pas assez de lumière pour les pénétrer ici-bas : elle ne regarde pas Dieu d'assez près. Pareil au voyageur qui, surpris par la nuit sur

[redacted]

une route inconnue et dans une contrée déserte, soupire après le toit hospitalier où il se reposera de ses fatigues; ses yeux inquiets, ardents, croient l'apercevoir dans le nuage qui s'offre devant lui, dans le bouquet de bois qui borde la route. Voilà, dit-il enfin, voilà un hameau, des maisons. Vain espoir! il marche toujours, tour à tour priant ou blasphémant, laissant derrière lui erreur sur erreur, espérance sur espérance, digne de blâme sans doute, à cause de son imprudence, plus digne encore de pitié, à cause de sa souffrance. Cette image de l'homme en proie à une violente agitation représente l'état moral de Félix, sondant sa raison, affirmant à chaque ligne, rapprochant des textes, refeuilletant la Bible, épuisant les Pères, et ne trouvant dans cette tâche ingrate que juste assez de lumière pour voir qu'il errait dans les ténèbres. « Il entoure sa pensée d'obscurité pour qu'elle ne brille pas » ; en parlant ainsi de son adversaire, Alcuin abusait de ses avantages. Félix n'était pas obscur par calcul. Pour son propre repos, il eût acheté à tout prix une démonstration. Mais, preuve vivante de la nouveauté de sa doctrine, il ne trouvait rien qui pût solidement l'étayer; et, dans cette âme troublée, tout était lutte et confusion.

XVII. Christ a deux pères, disait-il, le Dieu tout-puissant et le roi David : on ne peut être le fils propre de deux pères. C'est selon la chair qu'il est fils adoptif du Père (1). C'est un homme singulier, nouveau. A nouvel homme, nouvelle dénomination (2). Tous les fidèles sont ses membres (3), quant à la chair; mais à ne voir que sa divinité, ils ne sont que son temple. Si, selon la chair, il est le propre fils du Père, pourquoi ne pas ajouter que sa chair n'a pas été prise dans la *masse du genre humain?* C'est parce qu'il a été adopté qu'il nous adopte. Il reçut une première génération matérielle, en sortant du sein d'une vierge, comme Adam sortit d'une terre vierge : c'est celle que rapporte saint Matthieu; il en reçut une seconde à son baptême : c'est cette génération toute spirituelle que rapporte saint Luc. Celle-ci vient de l'adoption. Si vous la repoussez, comment Christ pourra-t-il communiquer avec nous, en n'ayant plus que la génération matérielle? De l'adoption vient l'élection, la grâce, phénomène de l'humanité de Jésus-Christ. Nier l'adoption, c'est nier qu'il soit homme.

(1) Frob., t. I, p. 795.
(2) *Ibid.*, p. 802.
(3) *Ibid.*, p. 803.

[redacted]

Alors Félix, toujours de moins en moins éclairé, reprenait la lettre d'Alcuin, et tombait sur ces paroles : « Oh! par combien de preuves je pourrais vous montrer que Christ est vrai fils de Dieu le Père, Dieu dès la conception virginale, Dieu dès la naissance! » « Voilà, reprenait Félix, voilà vos superstitions. Vous croyez à deux natures du Christ, et, pour les confondre, vous n'admettez pas de différence entre l'homme et Dieu. » Et à ce moment où il inclinait à ne pas faire de la personne du Christ l'habitation constante du Verbe, le vertige augmentait toujours, Félix se laissait aller à la pente qui l'entraînait, et le génie familier d'Arius descendait dans son âme, en même temps que l'éternelle image du Verbe se décolorait, se rapetissait à ses yeux. « On ne peut confondre l'homme et Dieu : Eutychès eut tort. Quelle immense différence! Le Dieu est-il toujours avec l'homme, et l'homme toujours avec Dieu? Christ est Dieu, oui; mais c'est un Dieu d'une certaine manière, un Dieu de nom, un Dieu nuncupatif. On appela dieux les prophètes. Ils n'étaient pas dieux par nature; la grâce les avait *déifiés.* » Ici le novateur se trouvait en plein arianisme. Il s'en effrayait, et revenait soudain. « C'est selon son

humanité seulement qu'il est Dieu nuncupatif, dans l'ordre des prophètes. Par son essence, il forme l'unité divine, avec le Père et l'Esprit-Saint. » C'est peut-être sur cette partie de son système que se reposait plus volontiers la pensée en Félix. Pourtant il avait élevé même l'humanité du Christ. Aussi il ne tardait pas à redescendre. « Sur quelle autorité prétendrions-nous qu'il est Dieu dès le sein de sa mère, quand par nature il est vraiment homme? Il n'y a pas deux dieux en lui. » Ainsi il ne restait guère que le dieu nuncupatif, le prophète, le saint homme des ariens. Or, la pensée qui aboutissait à cette fatale issue était une torture pour l'évêque d'Urgel. Ici elle fut si douloureuse qu'il se mit tantôt à nier ce qu'il avait avancé, tantôt à dépasser l'enseignement de l'Église sur la divinité de Jésus-Christ. Nouveaux retours, nouveaux écarts. Cette affreuse situation d'un esprit chassé sans cesse d'une extrémité à l'autre, et pourtant toujours tendu vers le même objet, changeait enfin en un caractère méchant le caractère indulgent de Félix. Sa fureur se portait sur l'objet même de ses recherches, et il ne ménageait guère les expressions qui pouvaient en diminuer la grandeur. Que pouvait-il naître d'une servante, sinon

un esclave (1)? C'est un esclave conditionnel. Tout ici-bas sert Dieu. Le démon lui-même, ajoutait-il par une odieuse assimilation, est esclave de Dieu, à condition (2). Enfin il mutilait quelques textes, et finissait en déclarant que Christ ayant prié pour lui-même, comme pour les autres, c'est qu'il avait, comme tout le monde, besoin de prières; retombant ainsi dans ses premières idées, n'étant pas plus avancé qu'au moment où il débutait, n'ayant pas éclairé la question d'un seul rayon, étant sans doute beaucoup plus sceptique qu'auparavant, et n'ayant recueilli pour fruit de ce labeur stérile que la certitude de ne pouvoir jamais remporter la victoire.

XVIII. Pour expliquer tant d'acharnement, peut-être faut-il se rappeler le voisinage des Arabes. Mahomet, qui avait tant d'obligations à l'Évangile, ressembla à ces débiteurs qui cherchent à perdre leurs créanciers pour ne pas les payer. Un peuple répand toujours autour de lui ses croyances et surtout ses croyances religieuses, qui sont le plus ardent rayonnement de sa vie morale. Les doctrines de Félix ressemblent assez à ce qu'on lit à ce sujet dans le Koran. Est-ce que Félix

(1) Frob. t. I, p. 839.
(2) *Ibid.*, p. 840.

aurait à son insu subi cette influence (1)? C'est ce qu'il devait laisser voir dans un petit traité intitulé *Discussion avec un Sarrasin;* mais ce traité est aujourd'hui perdu (2).

Protestation sourde contre l'Église de Rome, effort pour ramener le rôle et le personnage de Jésus-Christ à des proportions presque humaines : telles sont les deux faces de l'adoptianisme et les deux parties du système de Félix.

XIX. Alcuin ne vit pas la première. « Montrez-nous, répondit-il, une seule nation, une seule ville, soit l'Église de Rome, centre de toutes les autres, ou celle de Constantinople, ou celle de Jérusalem, sanctifiée par la présence du Seigneur, ou celle d'Antioche, où l'on parla pour la première fois de chrétienté, ou celle d'Alexandrie ou quelque église d'Italie, de Germanie, de Gaule, d'Aquitaine ou de Bretagne, qui s'exprime comme nous. Vous ne le pouvez; craignez donc l'anathème de l'Église universelle » (3). On voit ce qu'il entend par Église catholique et Église de Rome. Celle-ci était le centre de celle-là; celle-là était le

(1) Voy. Koran, chap. III, v. 30 et suiv.
(2) Alc. *Epist.;* Frob., t. I, p. 125.
(3) *Cont. Felic. Urg.*, Frob., t. I, p. 792.

monde. Il ne les confondait pas, il leur assignait une mission commune : c'était, dans l'universalité, l'unité. Arrivant aux opinions mêmes de l'évêque d'Urgel, Alcuin y vit habilement une réminiscence de Nestorius. Il transporta la question sur son véritable terrain, les Écritures; il lui prouva et la divinité et l'humanité du Christ par des témoignages empruntés aux quatre évangélistes. Puis s'animant : « Que dit l'évangéliste au sujet du Seigneur Christ? Après son baptême, il sortit de l'eau, et voilà que les cieux s'ouvrirent, et l'on vit le Saint-Esprit descendre sur lui comme une colombe, et voilà qu'une voix se fit entendre du ciel : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel je me suis complu. » Que dis-tu maintenant, Félix; est-ce le mot qui te déplaît, ou la personne qui parle » (1)?

XX. Si le mot de Dieu nuncupatif eût fait fortune, dans quel danger ne se serait pas trouvée la chrétienté après ce premier changement! Que de discussions se seraient élevées!

Quant aux indifférents, leur raisonnement n'eût pas été long. Jésus-Christ n'est qu'un Dieu nuncupatif; le mot de Dieu ne peut s'appliquer qu'à la Divinité, donc c'est lorsque le Verbe s'unit au Christ

(1) *Cont. Felic. Urg.*, Frob., t. I, p. 801.



qu'il est Dieu nuncupatif. Voilà ce qui échauffait le zèle et l'indignation du théologien carolingien : « A nouvel homme, dis-tu, nouvelle dénomination ! Mais dis-moi, je te prie, quel esprit a fait retentir à tes oreilles ce nom nouveau? Sans doute Dieu te parlait dans un tourbillon comme à Job, son serviteur; sans doute, dans les montagnes des Pyrénées, au bruit des tonnerres et des trompettes, il s'est entretenu avec toi, comme autrefois avec Moïse sur le mont Sinaï » (1). Longtemps le controversiste continue cette figure hardie, qui fait vivement ressortir le contraste des opinions de son adversaire avec les témoignages des saints livres. « Et comment peut-il se faire, d'ailleurs, que tu sois tout entier le fils propre de ton père, dont la chair n'a pu cependant donner la vie à ton âme? Et, si tu avoues être le fils propre de ton père, âme et corps, quoique le corps seul vienne de la substance de ton père et de ta mère, accorde donc aussi que Jésus-Christ, sous l'une et l'autre substance, peut bien être le propre et véritable fils du Père » (2). Ces passages suffiront pour établir les sentiments des deux adversaires, et reproduire la manière souvent vive

(I) *Cont. Felic. Urg.*, Frob., t. I, p. 802.
(2) *Ibid.*, p. 815.

et dramatique de ce théologien anglo-saxon, qui défendit au huitième siècle l'Église universelle.

XXI. Cependant, si l'on ne le rapprochait des événements, ce traité, qui n'a pas moins de sept livres, serait d'une lecture pénible. Ici il est trop sec, et là trop fleuri. Alcuin aurait plus également égayé son sujet, si, en homme consciencieux plutôt qu'en littérateur, il n'avait suivi son adversaire pas à pas. « Je me répète, disait-il lui-même, je le sais... mais il ne fallait pas que ce docteur se vantât ensuite que tel de ses arguments était invincible. Il extrait avec abondance, mais sans ordre littéraire, des passages des Pères, dont les uns prouvent contre lui, les autres ne prouvent rien en sa faveur, et les autres enfin sont mal compris » (1).

XXII. En mai 799, Leidrade, de Lyon, amena Félix à Aix-la-Chapelle, avec quelques-uns de ses disciples. Alcuin partit de Tours, pour lui répondre au milieu d'une nombreuse assemblée d'évêques (2). Charles ordonna à Félix d'expliquer ses sentiments sur la nature du Fils de Dieu; Félix obéit avec une évidente répugnance, bien qu'on lui eût promis

(1) *Cont. Felic. Urg.*, Frob., t. I, p. 788.

(2) *Vit. Alc.*, c. VII, et Alc. *Epist.* LXXVI; Frob., t. I, p. 112, et *Epist.* CLXXVI, Frob., t. I, p. 238.

une entière liberté. L'abbé de Tours, prenant ensuite la parole, traça d'abord, avec une grande précision, le tableau général des croyances chrétiennes; de là, passant aux opinions de Félix, il leur opposa les témoignages des Pères; sa parole était ferme, pressante, décisive. Son adversaire, que la présence du roi intimidait peut-être, et qui n'était pas habitué à cette rigueur de démonstration, ne savait quel parti prendre; il ne voulait pas voir, ou ne voyait pas la vérité. Les conférences duraient depuis plusieurs jours, Alcuin n'espérait plus rien. Enfin il saisit un ouvrage de saint Cyrille, et tomba sur ces paroles qu'il lut avec tristesse à l'assemblée : « Voilà cette nature qui a été viciée par le démon, qui vient d'être élevée au-dessus des anges, grâce au triomphe du Christ; elle a été placée à la droite du Père. » A ces paroles, Félix fondit en larmes, et déclara hautement qu'il se reconnaissait lui-même, et que ses paroles avaient été sacriléges. C'était moins la théologie que les regrets affectueux de son adversaire qui lui avaient ouvert les yeux.

XXIII. Alcuin avait la taille médiocre, les membres parfaitement proportionnés, les yeux grands, creusés par le travail et bien fendus, les

sourcils épais et descendant légèrement sur les tempes, ce qui aurait rendu sa physionomie trop sévère, si elle n'eût été adoucie par un sourire imperceptible de bonté qui lui était habituel. L'harmonieux ovale de sa figure, limité par la barbe du cénobite, était brusquement interrompu en haut par son voile monacal qui lui couvrait une partie du front et retombait sur ses épaules pour s'y confondre avec les plis nombreux de sa robe noire. Son nez droit et sans courbure s'unissait sans effort à la légère courbure des narines. Ses lèvres étaient un peu fortes, mais pures et doucement arquées. Dans l'intervalle qui séparait les sourcils, on voyait se briser les unes sur les autres ces rides que la réflexion dépose bien vite sur le front des hommes à la fois énergiques et impressionnables. Un rayon d'intelligence se jouait, comme la pensée errante, dans tous ses traits, surtout dans son regard fixe et prolongé, où l'on sentait et le reflet de la conscience qui s'observe, et la flamme ardente de l'âme qui s'échappe du foyer où elle s'alimente pour s'emparer d'une pensée à l'extérieur. C'était, si l'on veut, l'image de la réflexion, mais de la réflexion sans effort et sans gêne ; la physionomie d'un homme qui se livre,

mais qui le veut, qui le sait : tête intelligente avant tout, mais qui laissait découvrir ensuite une âme sensible à toutes les nobles émotions; homme enfin qui vous attirait d'abord par l'abondance de ses lumières, et vous retenait ensuite par la séduction d'un cœur distingué (1).

XXIV. Après son abjuration, Félix écrivit une profession de foi catholique pour son clergé et pour ses diocésains (2). Il n'est pas possible de supposer qu'il ait eu la main forcée; c'eût été rendre éternelles des dissidences que tous désiraient apaiser.

Alcuin était au comble de la joie, il pensait que toutes les discussions étaient finies; mais il comptait sans Élipand, l'esprit agitateur de l'adoptianisme. Quand il avait reçu le livre de Félix, vers juillet 798, il s'était hâté d'en envoyer des copies à tous les membres de son clergé, puis d'encourager Félix à professer hardiment ses opinions de-

(1) Nous n'avons fait que reproduire ici le beau portrait d'Alcuin, que conservent religieusement les bénédictins d'Einsidlen. Pour l'effet moral que produisait sa physionomie, nous avons emprunté plusieurs détails aux contemporains d'Alcuin, surtout à son biographe et à Théodulfe d'Orléans.

(2) *Epist. Elipant. ad Felicem,* Frob., t. I, p. 915-916.

[redacted]

vant les rois, les tribunaux et les conciles. On voit que dès lors il était question d'une grande conférence où Félix devait prendre la parole. Elipand marquait à Félix qu'Alcuin lui avait écrit : « J'ai reçu, lui disait-il, une lettre d'Alcuin, fils de l'enfer, nouvel Arius, qui s'est élevé dans le temps d'un glorieux prince sur les confins de l'Austrasie; je lui ai répondu de manière à le couvrir de confusion. » Voici pourtant dans quels termes Alcuin lui avait parlé : « La charité fraternelle, quand elle est parfaite, aime à réunir beaucoup d'amis dans le sein d'une pacifique unité. Elle croit perdre en ne se recommandant pas aux hommes d'un nom fameux et d'une piété digne d'éloges... Voilà pourquoi, homme vénérable, j'ai voulu me recommander à tes prières; car, ô très-saint pontife, tu es la cité placée sur la montagne, elle ne peut être cachée; ses murs ne doivent pas avoir à redouter des tranchées perfides et souterraines; elle reste inébranlable elle-même, pour le salut de tout le peuple qui t'aime... Excellent père, je ne viens pas discuter avec toi, mais te supplier de ne pas chercher des noms que les apôtres ne connaissaient pas (1).

(1) *Epist. Elipant. ad Felicem*, Frob., t. I, p. 863.

On n'insérera pas ici la réponse d'Élipand à tant de prévenance; dépourvue de dignité et de politesse, elle est bonne à brûler. En voici pourtant l'adresse : « Au très-révérend frère Alcuin, diacre, non ministre du Christ, mais disciple du hideux Antiphrasius Beatus, au nouvel Arius qui s'est élevé dans le temps d'un glorieux prince sur les confins de l'Austrasie, ennemi des saints vénérables pères Ambroise, Augustin, Isidore, Jérôme; s'il revient de ses erreurs, salut éternel dans le Seigneur; s'il persiste, éternelle damnation. » — « Malheur à toi, Austrasie, s'écriait-il en terminant son épître; malheur à toi, Alexandrie, qui as enfanté le nouvel Arius, à savoir Alcuin, pour renverser et obscurcir la foi catholique!... Il faut dire au glorieux prince d'apaiser son indignation contre son serviteur Félix, pour que le Seigneur ne lui demande pas compte de son sang. Car il peut tenir pour certain que s'il méprise sa prédication et autorise celle d'Alcuin, il partagera le sort de l'empereur Constantin » (1).

XXV. Quand l'homme voit s'évanouir ses plus chères espérances, le sentiment de tant d'efforts

(1) *Epist. Elipant. ad Felicem*, Frob., t. I, p. 868 et 876.

[redacted]

inutiles le dispose à un pénible retour sur lui-même et sur le néant des choses d'ici-bas. Tel était à peu près l'état moral d'Alcuin lorsqu'il reprit la plume, maudit par ceux qu'il avait bénis, insulté par ceux qu'il voulait chérir. Sa première pensée fut une pensée de pardon, et sa première parole une prière : « Mon cœur est prêt, mon Dieu, oui, mon cœur est prêt. Il est prêt à mettre la vérité en lumière, à résister à l'erreur. » Alors il reprit les objections d'Élipand, qui du reste n'étaient que celles de Félix, tout en répondant avec douceur aux personnalités grossières que s'était permises l'archevêque de Tolède. « J'aurais voulu sauver ta vieillesse, mais Dieu éclaire les aveugles et guérit les affligés. Je t'apportais, comme la colombe, une branche d'olivier, tu as vomi sur moi ton venin de serpent... Je n'ai pas, comme Rufin, martyrisé saint Félix. mais cet autre Félix, jadis votre complice, j'en ai fait un catholique... L'homme animal ne comprend pas Dieu, dis-tu, faisant entendre que je suis cet homme, et toi, l'homme de l'intelligence. Mais l'homme animal est-il celui qui soutient les sentiments des apôtres, ou celui qui, dépravé par son erreur espagnole, ne cesse d'aboyer contre les croyances catholiques? Tu affirmes que

je ne crois pas l'humanité du Christ; c'est faux. Je reconnais deux natures et une personne. Toi, comme Nestorius, tu lui donnes deux personnes, l'une propre et l'autre adoptive. Tu me dis de prouver qu'il n'y a pas d'humanité en Christ, je n'en ferai rien; je suis catholique. Je te livre tous mes écrits; cherche un seul passage où j'aie dit le contraire. Y a-t-il erreur chez toi, ou bien fausseté?... Vos prédécesseurs, mais vous en faites tous des hérétiques, ce qui est impie et malhonnête. Contenez-vous, mes frères; relisez Isidore, cette lumière non-seulement de l'Espagne, mais de toute l'éloquence latine. Je connais la plupart de ses ouvrages, et je n'y vois nulle part le mot d'adoptif, ni dans Juvencus, ni dans les Pronostics de Julien Pomérius, ni dans les décrets synodaux des Pères de Tolède. Ce sont plutôt des hommes plus récents qui ont corrompu, interpolé les textes des docteurs. C'est votre habitude. Vous avez inventé des prophètes, vous avez fabriqué des lettres de Pères. Mais ces lettres ont beaucoup moins de rapport avec leur simple et grande éloquence que de ressemblance avec votre style. J'ai beaucoup lu les Pères, mais je n'y reconnais plus rien. En vérité, Élipand, vous en possédez de singulières éditions.

Je voudrais bien les voir, il n'y a pas moyen d'en rencontrer de pareilles dans les bibliothèques catholiques » (1). Ailleurs il est moins piquant; son style frais et gracieux se couvre de fleurs, comme si l'Anglo-Saxon dictait des vers : « L'Esprit-Saint, dirigeant notre esquif, nous a conduits loin des écueils de la discussion au port du libre langage. Une aurore toute de rose et d'une céleste lumière brille à nos yeux; près des collines fleuries du rivage, des prairies aux couleurs variées nous apparaissent. Allons cueillir des fleurs dans les campagnes des Pères, qui sont si belles, et tresser une couronne de vérité, pour en orner notre tête, c'est-à-dire Christ-Jésus. Allons d'abord sur les agréables rives du Jourdain, l'oreille attentive, la tête inclinée, pour y baiser les augustes traces des pas de notre Sauveur; allons à pied entendre cette voix paternelle qui rend témoignage à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pendant qu'il est baptisé dans les ondes pures du fleuve » (2). L'ouvrage a quatre livres; avec le troisième commence la seconde partie. L'auteur y établit les fondements de

(1) *Epist. Elipant. ad Felicem*, Frob., t. I, p. 860 et seq.
(2) *Ibid.*, p. 885.

la foi chrétienne; il s'explique sur le mystère de l'incarnation. Là il discutait, ici il enseigne; là il renversait, ici il construit.

XXVI. Les hésitations de Félix avant d'écrire sa lettre de rétractation, jointes à la lettre de l'archevêque de Tolède, expliquent en partie les défiances que Charles conçut alors au sujet du nouveau converti. On ne pouvait compter ni sur lui ni sur ses amis pour arrêter les progrès de l'adoptianisme en Espagne. Charles n'avait qu'un moyen à employer, opposer la prédication à la prédication. Il organisa donc une mission dans ce pays, et en chargea des hommes célèbres dans le Midi, Leidrade, de Lyon, Nidfried, de Narbonne, et Benoît, d'Aniane. C'est pour s'unir à leurs efforts qu'Alcuin avait réuni dans sa réponse à Élipand les opinions des Pères, et composé un grand ouvrage, au lieu d'une simple lettre (1). « Élipand me reproche, disait-il, d'avoir vingt mille esclaves, mais tel est riche qui n'a pas de richesses, tel a des richesses sans être riche. Le monde ne me possède pas : jamais je n'ai acheté un homme pour en faire mon esclave; j'ai plutôt désiré servir moi-même tous les serviteurs du

(1) Alc., *Epist. ad Laidrad.*, t. I, p. 861.

[redacted]

Christ. C'est sur l'appel du roi Charles que je suis venu en France, ainsi que me l'avait annoncé jadis un saint homme doué de l'esprit prophétique » (1). Avec son livre, Alcuin envoya aux missionnaires deux lettres en forme de préface, la rétractation de Félix et la lettre d'Élipand : « Nos lecteurs, ajoutait-il, comprendront de quel côté se trouvait la charité chrétienne. »

Tant d'abnégation et de travaux ne furent pas perdus : la mission d'Espagne porta les fruits les plus heureux. Les populations accouraient en foule, avides d'entendre Leidrade et charmées de voir Benoît d'Aniane, dont l'austérité et le dévouement étaient célèbres dans les montagnes. Une année s'était à peine écoulée, et l'on comptait déjà plus de vingt mille convertis, évêques, prêtres, moines, peuples (2). Tous rentraient avec joie dans le sein de l'Église, et remerciaient Dieu de leur avoir rendu la lumière de la vérité. Jamais ils ne retournèrent à l'adoptianisme ; et la faveur dont Louis le Pieux combla Sizebut, évêque d'Urgel, et les habitants du Val d'Andorre, ses diocésains, montre assez l'ardeur de leur foi.

(1) Alc., *Epist. ad Laidrad.*, t. I, p. 861.
(2) Alc., *Epist.* XCII, t. I, p. 136.

Peut-être eût-il été sage de réintégrer Félix dans ses fonctions ; cette marque de confiance l'eût gagné. Charles aima mieux le confier aux soins d'un évêque bien orthodoxe. Après avoir songé à Rigbod, archevêque de Trèves, il se décida ensuite à choisir Leidrade. Celui-ci amena Félix à Saint-Martin de Tours, où Alcuin reçut de lui et lui prodigua à son tour les marques de l'amitié la plus sincère. L'abbé de Tours, qui n'avait guère au monde que des joies de ce genre, était ravi de son triomphe. « Il m'aime beaucoup, disait-il, et toute sa haine s'est changée en douceur » (1). Obligé de partir deux fois pour l'Espagne et d'y faire un assez long séjour, Leidrade laissa Félix seul à Lyon.

XXVII. Alors celui-ci retomba dans l'abîme de ses doutes. Il vit successivement disparaître de la scène du monde ses anciens adversaires : leur mort courageuse et pleine d'espoir ne l'instruisit pas mieux que leurs discours. Il se fit même un nouvel et plus rude adversaire, Agobard : car il se mit à dire devant quelques personnes que Christ, selon la chair, ne connaissait pas le sépulcre de Lazare,

(1) *Epist.* XCII; Frob., t. I, p. 130.

[redacted]

qu'il ignorait le jour du jugement dernier et la conversation des disciples d'Emmaüs, enfin qu'il ne savait pas si Pierre l'aimait plus que les autres disciples. Agobard le reprit en secret, mais avec vivacité (1). Il mourut à Lyon, vers 818, à ce qu'on pense. Ainsi sa destinée ici-bas ne fut qu'un long orage. Il avait lutté souvent, malgré son cœur, par ses écrits, par ses prédications, soit en Espagne, soit ailleurs. On l'avait traîné d'Urgel à Ratisbonne, de Ratisbonne à Rome, puis à Aix-la-Chapelle, puis à Lyon. Il avait porté partout ses doutes, ses chagrins, ses austérités, et, on peut en croire cette nature sensible, ses larmes. Ces combats dont le souvenir charme l'homme quand il sait qu'il les a livrés pour la vérité, n'apparaissaient peut-être à Félix que sous la forme du remords et de la faiblesse; et la seule pensée dont il ne doutait pas, c'est que sa vie s'était épuisée à sonder un inconcevable mystère. Il n'avait pas même à son chevet l'espérance, qui, comme une loyale amie, accompagne le penseur jusqu'à ses derniers instants, dépose un baiser suprême sur son front déjà glacé, et lui montre la reconnais-

(1) Agobard, *Opp.*, ed. Baluz.; Paris, 1666; *Adv. Fel.*, p. 7.

sance des hommes et un triomphe assuré par delà le trépas. Pour obtenir ces funèbres consolations, il faut avoir lutté pour un principe, car l'espérance n'est que la voix ou l'image de la conviction et de la vertu.

Pour Élipand, le mauvais génie de Félix, il put voir de ses propres yeux la défaite de sa cause, l'isolement où le laissaient son peuple et son clergé, et le triomphe des missionnaires carolingiens. Lui-même, s'il faut en croire un légendaire (1), à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, changea de sentiment et pleura son erreur. Les derniers bruits de cette longue controverse ne retentirent que sur son tombeau, mais on n'a jamais su où était ce tombeau. Pensée, pensée, sublime ou fatal présent, tu fus donnée à l'homme pour son bonheur, mais que de fois tu fis couler ses larmes! Heureux qui, les regards fixés sur l'avenir, sans craindre une marche rétrograde vers les ténèbres, sans se permettre une course trop précipitée vers la lumière, sait te diriger pas à pas dans la route du progrès! Mais combien est triste la destinée de l'homme qui ne sait pas te dominer et te conduire, en invoquant la liberté!

(1) *Vit. S. Beat.*, Mabill., *Act.*, s. IV, p. I, p. 737.

CHAPITRE II.

Commentaires d'Alcuin. Pour constituer un christianisme non en paroles, mais en action, l'Église de Rome se crée une sorte de centre chez les Anglo-Saxons. A leur Église elle donne pour principe l'autorité. De là elle répand ses doctrines en Germanie, en Frise, en France, etc. C'est Alcuin qui apporte cette théologie en France. Méthode des *deflorationes* en théologie. Commentaires *sur la Genèse, sur les Psaumes, sur le Cantique des Cantiques, sur l'Ecclésiaste, sur la Trinité, sur la procession du Saint-Esprit, sur trois Épîtres de saint Paul, sur l'Apocalypse, sur saint Matthieu, sur saint Jean.* — Trois manières d'expliquer un texte dans les écoles de théologie carolingiennes. — Résultat. — *Disputatio puerorum :* ce traité n'est pas d'Alcuin, c'est un cahier de théologie. *Confessio fidei :* ce traité appartient probablement à Gotschalk. *De divinis officiis,* compilation dont plusieurs passages sont très-anciens. — Symbolisme d'Alcuin ; son origine à la fois anglo-saxonne et chrétienne.

I. C'est dans ses discussions avec les adoptianistes que les qualités théologiques d'Alcuin ressortirent avec le plus d'éclat. Il s'irritait à la vue des obstacles, et rencontrait des mouvements imprévus et agréables. Dans ses commentaires, cette vivacité fait place à des longueurs; sa pensée s'épuise et tarit à certains endroits, et, en laissant de côté quelques pages assez belles du commentaire de saint Jean et de celui de saint Matthieu, toujours elle manque de couleur, et ne présente rien qui soit personnel au commentateur.

II. L'Église de Rome, en voyant les Romains et les Grecs se perdre dans des discussions stériles, sentant d'ailleurs que ces peuples, épuisés par plusieurs siècles de despotisme, avaient perdu le sens moral et n'éprouvaient plus le besoin de fonder, s'était hâtée de transporter l'Évangile chez les peuples nouveaux (1). Elle s'était, grâce à Grégoire le Grand, créé dans l'Église anglo-saxonne une Rome nouvelle, une sorte de foyer religieux, dont elle pourrait répandre les lumières chez les nations voisines, quand leur foi chancellerait ou s'obscurcirait, quand les temps seraient venus (2). Chez ces peuples jeunes, elle avait trouvé des hommes qui pouvaient croire, c'est-à-dire agir selon leur foi. Sur ce fond énergique, Rome avait appliqué l'empreinte de son génie, l'autorité. Pour les théologiens anglo-saxons, la pensée spéculative n'était rien, l'action était tout. Ils ne discutaient pas sans nécessité, ils ne discutaient plus à la vue du danger (3), ils enseignaient. Peu de travaux d'exégèse, d'histoire et de philologie, l'hérésie les

(1) S. Greg. *Opp.*, ed. Bened.; Paris, 1705; *in Ezech. comment.*, t. I, p. 1374, 1375, 1376.
(2) *Ibid.*, *Moral.*, t. I, p. 862.
(3) *Adv. Fel.*, Frob., t. I, p. 770.



[redacted]

faisait frémir. *Ne dépassez pas la limite des Pères*(1), disaient-ils, et encore : *Évitez les nouveautés* (2). Pour eux et pour les peuples qu'ils instruisirent, le christianisme était un temple superbe, bâti comme par enchantement à la voix de Jésus-Christ et des apôtres, tout éblouissant d'or et de lumières, tout retentissant des voix les plus éloquentes. Jamais aucun téméraire n'en avait violé l'entrée, bien loin d'en avoir profané le sanctuaire. C'était le temple de l'Éternel, le rendez-vous, la seule vraie patrie de l'humanité ici-bas (3). Si des paroles dissidentes avaient retenti près du portique, on ne les avait entendues qu'avec horreur, et l'indignation générale les avait couvertes aussitôt. Telle était la croyance de ces âges antiques.

III. Alcuin, Raban Maur (4), Haimon d'Halberstat (5), Walafrid Strabon (6), Paschase Ratbert (7), Ratramne (8), Loup Servat (9), enfin tous

(1) *Adv. Fel.*, Frob., *passim.*
(2) Frob., t. I, p. 867.
(3) *Passim.* Alc., *Ad Fel.*, Frob., t. I, p. 784.
(4) Rab. Maur. *Opp.*; Cologne, 1627, 3 vol.
(5) *Opp.*, in *Spicil.*
(6) Walafrid. Strab. *Opp.*; Paris, 1624, 10 vol.
(7) Paschas. Ratb. *Opp.*; Paris, 1618.
(8) In *Biblioth. PP.* et in *Spicileg.*
(9) Lup. Ferrar. *Opp.*, Baluz.; Lips., 1710.

les théologiens de Fulde, de Saint-Gall et de Corbie, présentent, avec des différences sensibles, surtout en ce qui concerne la justification en Christ, le même mode d'enseignement théologique.

Le péril de cet ordre de choses, c'est qu'il ne pouvait pas faire beaucoup de savants, et qu'il ne pouvait toujours durer. Il eût fallu y pratiquer quelque issue pour le progrès, et craindre davantage de fatiguer les esprits; sans quoi, tôt ou tard, un novateur devait paraître.

IV. Alcuin est le représentant le plus complet de cette théologie orthodoxe mais craintive, plus abondante en livres qu'en idées. Il s'épuise en gloses, en commentaires. Et ces commentaires, comment les compose-t-il? Prend-il un texte ou un livre des Écritures, et, après l'avoir bien médité, écrit-il ses propres réflexions? Nullement. A ce guide timide, il faut un guide pour le rassurer. Il commente des commentateurs; tantôt il les développe, tantôt il les abrége. Souvent même il se contente de placer leurs témoignages les uns à côté des autres, et d'appliquer sans scrupule, dans sa théologie comme dans son enseignement, cette méthode des *deflorationes* que lui avait léguée Cassiodore.

[redacted]

Dans le commentaire sur la *Genèse*, dédié à Sigulphe (1), il fait des emprunts à Isidore de Séville. Dans l'*Enchiridion* ou manuel qu'il écrivit pour Arnon, et où il explique les psaumes de la pénitence, le psaume CXVIII et les psaumes graduels, saint Augustin et Cassiodore lui rendent les plus grands services. Il l'avoue lui-même en commençant. « Pour satisfaire à votre demande, dit-il à son ami, j'ai ouvert les traités des saints Pères, *j'ai pris note* de ce qu'ils disaient, *j'ai cherché à cueillir de belles fleurs* pour vous être agréable » (2). Il aurait pu, sans blesser sa conscience, faire le même aveu au sujet du commentaire sur le *Cantique des Cantiques* (3). A n'en pas douter, bien qu'il ne mentionne pas cette circonstance, il avait devant lui le livre de Cassiodore (4) sur le même sujet, et il transcrivait en faisant quelques changements. Saint Jérôme remplaça Cassiodore, quand Alcuin rédigea le *Commentaire sur l'Ecclésiaste* (5). En commentant les trois lettres de saint Paul à

(1) Frob., t. I, p. 304.

(2) *Enchirid.*, Frob., t. I, p. 343.

(3) *Compend. in Cant. canticor.*, Frob., t. I, p. 392 *et seq.*

(4) Cassiod. *Opp.*, t. II.

(5) *Comment. sup. Ecclesiast.*, Frob., t. I, p. 410.

Tite, à Philémon, et aux Hébreux (1), il suit encore saint Jérôme pour les deux premières, et saint Chrysostome pour la troisième. Dans le traité *De fide Trinitatis*, il ne cherche, dit-il, qu'à faire comprendre le traité d'Augustin sur le même sujet (2) ; pour cela il le raccourcit et met des titres aux chapitres. Le *De processione Spiritus Sancti* n'est encore qu'une réunion de textes empruntés, mais du moins l'auteur nomme ses autorités (3). Dans le *Commentaire sur l'Apocalypse*, il suit surtout Bède. Il connaît ce qu'en ont écrit saint Jérôme, Victorin, Primase d'Afrique, saint Augustin et saint Grégoire; mais il a su fondre avec assez d'habileté les sentiments de ces écrivains (4). Dans le *Commentaire sur saint Matthieu* (5), s'il ose quelquefois exprimer ses propres sentiments, souvent aussi il se contente d'arranger

(1) *Explan. in Epist. Paul.*, Frob., t. I, p. 650 *et seq.*
(2) Alc., *Epist. ad Carol. imper.*, Frob., t. I, p. 703.
(3) Frob., t. I, p. 744.
(4) Alc., *Comment. in Apocalyps.*, l. V, ex *Maï collection. Vatican.* C'est de là que l'abbé Migne a tiré ce traité, pour l'insérer dans l'un des deux volumes de sa Patrologie qui renferment les œuvres d'Alcuin; t. C. et CI, 1851.
(5) Voy. l'Append. I.

[redacted]

à sa manière le commentaire (1) et les homélies de Bède sur le même évangéliste. Enfin il dit lui-même de son *Commentaire sur saint Jean :* « J'ai parcouru d'un cœur humble et le front baissé *les campagnes fleuries de plusieurs Pères*, afin de contenter vos desirs, sans exposer mon nom. Avant tout j'ai recherché les suffrages de saint Augustin ; j'ai fait quelques emprunts à saint Ambroise ; j'ai beaucoup pris dans les homélies de saint Grégoire et dans celles du bienheureux Bède. J'ai consigné les observations des autres Pères,.... aimant mieux reproduire leurs idées et leurs mots que de m'abandonner en présomptueux à mes propres forces, et c'est ce dont les lecteurs curieux pourront facilement s'assurer. Je prenais certes toutes mes précautions, grâce à Dieu, pour ne pas écrire quelque opinion contraire à celles des Pères » (2). Dans les onze premiers chapitres, il n'a rien dit de contraire aux opinions de Bède, car ils sont textuellement extraits de son commentaire sur le même sujet (3). Ces ouvrages ont tous un caractère pratique; manuels, catéchismes, *vade*

(1) Bed., *Comment. in Matth.*
(2) *Comment. in Joann.*, Frob., t. I, p. 464.
(3) Bed. Vener., *Comment. in Joann.*

mecum, ils devaient aider ses amis ou ses élèves dans leur avancement spirituel ou dans leurs prédications. Souvent aussi l'auteur d'un pareil travail se disait qu'il s'agissait d'instruire des barbares fort ignorants.

V. C'est bien en vain qu'on chercherait dans ses ouvrages quelque trace d'une lutte intérieure comme dans Jean Scot Érigène, par exemple. Il croit à l'inspiration des Pères de l'Église, sans se demander si leurs ouvrages sont plus ou moins ou autrement inspirés que les livres canoniques. Il aime l'Apocalypse, mais comme le domaine de l'allégorie. Il explique la lettre aux Hébreux sans songer à reprendre, ce qu'avait fait pourtant saint Jérôme, la question d'authenticité (1). Il critique vivement le livre de l'Ecclésiastique; mais dans sa lutte contre Élipand, alors que l'esprit de controverse l'animait (2). Selon lui, la sibylle a pu prédire la naissance du Christ (3). Il semble croire à la lettre de Jésus-Christ au roi Abgare (4). Enfin

(1) Alc., *Ep. ad Hebr.;* Frob., t. I, p. 665.
(2) *Advers. Elipant.,* l. I, Frob., t. I, p. 883.
(3) Alc., *Epist.* XXI. C'est aussi l'opinion de Bède; voyez *Versus sibyllini de Christo;* Bède, t. II, p. 353.
(4) T. II, p. 222.

[redacted]

nulle part il ne craint d'interpolation. La règle des livres canoniques est là : tout est dit. Pour expliquer un texte, il cherchait d'abord le sens naturel : *juxta litteram sensus, sensus litteralis*, histoire critique, exégèse, philologie, autant que le comportait l'époque ; voilà ce que comprenait ce premier sens. Venait ensuite l'allégorie, *sensus allegoriæ, juxta sensum spiritalem.* Orientale d'origine, l'allégorie était sortie des luttes des chrétiens contre les gnostiques et les alexandrins, bien qu'on voie la *gnose* élevée déjà à la hauteur d'un principe dans la lettre de Barnabas. Saint Ambroise l'avait mise en honneur en Occident, dans son *Paradis terrestre.* Forts de ce précédent, sur lequel l'Église de Rome s'appuyait en toute confiance, les théologiens du Nord lançaient leur imagination dans les espaces les plus inconnus, et se permettaient volontiers de déraisonner, pourvu que ces petites débauches de la pensée ne fussent pas contraires à l'orthodoxie. Enfin l'esprit jouissait encore de quelque liberté, grâce au troisième mode d'explication, le *sens moral* (1), comme on peut le voir dans l'interprétation morale des noms hébreux (2).

(1) *Interpret. nom. hebr.*, Frob., t. I, p. 453.
(2) *Ibid.*

Cette direction d'études avait amené le triomphe d'une religion pratique, saisissant l'homme par son libre arbitre plutôt que par son intelligence, le forçant à agir et l'entourant ainsi des preuves de sa propre puissance; également éloignée d'un mysticisme immobile à force de science, et d'une religion si positive, que le fidèle n'ait plus eu conscience de lui-même en agissant (1).

VI. La théologie marcha ainsi jusqu'au moment où, se fatiguant de la sévérité de sa méthode, s'en dégoûtant même pour en avoir abusé, elle remplaça le principe d'autorité qui l'avait abritée par celui de la liberté de penser, qui venait d'Irlande. Elle aboutit alors au mysticisme involontaire de Gotschalk et au mysticisme raisonné de Jean Scot Érigène.

VII. Plusieurs savants accordent à Alcuin deux autres traités : 1° *Disputatio puerorum* (2), et 2° la *Confessio fidei* (3). L'étude de ces ouvrages éveille pourtant bien des doutes. Le premier chapitre de la *Disputatio* n'est qu'un fragment, le dernier n'est qu'une inutile répétition ajoutée après coup. On y

(1) *Epist. ad Gisl. et ad Rothr.*, Frob., t. I, p. 463.
(2) *Disput. pueror.*, Frob., t. II, p. 419.
(3) *Ibid.*, p. 385.

trouve des phrases d'Alcuin, mais comme dans beaucoup de compilations. Joignez à cela des subtilités quand il s'agit de dogmes. « Crois-tu en la sainte Église catholique? — Non, je ne crois pas en elle, car elle n'est pas Dieu, mais je crois qu'elle est » (1). Le compilateur sépare, et c'est, avec un fameux capitulaire de Charlemagne, l'un des plus anciens monuments de ce genre, sépare les livres canoniques des apocryphes. Il attribue la lettre aux Hébreux à Barnabas ou à Clément de Rome. Ces idées appartiennent en partie à saint Jérôme; elles semblent toutefois avoir subi un premier changement en passant dans les étymologies d'Isidore. Ainsi, si le compilateur s'en réfère quelquefois à l'historien Josèphe; s'il conteste l'authenticité du livre de la Sagesse, qu'il attribue au juif Philon; s'il ne paraît pas très-rassuré sur celle des livres de Judith, de Tobie et des Machabées; s'il affirme que l'*Ecclésiastique* n'est pas de Salomon, mais d'un écrivain nommé Jésus, fils de Sirach, c'est à saint Jérôme surtout et aussi au canon d'Eusèbe qu'il faut remonter pour trouver la source

(1) *Disput. puer.*, p. 437; l'auteur reprend encore le même raisonnement p. 439.

de toutes ces assertions (1). Et cependant, même ainsi autorisées, elles forment un vif contraste avec la théologie d'Alcuin, bien plus sage et bien plus réservée à l'endroit de l'orthodoxie.

VIII. L'anonyme de la *Confession de foi* examine les principes mêmes de la religion. « J'ai écrit ce recueil, dit-il en s'adressant à Dieu, pour avoir un manuel qui me parle de toi... Oui, il est beaucoup de contemplations qui sont pour l'âme un tourment et un progrès, mais nulle ne captive ma pensée comme la méditation de ton être » (2). Alors, tout en les mêlant à ses propres réflexions, il copie des passages de saint Augustin, dans la *Cité* et dans les *Confessions*, de Gennade et de Pélage, dans un traité attribué alors à saint Jérôme. Ce livre se lit tout d'une haleine, parce que, malgré l'aridité d'une compilation, on ressent l'émotion d'une souffrance intérieure.

En examinant le ton mystique qui y règne partout, et cette manière langoureuse de faire de la théologie, la fréquente répétition du *trinus et unus*, des recherches inquiètes et sans fermeté sur

(1) S. Hieronym. *Opp.*, ed. Benedict.; Paris, 1693. Cf. *Præfat. in S. Scriptur.*

(2) *Conf. fid.*, Frob., t. II, p. 393.

les relations du Verbe et du Père, des affirmations contraires, hétérodoxes même, au sujet de la Trinité (1) (tandis qu'Alcuin voulait qu'on dise toujours une substance et trois personnes); une indiscrète curiosité, jointe à des peurs d'hérésie; l'idée sans cesse abordée de l'immutabilité de Dieu et de la vision en Dieu; enfin la tristesse d'un homme à qui la vie est à charge, et qui pense que, seule, la grâce peut opérer tout le bien dans l'homme, on croirait bien sentir la pensée et la main aventureuse de Gotschalk. Le compilateur dit que Dieu n'a pas prédestiné les hommes au mal. Plus tard, Gotschalk soutenait, contre Hincmar de Reims, que Dieu avait pu destiner les méchants non pas au mal, mais à la juste punition du mal. Rien n'empêche donc d'attribuer la *Confession de foi* à Gotschalk, mais à Gotschalk avant sa fuite du monastère d'Orbais, avant ses fautes et ses malheurs, avant le moment où cette imagination ardente, mais faible, ne trouvant aucun appui solide, s'abandonna pour ainsi dire au désespoir, se précipita, pour ne pas changer toujours, dans la doctrine de l'absolue immutabilité, s'y retrancha pour jamais, prêcha en Italie, en Germanie, en

(1) *Conf. fid.*, Frob., t. II, p. 390 et 397.

France, cette doctrine des deux prédestinations, qui agita toute la seconde moitié du neuvième siècle et remua toute l'Église.

Ce livre, qu'il remplissait moins encore de ses auteurs que des idées qui l'obsédaient, nous fait ainsi connaître les sentiments du maître d'Orbais, comme l'appelait dédaigneusement Hincmar, au moment où il se formait seul à la théologie, comme il le dit lui-même à Ratramne (1), et à ce moment même où Loup Servat lui disait d'abandonner ses idées sur la vision en Dieu (2). Il prie Dieu qu'il le fasse mourir au monde, comme si la tentation d'y entrer le faisait frémir d'une joie mondaine(3). Il parle d'un archevêque simoniaque et dont il n'estime pas la vie privée (4), comme il parla plus tard d'Hincmar (5). Il se plaint de la position qu'on lui a faite, de ses ennemis. « Tu sais, mon Dieu, comment mes ennemis ont caché un filet dans la route où je marchais... Alors, ô

(1) Gotsch., *Epist. ad Ratram.*; Cellot, *Hist. Gotsch.*, Paris, 1635.

(2) Lup., *Epist.* xxx.

(3) *Confess. fid.*, p. 396.

(4) *Ibid.*, p. 409.

(5) Hincm. *Opp.*, ed. Jac. Sirmond. Paris, 1645, *De non trina deitat.*

[redacted]

douleur! j'ai perdu le lieu de ma solitude chérie, et l'ami que j'ai aimé dès mon enfance... Ne m'abandonne pas à mes propres desseins, au jugement de mon libre arbitre, aux tentations puissantes du démon. » Cet ami, c'est Walafrid Strabon; cette solitude, c'est Reichenau ou Fulde; ces ennemis, ce sont ceux qui ont voulu enchaîner sa volonté, au lieu de s'attirer son affection, et l'on reconnaît Raban Maur, vers 824, son abbé à Fulde, et, plus tard, son irréconciliable adversaire. Aucune de ces circonstances, comme aucune de ces idées, ne peut s'appliquer à Alcuin.

IX. Au reste, on ne peut élever de doute sur l'âge du livre (1). Mabillon a prouvé qu'il appartient au neuvième siècle; il nomme, à la fin de sa dissertation, les critiques qui, à la vue du manuscrit, y reconnurent l'écriture du neuvième siècle. Parmi ces critiques, on trouve Lecointe, Ducange, Baluze : c'est tout dire. Quant au traité *Disputatio puerorum*, Froben l'a copié sur un manuscrit du neuvième siècle.

(1) Cf. Franc. Chifflet, *Script. veter.*, Dijon, 1656, t. I, et *Dissertat. Joann. Dallæ*, Rouen, 1657; Mabill. *Veter. analect*, 1723, p. 490; Basnag., *Hist. eccles.*, t. II, p. 899.

Ces deux recueils sont donc deux cahiers de théologie, l'un, *Disputatio puerorum*, à l'usage des élèves, l'autre à l'usage d'un maître qui pour nous est Gotschalk, mais qui certainement n'est pas Alcuin. Ces cahiers renfermant des doctrines plus sceptiques forment la transition de la théologie alcuinienne ou anglo-saxonne à la théologie mystique et irlandaise du neuvième siècle. Le seul rapport qu'ils aient avec Alcuin, c'est que d'Alcuin découle tout le mouvement théologique de cette époque.

X. Quant au *De divinis officiis*, qu'on lui a quelquefois attribué aussi, nous ne nous y arrêterons pas. Pêle-mêle de différents ouvrages, dit Mabillon (1), on y trouve avec de l'Alcuin un morceau de Remy d'Auxerre et un autre de Hilpéric, moine de Saint-Gall, au onzième siècle; il renferme aussi des extraits d'un ouvrage de Charlemagne lui-même sur *les rites de l'ancienne Église* (2.)

(1) *Act.*, s. IV, p. I, p. 185.

(2) Cet ouvrage fort curieux, bien qu'il paraisse interpolé, a été imprimé à Anvers, 1560, *Fragmenta Caroli M. a Wolgang. Lazi.*, etc. Les quatre premières pages ne renferment qu'une lettre de Charlemagne à Alcuin (Alc., t. I, p. 88). A partir des mots *Sabbathi Paschalis veneratio*, le ton n'est plus le même; au reste, ce traité n'est souvent qu'une compilation.

XI. Ce qui jette une certaine variété sur ces cahiers et sur tous les traités d'Alcuin, c'est l'emploi fréquent de l'allégorie, c'est un goût prononcé pour les symboles. Ce sont eux surtout qui ramènent la pensée à l'époque primitive où ces ouvrages furent composés. Rome, en s'emparant des facultés de l'Anglo-Saxon pour les diriger, en avait pourtant abandonné une à son indépendance naturelle. L'imagination pouvait voltiger sans danger, espèce de feu follet qui devait glisser sur la solidité des dogmes. Loin de proscrire ces créations fugitives et légères, si naturelles aux peuples du Nord, Grégoire le Grand et ses successeurs leur avaient prêté le charme du mystère; ils avaient orné du voile de la religion ce que ces peuples regardaient comme des influences malignes ou bienfaisantes (1). Alors elles s'étaient multipliées. Fées ou nymphes, anges ou démons, génies des forêts ou des fontaines, ombres des vallées ou des bruyères, naissaient en foule, paraissaient à la lumière ou retombaient dans la nuit, vivantes comme les terreurs ou les espérances de l'homme sous ce ciel brumeux, au milieu de ces contrées sauvages et

(1) Greg. M. *Epp.*, t. II, p. 1155 *et passim*.

inconnues. Et puis les débris de plusieurs religions recouvraient déjà cette terre qui semblait pourtant vierge. A côté des vieilles croyances d'Hengist et d'Horsa, on pouvait voir des traces de la magie druidique et du paganisme romain (1). Une religion ne se retire jamais du cœur d'un homme ou du sein d'un peuple, sans laisser derrière elle un long sillage de superstitions. Pour l'Anglo-Saxon, pour le Frank du Nord et même pour l'Irlandais, toute pensée prenait un corps, tout sentiment une voix, toute terreur une forme saisissable; toute supériorité s'entourait de mystère et opérait des miracles; toute vérité se transformait en un mythe (2). Partout s'agitait, guettait, voltigeait, partout se cachait un peuple fantastique, tribus de nains ou de géants, d'ondines ou de walkyries, plus forts ou plus rusés que l'homme, et qui partout lui tendaient des piéges. Si sa volonté faiblissait, si son cœur tremblait, il était perdu. C'était une sorte de panthéisme universel qui subsistait à côté de l'idée de l'unité de Dieu, comme

(1) Anseg., cap. XXI, LXIV, l. I, et dans Bède, *Vit. Patric.*

(2) Bède, *ibid.* et Alc., *Vit. Willibrord.*, Frob., t. II, p. 184.

[redacted]

l'homme dans le chrétien. De là les symboles, qui prêtent une forme sensible à de pures idées; de là aussi l'allégorie, qui communique un caractère mystérieux à une idée souvent commune (1). L'imagination se créait une sorte de nature nouvelle, en dehors de la nature, et souvent, dans la vérité, on cherchait tout, excepté la vérité même. Si la religion venait autoriser ces frayeurs ou ces joies folles de l'âme, la raison succombait, le barbare apercevait le fantôme. Alcuin craignait que le souvenir de ses services n'engendrât en lui des pensées d'orgueil. Son imagination lui fait confondre le légitime témoignage de sa conscience avec le remords. Il n'y fait pas d'abord attention. A la moindre circonstance qu'elle dénature, l'imagination reparaît, elle trouble la pensée du pécheur qui se repaît, dans la solitude, de vaniteuses chimères. Il est nuit. Tout à coup la porte de la chambre à coucher s'ouvre, et l'Anglo-Saxon distingue la forme peu attrayante de l'ennemi des hommes (2). Quand Augustin était venu porter la

(1) Les allégories de Raban, souvent reproduites d'Alcuin, en fournissent de curieux exemples. Cf. Raban, *Allegor.*, t. V, p. 1.

(2) *Vit. Alc.*, c. XIII.

foi dans le pays de Kent (1), le roi Éthelbert n'avait voulu l'entendre qu'en plein air, pour prévenir l'effet de tout charme magique. Dans un vieux chant scandinave, une prudente saga conseille à son fils d'éviter le chemin où se trouve la femme *chrétienne* morte (2). Une fois sanctionné par la religion, ce penchant à tout exprimer en symboles se répandit en légendes, en prédictions, en sorts, en visions, soit quand on dormait, soit surtout quand on ne dormait pas, en jugements de Dieu, en lettres tombées du ciel, en culte pour les groupes de chiffres, en inductions astrologiques et en explications morales des éclipses.

Il est un grand symbolisme, auguste débris d'un monde plus beau, d'une vie morale dans l'humanité pour jamais évanouie. Révélation universelle que les Hébreux conservèrent mieux que les autres nations, il jeta pourtant une vive lueur dans l'Inde, dans l'Égypte et dans la Grèce, s'obscurcissant chez les anciens à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le polythéisme. Les livres d'Ézéchiel, le Cantique des Cantiques, et l'Apocalypse, en apportèrent les types principaux en Occident.

(1) Bed., *Eccles. hist.*, l. I, c. xv.
(2) *Edda sœmund*, Grou-Galdr., t. II, p. 551.

« La parole du Seigneur, disait Alcuin, est toute d'yeux, on peut partout y pratiquer des ouvertures » (1). Voilà la source des symboles. Voici maintenant quelques-uns des emblèmes qu'Alcuin cherchait à populariser.

L'abîme. « L'abîme, dans les saintes Écritures, a beaucoup de significations, ainsi que pourront le voir les lecteurs studieux : l'abîme, c'est l'immensité des eaux; l'abîme, c'est la profondeur des Écritures; l'abîme, ce sont les jugements ineffables de Dieu; l'abîme, c'est la sagesse; l'abîme, c'est le cœur de l'homme » (2).

Les deux glaives. « Les deux glaives sont le corps et l'âme avec lesquels tout homme doit combattre, selon la grâce de Dieu. Le Seigneur répondit aux deux disciples : « C'est assez, » parce qu'il n'exige rien de plus d'un chrétien (3). » On voit qu'on ne songeait pas encore à l'interprétation romaine.

L'arche. Elle représente le corps parfait du Christ (4).

(1) Sermo Domini oculosus est et undique perforari potest; et alta profunditas mysteriorum Dei. Quis omnia secreta illorum investigare potest? Alc., *Epist.* CXXIV, t. I, p. 181.

(2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*

(4) *In lib. Genes.*

L'homme. Matthieu a la forme de l'homme, parce qu'au début de son Évangile, il rapporte la génération de Jésus-Christ.

Le lion. Marc a la forme du lion, parce qu'il parle d'abord de la solitude, la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la route du Seigneur.

Le veau. C'est l'image de Luc, image qui rappelle l'immolation du Sauveur. Les deux cornes représentent les deux Testaments, les quatre pieds sont les quatre Évangiles.

L'aigle, c'est l'emblème de Jean, parce qu'il s'élève dans les hauteurs. Au commencement était le Verbe.... David a dit de la personne du Christ : « Ta jeunesse sera renouvelée comme celle de l'aigle » (1).

Ces types sont extraits d'un fameux passage d'Ézéchiel, reproduit dans l'Apocalypse (2), et l'on voit que dans les croyances du huitième siècle, ils s'appliquaient à la fois aux évangélistes et à Jésus-Christ. Le commentaire sur la Genèse, et surtout le fragment intitulé *Interpretationes nominum hebraïcorum*, renferment encore de curieuses interprétations de ce genre. Ce dernier morceau est le

(1) Frob., t. I, p. 313.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 435.

développement de cette idée, que Christ est descendu dans tous les patriarches, et qu'en conséquence il a voulu que leurs noms mêmes pussent nous exciter à la vertu (1). L'ouvrage le plus curieux en ce genre est le *De laudibus sanctæ Crucis*, dont Alcuin donna l'idée à Raban Maur (2).

Alcuin avait si bien mis en honneur le sens allégorique, que tous ses élèves le préférèrent au sens historique. L'auteur de la *Confessio fidei* partait de là comme d'un progrès accompli : « Je reçois, écrivait-il, le Vieux et le Nouveau Testament..... Sans repousser le témoignage de l'histoire, j'admets comme vrai tout ce qui y est écrit. Seulement, comme les apôtres, j'aime mieux y chercher le sens spirituel. J'invoque le sens allégorique là où l'on ne peut établir l'ordre de l'histoire. » Ici le doute s'éveille; l'écrivain le refoule : « Loin de moi de concevoir des soupçons sur les paroles des docteurs... mais je loue ceux de notre temps qui,

(1) Per hos enim patriarchas Christus Dominus Deus noster veniebat in mundum...; et in horum interpretatione nominum nostram designare voluit salutem. *Interpr. nomin.,* Frob., t. I, p. 451.

(2) Alc., *Epist.* CXI, Frob., t. I, p. 162, Raban. *Opp.*, t. I, p. 273.

à force de recherches, saisissent enfin la racine de la vérité » (1).

CHAPITRE III.

Travaux bibliographiques. — Révision des livres liturgiques; bibles, utilité de ces bibles. — Quelle était la langue nationale du temps de Charlemagne?

I. On appelle liturgie l'ensemble des cérémonies religieuses. La tradition seule les avait conservées jusqu'au cinquième siècle. Vers 490, le pape Gélase avait commencé la rédaction de la liturgie romaine, sur des matériaux préparés par Léon le Grand, puis Grégoire le Grand avait dressé un sacramentaire complet.

Il s'agissait ensuite de substituer la liturgie romaine aux liturgies nationales. Cette tentative n'avait été d'abord suivie d'aucun succès. Grande avait été l'indignation des Milanais quand on avait voulu remplacer le chant de saint Ambroise par le chant grégorien. On avait été plus heureux chez les Anglo-Saxons, mais non chez leurs voisins. De

(1) *Confes. fid.*, Frob., t. II, p. 409.

[redacted]

là cet acharnement avec lequel Wilfrid, diacre romain, attaqua le cycle oriental que préféraient les Irlandais.

C'est en Gaule surtout qu'il fallait réussir. Et cependant, non-seulement on y suivait un ordre différent, l'ordre gallican, mais dans son rituel national, chaque Église avait inséré des prières spéciales en l'honneur de ses fondateurs et de ses saints particuliers (1) ; et les meilleurs écrivains des Gaules avaient composé de belles hymnes pour ces églises locales. On eût été bien mal venu à Poitiers, si l'on avait proposé la suppression de l'hymne *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, ou de cet autre, *Vexilla regis prodeunt*. A la vue de cette profanation religieuse et littéraire, on eût réclamé à grands cris les cantiques solennels du poëte Fortunat. Rome eut recours à l'autorité.

II. Sur la prière d'Adrien Ier, Charlemagne remplaça le rit gallican par le rit romain. Il se figurait, ce qui n'est pas, que le premier n'est qu'une dégradation du second, et que le rituel grégorien avait été la source de tous les autres (2). Adrien lui donna deux élèves de Grégoire même,

(1) Mabill. *Mus. italic.*, p. 275.

(2) Monac. Engolism. ; P. Pith. *A.*, p. 34.

excellents maîtres de chant ou plutôt de chapelle, car ils enseignèrent aux Franks l'art de toucher l'orgue. Ils s'établirent, l'un à Metz, l'autre à Soissons; ordre fut donné à tous les maîtres de leur envoyer les antiphoniers pour qu'ils les corrigeassent. Le roi Charles expliquait ainsi tous ces changements: « Il s'efforçait *d'élever l'Église de Rome en obéissant aux exhortations du pape Adrien*, comme le roi Pepin, son père, avait *suivi les conseils du pape Étienne II* en rapprochant la psalmodie gallicane de la psalmodie romaine. Il avait fait triompher cette dernière non-seulement en Italie et dans les provinces gauloises, mais partout où s'étendait sa puissance. Jamais l'Église de son pays ne s'était éloignée de la communion romaine; unis par la même foi, *ils devaient encore avoir la même manière de psalmodier* » (1). Ce qui assura le succès, c'est la majesté que le roi des Franks donnait en même temps au culte. A Saint-Riquier, chez Angilbert, retentissait une perpétuelle psalmodie. Ce monastère était bâti en forme de triangle; à chaque angle, s'élevait une église, et quand l'office divin finissait dans l'une, il recom-

(1) *Car. Magn. cont. synod. Græcor.*, P. Pithou, *Cap.*, p. 22.

[redacted]

mençait dans l'autre. Nous ne pouvons que répéter ici les remarques ingénieuses de l'abbé Lebeuf sur la musique carolingienne (1). Peut-être cependant aurait-il pu faire un peu plus riche la part de la modulation gallicane. Si à l'époque de Charlemagne elle n'était plus qu'une routine, un ensemble d'airs à apprendre par cœur, elle avait dû fleurir comme science dans les belles écoles des âges précédents. D'ailleurs le roi Charles ordonna aux *maîtres d'école* d'apporter leurs *antiphoniers*. C'étaient les chantres romains qui gratifiaient des épithètes de rustiques et d'ignorants les chantres gaulois (2), expressions qu'on se permettait à Rome à propos de tout ce qui n'était pas romain. Mais les chantres gaulois n'en convenaient nullement ; ils soutenaient que leur chant était meilleur et plus beau que le romain. Quant à la manière de noter, le savant abbé la décrit parfaitement : on avait l'habitude de mettre au-dessus de chaque syllabe des points plus ou moins nombreux, pour avertir le chantre

(1) Abbé Lebeuf, *Dissert. sur l'état des sciences du temps de Charlemagne ;* Paris, 1737.

(2) Eos stultos, rusticos et indoctos, velut bruta animalia, affirmabant... Doctrinam sancti Gregorii præferebant *rusticitati* eorum... Dicebant se Galli melius cantare et pulchrius quam Romani.

de donner plus ou moins de tons sur cette syllabe. Ajoutons toutefois qu'on connaissait les portées chez les Anglo-Saxons (1), et partant à Rome. L'abbé Lebeuf s'est demandé si ces chœurs carolingiens étaient toujours sur le même ton, ou si l'on connaissait déjà la manière de concerter les voix. L'extrême difficulté qu'éprouvaient les chantres à conserver le même ton et à ne pas briser les syllabes des mots, c'est-à-dire à raccourcir ceux-ci, eût été bien plus grande s'il se fût agi de chanter sur des tons différents. D'autre part, on devait connaître déjà l'art de l'accompagnement, au moins sur l'orgue; c'est ce que semble signifier l'*ars organandi*, du moine d'Angoulême (2); c'est même sans doute du désir de s'accompagner qu'est sortie cette réunion de divers instruments qu'on appelle les orgues. Les orgues sont avant tout symphoniques. Dans une haute antiquité, les Germains aimaient beaucoup un instrument à cordes assez semblable au violon. Ils en tiraient des effets si surprenants, qu'ils lui attribuaient une influence magique, comme on peut le voir dans une scène merveil-

(1) Bède en parle dans son Traité sur la musique.

(2) P. Pith., *Annal.*, p. 35. Similiter erudierunt Romani cantores Francorum in arte organandi.

leuse des Niebelungen. Or le hasard seul, sur un violon, peut éveiller l'idée d'un accompagnement. Comment supposer que les descendants des bardes bretons, irlandais, anglo-saxons, germains, ceux qui devaient transmettre à Ragner Lodbrog les merveilles de sa harpe, comme celles de son épée, ne connussent pas l'art de l'accompagnement? Ami des chants et de la musique, Charlemagne se plaisait à écouter des airs qu'on jouait sur quatre instruments différents. Sans doute ils formaient des accords. Enfin Alcuin qui avait écrit un traité sur la musique, et qui la professa lui-même, en donnait cette définition : « La musique est la division des sons, la *variété des voix*, et la modulation du chant (1). On peut donc croire que l'on connaissait alors ce qu'il y a de plus simple dans l'art d'accompagner ou de marier les voix, par exemple, les accompagnements à la tierce, variés de temps à autre par des accompagnements à la quinte, et que si l'on n'en faisait pas usage dans les églises, c'était pour n'avoir pas à redouter des accidents désagréables, et pour ne pas gâter la belle simplicité, la majesté du chant grégorien.

(1) Alc., *Schemata;* Frob., t. II, p. 332.

III. Alcuin s'unit au roi Charles pour faciliter ce changement liturgique. En 832, on conservait dans la bibliothèque de Saint-Riquier un missel qui portait ce titre : *Missel de Grégoire et de Gélase, arrangé par Alcuin* (1). Il rétablit également le missel des moines de Saint-Waast, à Arras (2), et beaucoup d'autres, suivant l'ordre grégorien. Il envoya des sacramentaires à plusieurs monastères, c'est-à-dire qu'il faisait transcrire par ses élèves le sacramentaire romain qu'il suivait à Tours, et qu'il en distribuait des copies (3). Le monastère qui en avait reçu une la transcrivait encore, et en multipliait ainsi les exemplaires. Le *Sacramentaire* qui nous reste d'Alcuin n'est qu'une de ces copies, légèrement altérée. Il est à croire que, dans cette refonte générale, il se garda bien de toucher au moins à ce qu'il y avait de plus vif dans les traditions locales. Il eût été bien audacieux s'il n'eût respecté quelques-unes de ces belles hymnes gallicanes dont l'abbé Lebeuf regrette si justement la perte. Au

(1) *Spicil.* d'Acher., t. IV, p. 486. D. d'Achery l'avait prêté à D. Voisin, qui l'égara.

(2) Lambec., *Comment. de biblioth. Cæs. Vindob.*, t. II, c. v, p. 402.

(3) Alc., *Epist. ad Vedast.*, Frob., t. I, p. 59, et *Ad Fuldenses*, *ibid.*, p. 355.

[redacted]

dire d'Hariulphe, il composa lui-même un antiphonier, des répons et des hymnes sur saint Riquier, afin que la fête de ce saint se célébrât d'une façon digne de lui (1); et Anscher ajoute qu'il en prit le sujet dans les actions mêmes de ce saint (2). Il en dit autant des hymnes. On peut croire qu'il se contenta de retoucher celles que le peuple chantait depuis longtemps, par exemple celle de saint Riquier, où l'on retrouve les rimes et même les rimes plates :

Tu struxisti cœnobium,
Loco prope Argubium,
Et aliud in Centulo,
Ambo perenni merito (3).

IV. Mais ce qui eût été une bien plus grande imprudence, c'eût été de supprimer les légendes, moyen presque unique d'instruire le peuple. La liturgie romaine n'admettait pas cette lecture; on ne la fit donc plus après celle de l'Évangile, mais il y a tout lieu de penser qu'on la fit toujours, soit avant la messe, soit pendant l'office du soir;

(1) Hariulphe, dans Mabill., *Vit. Angilb.*, s. IV, p. I, p. 117.
(2) *Ibid.*, p. 128.
(3) *Ibid.*, p. 118.

autrement Alcuin eût détruit son œuvre de civilisation. Il a écrit lui-même ou arrangé quatre légendes, celle de saint Martin, celle de saint Waast, pour Arras, celle de saint Riquier et celle de saint Willibrord. Il peint, dans cette dernière, l'enthousiasme avec lequel les populations se portaient à ces fêtes. « Rome, la capitale du monde, célèbre d'une manière spéciale les glorieux triomphes de Pierre et de Paul; aussi les peuples accourent de toutes parts, et chaque jour, près des saints apôtres... Milan est fière d'avoir saint Ambroise pour défenseur; Poitiers est plus heureuse de posséder les reliques du pontife Hilaire, que des achats et des ventes auxquels l'iniquité préside souvent. Qne dirai-je de toi, cité de Tours? Tes murs sont petits et te font mépriser. Le patronage de saint Martin te rend grande et digne d'éloges. Qui viendrait te voir pour toi-même? Ne sont-ce pas les suffrages de ton patron qui attirent dans ton sein cette multitude, ces flots de chrétiens? Les environs de la ville de Paris se félicitent des secours de saint Denis et de saint Germain, et toute la Champagne voit ses populations se presser à l'envi autour du prédicateur Remi. »

[redacted]

Témoin d'un pareil spectacle, Alcuin aurait trompé l'attente de ses populations! Il se serait prêté à une mesure qui leur aurait enlevé leur rayon de lumière, leur joie, leur part d'instruction morale! Tout en leur prêchant la religion, il eût manqué de charité envers elles! Nous aurions alors, et sans hésiter, approuvé les reproches que lui adresse un écrivain allemand. Mais ces reproches ne sont pas mérités, et nous devons le montrer.

V. Frederik Lorenz (1), dans son intéressante biographie d'Alcuin, a formulé contre lui de bien graves accusations. S'il eût voulu se souvenir qu'Alcuin vécut dans une époque ignorante et amie des symboles, il n'eût pas attaqué la franchise de son caractère. Il n'y a aucun rapport entre les moines paresseux du dix-huitième siècle et les professeurs laborieux, les savants bénédictins des écoles carolingiennes. Surtout, Alcuin ne portait aucun *masque;* sincère et simple, sa religion s'étendait à tous ses sentiments, comme elle embrassait le cercle entier de ses études. Son humilité

(1) Fred. Lor., *Alc. leb.,* Cf. tout le chap. *Alcuins charact.,* p. 265 et surtout 268.

n'était nullement le manteau de l'orgueil. Il se nomme humble lévite, parce qu'il n'était que diacre; il lui suffisait de dire un mot, et dans son pays comme chez les Franks, on se fût empressé de l'élever aux plus brillantes dignités de l'Église. Il ne se posait pas en prophète. Son biographe, un peu crédule et très-affectueux, donne une couleur religieuse à tous les événements, relève des faits et des paroles auxquels son maître n'attachait aucune importance. Celui-ci, en homme du Nord, pouvait bien nourrir quelque superstition sans que sa sincérité en fût altérée. Un *orgueilleux*, un *menteur*, un *charlatan*, n'ont rien de commun avec Alcuin. Ceci est d'autant plus regrettable que pour M. Lorenz, Alcuin et Charlemagne étaient deux esprits *subjectifs* en eux-mêmes, mais qui, pour leurs contemporains, prirent une forme *objective; l'un était plein de ténèbres et de désirs, l'autre fut le rayon qui dissipa la nuit*, en d'autres termes, Alcuin et Charles servirent de modèles à leurs contemporains, idée très-juste. Mais si Alcuin est un type, si son mobile, comme celui de tous les savants de cette époque, fut le sentiment religieux, supprimez celui-ci, et vous avez d'une part un type solitaire, et de l'autre des esprits qui

[redacted]

ne peuvent s'y conformer : il n'y a pas d'union, pas de création. Et il reste toujours à expliquer cette belle transformation sociale qui commence au huitième siècle et se perpétue jusque dans les temps modernes en Allemagne et en France.

VI. Quant aux légendes, Alcuin lui-même en écrivit pour le peuple; on le verra plus loin. Les trois autres ouvrages liturgiques d'Alcuin : 1° *Liber de usu psalmorum* (1), 2° *Officia per ferias* (2), 3° *Liber sacramentorum* (3), ne sont que des recueils de prières, le premier à l'usage des moines, le second à l'usage des laïques. La préface du premier doit être transportée à la tête du second. Celui-ci fut composé pour le roi Charles quand il voudrait prier pendant la journée ; les oraisons grégoriennes y dominent. Le compilateur conservait la vieille habitude de joindre des pénitentiels à ses sacramentaires. En entendant parler de ces travaux, Eanbald le jeune, archevêque d'York,

(1) Frob., *Opp. Alc.*, t. II, p. 21.

(2) *Ibid.*, p. 52.

(3) *Ibid.*, p. 6. C'est dans la même classe d'ouvrages qu'il faut ranger le *Libellus precum*, publié dans Martène, *De antiq. Eccles. ritibus;* ce n'est qu'un recueil de prières qui ne sont pas d'Alcuin.

lui demanda un rituel pour son église : « Je ne sais, lui répondit-il, pourquoi tu me parles de l'ordre et de la composition d'un missel ; n'as-tu pas en abondance des sacramentaires arrangés à la manière romaine? Tu as encore des sacramentaires plus volumineux, suivant l'ancien usage » (1). Ainsi, même chez les Anglo-Saxons, on n'était arrivé que pas à pas au rituel romain. Il ne traita pas mieux la liturgie espagnole que la liturgie gallicane. Les évêques espagnols citaient un mot extrait d'une messe de saint Ildefonse : Nous n'avons pas à nous en occuper, répondit-il, nous aimons mieux nous appuyer sur l'autorité romaine que sur l'autorité espagnole. Ses élèves l'imitèrent : Amalaire de Trèves, qui fut chargé plus tard d'une importante rédaction liturgique, justifiait ainsi l'ordre qu'il préférait : « C'est ce que j'ai entendu chanter à Alcuin, le plus savant maître de notre pays. »

VII. Malgré les efforts réunis d'une littérature officielle et du gouvernement, la liturgie gallicane évita bien des atteintes. Plus tard, Léon III engageait Charlemagne à supprimer le chant du *Credo* ;

(1) Frob., *Opp. Alc.*, t. II, p. 21.

[redacted]

on n'avait pas, ajoutait-il, l'habitude de le chanter à Rome. Ainsi ce rit national qu'on avait voulu proscrire, n'avait fait que s'effacer; il se cachait jusque dans la chapelle de son ennemi (1).

Alcuin engageait le roi et les seigneurs à bâtir de nouvelles églises ou à relever celles qui tombaient en ruine (2). Il donnait des conseils au premier architecte des Franks, Eginhard, qui faisait de Vitruve sa lecture favorite. Il décrit ainsi la cathédrale d'York qu'il avait achevée lui-même de concert avec Eanbald l'Ancien. « Cette demeure fort élevée est appuyée sur de solides colonnes qui supportent des arcs recourbés. De beaux lambris et de nombreuses fenêtres la font briller d'un vif éclat. De nombreux portiques en rehaussent la beauté : elle possède plusieurs terrasses sur ces

(1) « Galliarum Ecclesiæ suis orationibus utebantur, « quæ adhuc a nullis habentur. » Walaf. Strab., *De exord. et increm. rer. eccl.* Ce témoignage est encore vrai aujourd'hui. *Auctor. microl.,* cap. II : « Composita « oblatione in altari dicit sacerdos hanc orationem juxta « Gallicanum ordinem : *Veni, sanctificator*, etc. Romanus « tamen ordo nullam orationem instituit post offerendam « ante secretam. » Encore aujourd'hui le rituel de Paris admet cette prière entre l'offertoire et la secrète. Voyez Amalarii *De officio missæ*. Baluze, t. II, p. 1352.

(2) T. I, p. 184.

différents toits, et trente autels ornés avec variété » (1). Si l'on veut rapprocher cette description

(1) Hæc nimis alta domus solidis suffulta columnis
Suppositæ quæ stant curvatis arcubus, intus
Emicat egregiis laquearibus atque fenestris,
Pulchraque porticibus fulget circumdata multis,
Plurima diversis retinens solaria tectis,
Quæ triginta tenet variis ornatibus aras.

Curvatis arcubus indique le générateur de l'architecture romane, le plein-cintre. L'imagination religieuse des architectes du Nord multipliait à profusion les symboles dans leurs églises. L'église que Raban Maur fit bâtir à Fulde était aussi remarquable à cet égard que son livre *sur la Croix*. Une église, dans la disposition des ornements comme dans la forme du vaisseau, était souvent l'expression lapidaire d'une idée morale. Ainsi, Benoît d'Aniane voulut bâtir une grande église en l'honneur de la Trinité, tout en personnifiait les attributs, comme le raconte Smaragde : « Trinitatis nomine ecclesiam consecrare disposuit. Quod ut luce clarius agnoscatur, in altari, quod potissimum præ ceteris videtur, tres aras censuit subponi, ut in his personalitas Trinitatis typice videatur significari. Et mira dispositio, ut in tribus aris individua Trinitas, et in uno altari essentialiter firma demonstretur deitas. Altare vero illud forinsecus est solidum, ab intus autem cavum, illudve scilicet præfigurans quod Moyses condidit in eremo, retrorsum habens ostiolum, quo privatis diebus inclusæ tenentur capsæ cum reliquiis... Cuncta ustensilia quæ hic habentur, in septenario numero consecrata noscuntur. Septem scilicet candelabra fa-

de celle qu'Angilbert a faite de son église, à Centule, on aura une idée assez exacte de l'architecture religieuse chez les Carolingiens. La première avait pour caractère la majesté ; la seconde, l'élégance, l'amour des ornements, de l'or, poussé jusqu'à la recherche, jusqu'à la vanité.

Vers l'an 796, Alcuin envoya à l'archevêque d'York cent livres d'étain : « Il me semble bien, disait-il, que la petite maison des cloches soit couverte d'étain pour l'ornement et la célébrité du lieu » (1). Angilbert, bien plus coquet, faisait alors dorer ses trois clochers ; il y faisait placer une belle sonnerie de quinze cloches (2). L'abbé de

« brili arte... de quorum stipite procedunt hastilia, sphæ-« rulæque ac lilia, calami ac scyphi in nucis modum ad « instar illius facta quod Beseleel miro composuit studio. « Ante altare etiam septem dependent lampades miræ « atque pulcherrimæ... Aliæ tantumdem in choro depen-« dent lampades argenteæ, in modum coronæ, quæ in « se insertis circulis cyathos recipiunt per gyrum, mo-« risque ut præcipuis in festivitatibus oleo repletas « accendi, quibus accensis veluti in die ita in nocte « tota refulget ecclesia. Tria denique altaria in eadem « sunt dicata ecclesia. » *Vit. Bened. An.*, Mabill., s. I*v* p. I, p. 201.

(1) Alc., *Epist.* CLXXI, t. I, p. 231.

(2) Hariulphe, *Vit. Angilb.*; Mabill., *Act.*, p. I, p. 114.

Tours parle quelque part de la *poésie* des cloches. Un jour il s'amusait à briser ses mots l'un sur l'autre pour imiter la joyeuse harmonie de celle qui appelait les frères au réfectoire. (1),

VIII. Le biographe d'Alcuin rapporte qu'il écrivit deux volumes d'homélies (2), témoignage formel que l'illustre D. Rivot récusait, en alléguant qu'à côté de l'homiliaire de Paul Warnefried, celui d'Alcuin eût fait double emploi (3). Mais le premier, revu *ad nocturnale officium* (4), s'adressait aux moines; le second au contraire était lu dans les églises paroissiales, à la messe (5). Compilation énorme. il ne contenait pas moins de 280 homélies; et, bien que les exemplaires en soient fort rares, on l'a plusieurs fois réimprimé, avec le nom du compilateur et du roi Charles. Dans le

(1) Semper in æternum faciat hæc cloccula tantum
Carmina, sed resonet nobis bona clocca coquorum.
Carm. CVIII, t. II, p. 216.

(2) Collegit multis de Patrum operibus homiliarum duo volumina, c. XII.

(3) *Hist. littér. de la France,* t. IV, p. 337.

(4) Baluze, t. I, *Cap.,* p. 203; et Mabill. *Annal.* lib. XXVI, nº LXII.

(5) Sixt. Senens. *Bibl. sanct.,* lib. III, p. 362. On trouve deux éditions de ce recueil à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

catalogue de la bibliothèque de Saint-Riquier, il est fait mention d'un lectionnaire qu'Alcuin avait encore arrangé pour ce monastère (1).

IX. La correction du livre *le Compagnon* sortit de la même source, un ordre du roi Charles eut le même but, la propagation de l'Évangile au sein des populations. Il contenait non pas l'explication d'un texte ou d'un récit sacré, mais l'épître et l'évangile qu'on devait lire chaque dimanche (2). Ce code de la souffrance et de la lumière, Alcuin le présenta, pour la première fois peut-être, à beaucoup d'âmes. S'il sécha quelques larmes, s'il fortifia quelques vertus, sa gloire est belle. L'idée même d'en faire le compagnon non-seulement du prêtre, mais de l'homme, reporte l'esprit à une époque bien sincère en religion. C'est saint Jérôme

(1) *Spicil.* d'Acher., t. IV, p. 495.

(2) Cf. Mabill., *loc. cit.* L'inscription placée en tête n'annonce qu'un recueil liturgique :

> Tota ministerii sacri solemnia complens...
> Catholicæ ecclesiæ Romanæ jura retexens...
> Ex ortu innitens Domini nascentis in orbe.
> Atque ad eumdem iterum pertingit rite recursu.
>
> *Opp. Alc.*, t. II, p. 612.

Voy. ce rituel dans Baluze, cap. XXIX, t. II, p. 1300 et suiv.

qui, en composant le premier ce recueil, avait trouvé ce beau titre.

X. Pour transcrire les manuscrits, l'abbé de Tours mit en usage le petit caractère romain, plus beau et plus lisible que la pesante écriture des Mérovingiens : c'est ce qu'on appelle l'*écriture caroline*. Avant l'arrivée d'Alcuin en France, Charles avait fait transcrire par Daugulphe un psautier qu'il voulait offrir à Adrien Ier. Ce psautier, conservé à la bibliothèque impériale de Vienne, et l'un des plus anciens volumes qu'il y ait en Europe, était écrit en lettres d'or et recouvert d'ivoire finement ciselé (1). Alcuin corrigea plusieurs Bibles, et, soit en usant de l'influence qu'il avait sur un grand nombre d'abbés et d'évêques de son temps, soit en engageant Charles à diriger ses efforts de ce côté, il en fit corriger un bien plus grand nombre encore. Souvent aussi, lorsque le manuscrit était achevé, on le lui envoyait pour qu'il le relût. Ainsi ce fut lui qui présida à cette importante révision; et cette pensée resta si bien dans le souvenir des âges suivants, qu'on lui attribua beaucoup de Bibles qui ne lui appartiennent

(1) Lambec., *Comment. de biblioth. Cæs. Vindobon.*, t. I.

pas, en reproduisant sur les premières pages les inscriptions qu'il avait faites pour ses propres Bibles.

En 795, Radon, abbé de Saint-Waast d'Arras, fit écrire de nouveau tous les livres du monastère qu'un incendie avait consumés. Alcuin revit le missel et fit écrire la Bible en trois colonnes et en lettres d'or (1). Après bien des vicissitudes, cette Bible fut apportée dans la bibliothèque impériale de Vienne, où, malgré le culte dont on l'entoure, elle tombe en lambeaux. Vers le même temps, il revit la Bible corrigée par l'ordre d'Ava (2). Ava, ce semble, était la reine Liudgarde.

Il corrigea ensuite celle de Gerfrid (3). Si ce Gerfrid était l'oncle et le successeur de Liudger, il faut suppsser que, bien avant la mort de celui-ci, il possédait déjà un évêché. Le temps n'a pas plus conservé cette Bible que celle d'Ava. La plus célèbre est celle que l'on conserve à Rome, dans la bibliothèque Vallicellane. Baronius en parle avec une admiration que tout le monde partage, mais il aurait mieux fait de ne pas mettre sur le compte de la Bible romaine tous les détails qui se rappor-

(1) Frob., t. II, p. 205, carm. VI.
(2) *Ibid.*, carm. V.
(3) *Ibid.*, p. 204, carm. IV.

tent aux différentes Bibles d'Alcuin. Il cite cette inscription : « Petit livre, gagne le palais d'un roi illustre pour demeurer toujours dans le lieu saint. » Et cette autre : « Je porte avec plaisir ce livre dans le sanctuaire du temple que tu viens d'élever à Dieu » (1); il ne peut être question ici que de l'église de Sainte-Marie, bâtie vers l'an 800, à Aix-la-Chapelle. Or, il serait singulier que Fridugise, à qui on avait confié cette Bible, eût reçu l'ordre de la porter à Aix-la-Chapelle, et qu'il l'eût portée à Rome. Si l'on veut que la Bible vallicellane appartienne bien à Alcuin, il faut renoncer à l'explication que Froben a répétée d'après Baronius (2), et supposer que plus tard Charles fit présent de cette Bible au pape, ce qui n'est pas impossible.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale à Paris, on voyait une Bible que les religieux de Tours offrirent à Charles le Chauve en 845. M. Guérard pense qu'on avait commencé à l'écrire longtemps auparavant, du temps de Charlemagne. A cette conjecture d'un savant si distingué, ajoutons qu'après la mort d'Alcuin, le relâchement le

(1) Frob., t. II, p. 204.

(2) Baron., *Annal. Eccles.*, t. IX, ad ann. 778, et Frob., *Alc. vit. comment.*, p. xxx.

[redacted]

plus complet s'empara des moines de Tours, et qu'ils ne songèrent guère à cultiver les lettres (1), pour conclure que cette Bible est sans doute une bible d'Alcuin. Elle est fort belle; depuis quelqaes mois, on l'a transportée au Louvre.

On ne se figure pas aujourd'hui tout le travail qu'exigeait une si volumineuse transcription. Le sentiment qui engageait alors un cénobite à copier une Bible était celui qui plus tard l'eût engagé à découper, durant de longues années, une rosace, à sculpter un bas-relief pour une cathédrale gothique : c'était la religion. Voici ce qu'Alcuin écrivait à la dernière page de l'une de ces Bibles : « L'inhabile nautonier, arraché à la fureur des eaux, porte un cœur joyeux en arrivant au port. Ainsi l'écrivain fatigué, en déposant sa plume, doit avoir le cœur joyeux. Il doit rendre grâces à Dieu pour la *conservation de sa vie*, pour les fruits de son travail et pour son repos.

XI. Au fond, quelle était la valeur réelle de ces travaux? Elle était à peu près nulle, répond la critique allemande (2). S'il était question d'une

(1) Mabill. *Act.*, s. IV, p. I, p. 172.

(2) Jean Vablius; Cf. Duclos, *Mém. de l'Académ. des inscript.*, t. XVII, p. 172.

traduction en langue romane ou en langue tudesque, nous joindrions volontiers nos éloges aux vôtres. Mais ces bibles, mais tous ces ouvrages, écrits dans la langue des clercs, et pour des clercs, n'offraient aucun caractère d'utilité générale. Lorenz est allé bien plus loin. Non-seulement ces Bibles n'avaient rien de populaire, mais Alcuin, en épousant les peurs et les rancunes du clergé, arrêta le roi des Franks dans les efforts qu'il faisait pour créer une langue nationale, c'est-à-dire allemande (1). Pour répondre à cette objection, fort en honneur de l'autre côté du Rhin, qu'on nous permette d'énoncer quelques faits. La solution que nous cherchons en sortira d'elle-même.

XII. L'historien Sulpice Sévère est le premier qui fasse mention d'une langue populaire chez les Gaulois. Pour toi, fait-il dire à l'un de ses personnages, parle *gaulois* ou *celtique*. » Fortunat nous fait entendre ce qu'était cette langue gauloise, quand il dit, en commençant la légende de saint Aubin d'Angers : « Il faut prendre garde à ce que rien d'inintelligible ne frappe les oreilles du

(I) *Alc. leben,* A. Lorenz., s. 164, 165, 166; voy. une belle dissertation de l'abbé Lebeuf sur cette question. *Mém. de l'Académ. des inscript.,* t. XVII, p. 709.

peuple (1). Or la légende était écrite en latin. Le peuple entendait donc le latin. Cent ans après, Baudemond, moine d'Elnone, écrit la vie de saint Amand « en langue *rustique* et *plébéienne*, pour qu'on puisse imiter les exemples du saint » (2). Le peuple, surtout celui des campagnes, ne comprenait déjà plus qu'un latin grossier. Enfin, à Paris, en 754, on transporta le corps de saint Germain de la chapelle de Saint-Symphorien dans l'église de Saint-Vincent; un sourd-muet fut guéri, et le légendaire ajoute : « Non-seulement il parla et entendit en peu de temps la langue rustique, mais il apprit encore les lettres dans le monastère « (3). C'est-à-dire que cet homme, en entrant dans un monastère, franchit la distance qui séparait le latin populaire du latin savant. La langue rustique tendait ainsi à se détacher de celle des clercs, mais elle y adhérait encore fortement. Ce double phénomène linguistique ressort aussi d'une étude attentive des formules de Marculfe (4).

(1) *Act. sanct.*, mart., t. I, p. 57.
(2) *Act. sanct.*, februar., t. I, p. 849.
(3) *Ibid.*, maio., t. VI, p. 792.
(4) Marculf. *Mon. form.*; Baluz. *Cap.*, t. II, p. 370 *et seq.*

Que devaient donc faire Charlemagne et Alcuin? Empêcher qu'on ne violât la langue latine. Aussi Charlemagne ordonne à chaque instant de *lire* la foi catholique au peuple, mais de se servir, à cette fin, de livres bien corrigés. « Les jeunes écoliers corrompent le texte. S'il est besoin de copier l'Évangile, le psautier ou le missel, il faut confier ce soin à des hommes d'un âge mûr » (1). Du moment où l'on corrigeait un livre, on en faisait passer le langage de l'état de langue rustique à celui de langue latine. Partout il s'agit de réagir contre un dialecte qui cherche à se détacher d'une langue en la viciant elle-même, en pénétrant dans les livres quand des ignorants les écrivent, mais qui recule dès que le copiste est habitué non-seulement à parler, mais à écrire sa pensée. C'est le langage du peuple qui déborde celui des lettrés, c'est l'usage qui prévaut contrc la grammaire.

Donc il n'y avait pas alors deux langues, une langue romane et une langue latine, mais seulement la langue latine et un patois de cette langue (*rustica*), un argot, un accent (*plebeia*); patois, argot, accent qui n'étaient pas d'ailleurs assez prononcés alors pour empêcher l'intelligence de la

(1) Anseg. *Capit.*, l. I, c. LXXII.

langue latine, bien qu'ils pussent la rendre plus obscure. Assurément Alcuin ne songeait pas à écrire des traductions ou des livres dans ce patois; au contraire il devait s'efforcer, il s'efforça, en effet, de le ramener à son état régulier, à l'état de langue latine.

XIII. En 799, Charlemagne se rendit à Saint-Riquier pour y arrêter quelques dispositions avant son départ pour Rome. Alcuin faisait partie du cortége. Angilbert, profitant de la circonstance, pria son maître d'*annoter* et d'*embellir* une légende de Saint-Riquier, écrite en style plus simple (1). On lui présente une légende très-courte; l'abbé s'en étonne. Angilbert et les frères répondent qu'ils en ont une autre plus volumineuse; mais ils veulent la conserver telle qu'elle est, parce que son style simple et peu poli la rend plus propre à être lue et plus claire pour le peuple. Alcuin reprend la première, il la développe et l'arrange. Voici donc deux légendes : l'une, celle d'Alcuin, écrite en vrai latin; l'autre, celle que les moines gardent, écrite en latin plus grossier, en roman du huitième siècle. Celle-ci, au dire des moines, est plus claire pour le peuple; celle d'Alcuin n'était donc que plus

(1) Richar. *Vit.*, in præfat.; Frob., t. II, p. 175.

obscure pour lui. Le peuple eût pu l'entendre encore, et le légendaire le croit si bien, qu'il termine ainsi : « Donc, très-chers frères.... et vous, *peuple* de cette sainte réunion, qui vous êtes empressés d'assister à la fête d'un si grand patron, rendez-vous dignes de sa protection « (1). De même, à la fin de ses autres légendes, on trouve des homélies spéciales pour le peuple.

Si l'on veut se rappeler maintenant les réformes que Charlemagne et Alcuin opérèrent ensemble en faveur des lettres, on verra que plusieurs avaient pour objet d'arrêter ce langage de la campagne. Ces requêtes que des communautés monastiques avaient présentées à Charlemagne, et qui étaient pleines de fautes, étaient écrites en langue rustique (2); elle s'était glissée dans cet homiliaire que corrigea Paul Warnefried (3). C'est la langue rustique qu'Alcuin s'efforçait de vaincre quand il dit : « Je lutte chaque jour contre la rusticité des Tourangeaux » (4). Si l'on veut en voir un modèle, il suffit de lire une lettre qui, à ce qu'on disait,

(1) Richar. *Vit.*, in præfat.; Frob., t. II, p. 182.
(2) Baluz. *Capit.*, t. I, p. 201.
(3) *Ibid.*, p. 203.
(4) Alc. *Epist.* LXXXV, Frob., t. I, p. 126.

était tombée du ciel dans Jérusalem (1). On tenait beaucoup à ce que le peuple comprît très-bien : on lui demandait de l'argent et des dîmes. Or cette pièce est écrite en un latin altéré, mêlé de quelques expressions d'origine celtique ou germanique.

XIV. Malgré ces efforts, le dialecte populaire minait insensiblement les obstacles qu'on lui opposait, et cherchait à quitter la source d'où il émane. La langue latine était trop majestueuse et trop lente dans ses procédés grammaticaux pour ces populations entreprenantes et actives. On continuait à supprimer les désinences, à éliminer les voyelles, à briser les consonnes l'une sur l'autre. Quelques mots se trouvèrent allongés, mais lorsqu'on voulut plus tard les considérer comme des signes scripturaires, et représenter par des lettres les aspirations et tous les accidents de la prononciation. En réalité, celle-ci appliquait à tout son procédé abréviateur. Elle créait d'instinct une langue claire, vive, impérative. Le seul moyen d'arrêter cette déviation, c'eût été d'établir des écoles libres dans toutes l grandes villes et dans tous les *pagi*, à côté écoles des cathédrales et des monastères. C magne s'inquiéta trop peu de relever les é

(1) Baluz. *Capit.*, t. II, col. 1396.

ce genre qui avaient fleuri à Bordeaux, à Lyon, à Autun et ailleurs (1). N'enlevait-il pas à la langue latine ses plus belles chances, lorsqu'en vrai Germain qu'il était il composait une grammaire tudesque, faisait un recueil de poésies tudesques, enlevait aux mois leurs noms latins pour leur subtituer des noms tudesques (2)? Aussi Jean Vahlius a-t-il prétendu qu'il voulait détruire la langue latine pour la remplacer par sa langue maternelle, et faire de celle-ci la langue de la diplomatie et du peuple. Les clercs, continue l'intrépide critique d'outre-Rhin, s'entendirent ensemble pour arrêter l'audacieux novateur.

XV. Enfin l'ennemie acharnée de toute instruction, de tout progrès, c'est la guerre, toujours pour ceux qu'on emmène sur un champ de bataille, souvent pour ceux qui considèrent de loin cette odieuse lutte d'hommes. Dès que le printemps reparaissait, le roi Charles ordonnait à ses comtes et à ses vassaux de venir rejoindre le hériban royal avec leur contingent. Marié ou libre, tout le monde partait. Excepté pendant les derières années de Charles, où son ardeur guerrière s'était amortie,

(1) *Hist. littér.*, t. II et III.
(2) Eginh., *Vit. Karol. M.*, c. XXIX.

il n'y eut guère, pendant ces quarante-six ans de règne, qu'une seule année où l'on ne se battit pas. Aussi il faut voir avec quel étonnement les chroniqueurs signalent cette année 790. Tout le monde savait qu'au bout de quelques mois il faudrait repartir pour la Saxe, pour l'Espagne, pour l'Italie. Si les leçons dans les écoles n'étaient pas bien suivies, il faut avouer qu'en revanche les réunions pour se détruire mutuellement étaient d'une parfaite régularité. Loin de chercher des maîtres nouveaux, on laissait les anciens s'écrier, comme Alcuin : Qu'on fasse la paix avec ce peuple abominable. On n'était que campé chez soi; on y passait ses quartiers d'hiver. Est-ce dans une situation pareille qu'on songe à s'instruire? Suivant la bannière de leur comte, les habitants d'un même *pagus* parlaient entre eux la langue de leur endroit, la langue rustique, qui seule gagnait au milieu de cette société agitée. Tout ce qu'ils pouvaient posséder de connaissances ne tardait pas à disparaître. Ils les méprisaient même et n'apprenaient à célébrer que les prétendus exploits de la force matérielle. La barbarie couvrait de ses nuages les intelligences les plus éclairées. Charles se plaignit plusieurs fois de ce que les prêtres n'apprenaient pas le *Notre*

père aux populations. Ce qui le leur faisait oublier, c'est qu'après les avoir mis en présence d'hommes qui avaient le même droit qu'eux de réciter cette prière, on leur ordonnait de tirer l'épée. Voilà ce qui eût rendu stériles les paroles des maîtres les plus instruits et des prêtres les plus éloquents.

XVI. Alors la langue romane se détacha de la langue latine. Les évêques s'en aperçurent les premiers. De là le capitulaire de Tours en 813 (1); on y ordonne de *traduire* les homélies. Ce fut là le point de départ de la langue rustique. Banni de la société laïque, le latin fut pour jamais relégué dans les monastères.

XVII. Il n'en fut pas ainsi de la langue tudesque, langue toute formée quand les Germains s'emparèrent des Gaules. Elle eût sans doute prévalu dans ce pays, sans le respect qu'on avait pour la littérature latine, sans l'influence de l'Église, et si les Germains ne s'y étaient introduits lentement en bandes partielles et peu nombreuses. Les missionnaires de la Germanie avaient traduit en cette langue tout ce qui était nécessaire pour la conversion des Germains, tout ce qui pouvait leur rendre la religion plus familière et la leur faire librement

(1) Labbe, *Conc.*, t. VII, p. 1255.

accepter. Saint Boniface lisait au peuple les Épîtres et les Évangiles traduits en tudesque, et lui apprenait des prières en tudesque; ses prêtres se servaient d'un homiliaire tudesque pour instruire les néophytes. On a retrouvé, ces dernières années, dans le monastère de Moseï, des fragments d'homélies et une traduction presque entière de l'Évangile de saint Matthieu qui remontent au huitième siècle (1). Enfin les missionnaires possédaient un recueil de prières, de formules d'abjuration, d'actes des vertus théologales, de *Pater* et de *Credo*, le tout traduit en tudesque (2). Une traduction complète des saintes Écritures n'eût été qu'une œuvre de pure littérature, et si peu nécessaire, que Boniface lui-même ne possédait pas dans sa bibliothèque tous les livres de la Bible, vulgate ou traduction. Le progrès de la religion chez les Germains pouvait seul leur faire désirer la traduction complète de la Bible, et il se fût sans doute alors trouvé un homme de talent capable de contenter ce désir. C'est longtemps après la conversion des Anglo-Saxons que Bède avait conçu l'idée de traduire

(1) *Fragmenta theotisca vers. antiq. evangel. s. Matthæi*; Vienne, 1834.

(2) Georg. d'Eccard., *De reb. orient.*, t. II.

tout l'Evangile de saint Jean (1). Rien n'empêcherait de croire que Louis le Pieux fit traduire les livres saints dans l'un des trois dialectes germaniques, si l'espèce de préface qui nous l'apprend et qu'André Du Chêne a citée d'après User et Flacius d'Illyrie, portait des traces certaines d'authenticité (2). Les chants d'Otfried de Wissembourg font voir qu'un travail de ce genre était très-possible au milieu du neuvième siècle. C'est à une traduction tudesque que pensait un critique de notre temps lorsque, dans une dissertation sur ce sujet, il reprit l'ancienne opinion d'une traduction biblique menée à bonne fin en 808 par Raban Maur, Haimon d'Halberstat et Walafried Strabon (3). Mais ce dernier est probablement né cette année même; et Flacius d'Illyrie (4), qui nous les montre tous trois réunis à cette fin sur un ordre de Charlemagne, semble avoir pris cette historiette dans quelque légendaire, curieux de rattacher aux chants d'Otfried une tradition inventée longtemps auparavant pour la traduction des Septante.

(1) Mabill. *Act.*, t. III, p. 554.

(2) And. Du Chên., *Script. Francor.*, t. II, p. 116.

(3) M. Leroux de Lincy, *Les quatre livres des Rois, traduits en français du douzième siècle;* Paris, 1841.

(4) Flac. *Præfat. ad Otfrid.*

Quoi qu'il en soit, on voit pourquoi Alcuin ne songea pas à une traduction complète de la Bible en tudesque; elle ne lui semblait pas nécessaire. Mais il n'empêcha personne d'entreprendre un travail de ce genre. Quant à la langue romane, elle n'était encore de son temps qu'une altération du latin. Ainsi, en écrivant ses Bibles en latin, et en engageant tous les savants à l'imiter, il ne travaillait pas seulement pour des clercs; il écrivait dans la seule langue qu'on pût alors appeler avec quelque raison la langue de tout le monde.

Mais nous nous sommes arrêté longtemps sur ces questions; il est bien temps de rejoindre Alcuin à Tours.

TROISIÈME PARTIE.

ALCUIN A TOURS.

> Christus est sol justitiæ.
> Pauper et peregrinus Deum timeo.
> (ALCUIN.)

CHAPITRE PREMIER.

École monastique de Tours. — Élèves sortis de cette école. — Tradition des doctrines et succession des maîtres, jusqu'à la fondation de l'Université de Paris.

I. Dès son arrivée à Tours, Alcuin reprit son enseignement avec ardeur. Il releva l'école; il y établit tous les cours des sept arts (1), et professa lui-même dans presque toutes les classes avec un zèle tout juvénile. Ce qui l'encourageait, c'était la

(1) *Epist.* XXXVIII, t. I, p. 52.

vue du grand nombre de jeunes gens qu'on e voyait de tous les monastères pour assister a leçons de l'ancien professeur de l'école palatin Voyant la pauvreté de sa bibliothèque, il envoy avec l'autorisation de Charles, quelques-uns ses élèves chercher des livres à York (1). Il se re dait souvent dans la classe des copistes. Son écc était gratuite pour les pauvres; il répétait ce m d'Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez vo désaltérer, venez tous (2). Vous qui n'avez p d'argent, achetez et mangez. Achetez sans arge le vin et le lait! » Mieux que jamais, depuis qu était libre, il comprenait tout ce qu'il y a d'uti dans la tâche du professeur, tout ce qu'il y a beau dans la culture de l'esprit. Il se le disait lui-même, il l'écrivait au roi (3). Ces travaux rajeunissaient, le remplissaient de joie : sa vie l semblait bien coordonnée, ses années bien en

(1) *Epist.* XXXVIII, t. I, p. 52.

(2) Isaïe, LV, I; et Mabill., *Annal.*, II, 322.

(3) « Per omnes S. Scripturæ paginas exhortamur sapientiam discendam.... etiam et secundum philos phorum dicta nihil ad regendum populum necessariu nihil ad componendam in optimos mores vitam meliu quam sapientiæ decus, et disciplinæ laus et eruditioi efficacia. » *Epist.*

ployées (1). Quand l'école fut en train, son ardeur se ralentit sans s'éteindre, et fit place au sentiment plus calme, mais non moins fécond du devoir. Le roi et ses filles l'engageaient à venir les voir, à prendre part aux fêtes de la cour : il refusait. A ces brillantes distractions il préférait les progrès de ses élèves et la surveillance attentive de son monastère. Quatre ans plus tard, en n'acceptant pas le voyage de Rome, il proférait cette parole énergique : « Chaque jour je lutte contre la rusticité des Tourangeaux » (2). Grâce à ses soins, le monastère de Tours prit bientôt le premier rang parmi les écoles monastiques. Son enseignement était plus sévère que celui du palais ; ce poëte qu'il avait aimé dès son enfance, ce Virgile qu'il citait, qu'il imitait à tout propos, il le bannit : « Vous n'avez pas à vous souiller de sa luxurieuse éloquence, dit-il à ses élèves ; les poëtes sacrés vous suffisent. » Cet ordre formel prêtait un nouveau charme au chantre de Didon, et reléguait David au chœur. Sigulphe, le vieil ami d'Alcuin, succomba à la

(1) « Mane florentibus per ætatem studiis seminavi in Britannia. Num vero frigescenti sanguine quasi vespere in Francia seminare non cesso. » *Epist.*

(2) ..... Cum Turonica quotidie pugno rusticitate. *Epist.* LXXXV, 1, p. 126.

[redacted]

tentation, et fit venir dans sa cellule Adalbert et Aldric, plus spécialement confiés à ses soins. On prit alors un Virgile, on lut à voix basse, et l'on se recommanda de n'en parler à âme qui vive. En ce moment, on vient dire à Sigulphe de se rendre auprès de l'abbé. Il arrive en tremblant : « Ah! vous voilà, virgilien, dit le maître; comment se fait-il que, contre ma volonté et mes conseils, vous lisiez Virgile en cachette? » Désormais on ne lut plus l'*Énéide* ou l'on prit mieux ses mesures (1). Dans le monastère tout portait l'esprit aux graves pensées de l'étude et au recueillement cénobitique. L'abbé avait fait placer partout des inscriptions qui rappelaient aux moines un peu relâchés de Tours les rigoureux préceptes de saint Benoît; aux élèves, leurs devoirs, leurs travaux, en tel lieu, dans tel genre. L'une, placée à l'entrée de l'école, engageait les élèves à l'étude, les maîtres à l'indulgence (2); l'autre, à l'entrée du dortoir, souhaitait doucement aux frères un agréable repos au nom de celui qui ne dort jamais (3); une troisième les

(1) *Vit. Alc.*, Frob. I, p. LXVI; Mabill., s. IV, p. I, p. 156.
(2) T. II, *Carmin.* LXVI, *De scola et scolasticis.*
(3) *Ibid.*, LXIX, *Ad dormitorium.*

pressait d'ouvrir les yeux aussitôt que la cloche sonnerait les matines (1). Non loin du chœur, on engageait les jeunes à s'y porter avec ardeur, les vieillards à retrouver leurs forces pour aller visiter Dieu (2). Voici l'inscription que l'on avait mise dans la classe des copistes : « Qu'ici prennent place ceux qui écrivent les oracles de la loi divine et les paroles des Pères. Qu'ils prennent garde à ne pas mêler au texte leurs frivolités. Frivole aussi que leur main n'écrive pas trop vite. Qu'ils cherchent des livres corrigés avec soin, que leur plume exercée suive bien la ligne. Qu'ils séparent les sens en marquant les membres des périodes et les incises. Qu'ils mettent les points à leur place, afin qu'on ne lise pas des erreurs, qu'on ne s'arrête pas tout à coup quand on fait une lecture dans l'église. C'est une bonne œuvre que d'écrire les saints livres ; le copiste lui-même ne reste pas sans récompense. Mieux vaut copier des livres que de faire des fosses dans les vignes. Plus tard le copiste obtiendra le grade de maître, il pourra trouver de nouvelles doctrines, et expliquer celles

(1) *Admonitio juvenum... Ibid.,* LXXI. Cette inscription est une belle allégorie.

(2) LXXII. In via ad chorum.

des anciens » (1). Il serait trop long de citer toutes ces inscriptions. Il en écrivit pour Nobily, près de Poitiers, pour Elnone, pour Floriac (2).

II. De l'école palatine, la science s'était répandue chez les laïques; de l'école de Tours sortirent une foule de savants professeurs qui la répandirent dans les principales écoles monastiques de France et de Germanie. On ne peut cependant citer que quelques noms. Adalbert et Aldric allèrent, avec Sigulphe l'ancien, cultiver les lettres à Ferrières. Aldric professa vers 830 la théologie dans l'école palatine (3). Il avait pour camarade à Tours Samuel, plus tard abbé de Lorch et évêque de Worms; Hatton, Haimon d'Halberstat, le meil-

(1) Ad musæum libros scribentium :

Hic sedeant sacræ scribentes flamina legis,
Nec non sanctorum dicta sacrata Patrum
Hæc interserere caveant sua frivola verbis,
Frivola nec propter erret et ipsa manus;
Correctosque sibi quærant studiose libellos,
Tramite quo recto penna volantis eat.
Per cola distinguant proprios et commata sensus,
Et punctos ponant ordine quosque suo....

(2) Cf. *Inscription.* Alc., t. II, p. 212 *et seq.*

(3) Mabill., *Act.*, s. IV, p. I, p. 570. *Script. Vit. Aldric., ita :* quorumdam incredulorum versutias elisit... Jucundatus imperator... eum præceptorem palatinum instituit :

leur théologien du neuvième siècle après Raban; enfin Raban lui-même, le premier élève d'Alcuin. Ce dernier, prenant toujours son maître pour modèle, reproduisait fidèlement, pieusement, sa méthode théologique et son enseignement. Il avait arrangé son école de Fulde à la façon de celle de Tours. Au-dessus de son *scriptorium*, il avait reproduit l'inscription qu'il avait souvent lue dans celui de Tours; il en avait rapporté des cahiers de rédaction, et c'est sur ces cahiers, à la marge desquels il écrivait ses gloses, qu'il faisait lui-même ses leçons (1). Longtemps après la mort d'Alcuin, on consultait Raban comme s'il eût été Alcuin lui-même. On retrouvait en lui sa science, avec cette vertu solide que lègue la tradition. De là cette renommée intacte qu'il conserva dans une époque de guerres civiles et d'agitations religieuses. Au moment où celles-ci n'étaient pas encore calmées, Hincmar lui demandait des conseils et ajoutait : « C'est que vous êtes le seul élève d'Alcuin qui vive encore. » Ce fut lui surtout qui fit connaître à d'autres l'enseignement du maître de Tours, et

(1) Me quia quæcumque docuerunt ore magistri,
Ne vaga mens perdat, cuncta dedi foliis :
Hinc quoque nunc constant glossæ parvique libelli.

cela, grâce à sa longue vie et à son titre d'abbé de Fulde. C'est là que tous les monastères du temps envoyaient des élèves-maîtres pour qu'il les formât, lui ou ses collègues. C'est à Fulde qu'étudièrent Walafried Strabon, plus tard abbé de Reichenau, Otfried, plus tard écolâtre de Wissembourg, Ruthard d'Hirsauge, Hermenric d'Erwangen, et beaucoup d'autres. Peut-être même serait-on bien aise de voir jusqu'où se perpétua, sans importante interruption, cette succession d'élèves.

III. A partir d'Alcuin, l'enseignement se divisa en trois parties(1). A l'Orient, c'étaient Fulde et les monastères qui en sortirent et civilisèrent l'Allemagne. A l'Occident, c'étaient un certain nombre d'écoles épiscopales, monastiques et libres, qui aboutirent à l'Université de Paris, et qui, à un certain moment, prirent ce nom fameux. Enfin, au centre, c'étaient les écoles de Reichenau, de Saint-Gall, de Laubes, de Liége et de Strasbourg, qui vinrent au onzième siècle augmenter le zèle des écoles d'Occident.

Alcuin eut pour élèves Raban et Haimon d'Alberstat; Raban et Haimon d'Halberstat eurent pour

(1) Cf. *Hist. littér.*, t. V, VI, VII.

élève Loup Servat; Loup Servat eut pour élève Héric d'Auxerre; Héric d'Auxerre eut pour élève Remi d'Auxerre, qui professa à Reims et à Paris. A Reims, il eut pour élèves Hildebold et Blidulphe, fondateurs des écoles de Lorraine; Siculphe et Frodoart, qui continuèrent celle de Reims et frayèrent les voies à Gerbert. A Paris, Remi d'Auxerre, réunissant les deux branches de l'école palatine, celle que représente Alcuin et celle que représente Jean Scot, expliquait la dialectique attribuée à saint Augustin et Martian Capella. Il eut pour élève Odon de Cluny, qui ranima le zèle monastique et forma beaucoup d'élèves, Aymar, Baudouin, Gottfried, Laudric, Vulfad, Adhegrin, Hildebald, Elivia, et surtout Jean, son biographe. Joints aux élèves de Gerbert, ils soutinrent l'enseignement au dixième siècle, pendant qu'Hubald de Liége, sorti de Saint-Gall, instruisait les chanoines de Sainte-Geneviève, à Paris, et professait dans l'école de la cathédrale. Dans le onzième siècle, Abbon de Fleury et ses lèves Gozlin, Aimoin l'historien, Bernard, Hervé, dalric, Girard et Thierry, firent fleurir les études, ogon professait avec éclat à Paris; et toutes les les voisines, Chartres, Tours, Le Bec, rappro-

[redacted]

chaient la science de cette ville, résidence habituelle des rois de la troisième race. Le bruit des controverses qu'on y soutenait attira bientôt dans son sein une foule de maîtres et d'élèves. Drogon eut pour élève Jean le Sourd. Jean le Sourd eut pour élève Roscelin. Sorti aussi de l'école d'Yves de Chartres, Roscelin eut pour élèves Pierre de Cluny, Odon de Cambray, Guillaume de Champeaux et Abailard. L'école de Paris devint alors une véritable corporation féodale : *Universitas magistrorum et discipulorum*, ce fut l'Université.

Ainsi, dans des siècles où les livres étaient rares, le précieux dépôt de la science passa de main en main à travers les générations fugitives.

CHAPITRE II.

Poésies d'Alcuin. — Poëme sur les évêques et les saints de l'Église d'York. Poëme sur l'arrivée du pape Léon. Poésies fugitives.

I. Alcuin repoussait Virgile, parce que le poëte païen était pour lui l'erreur, et l'erreur avec ce qu'elle a de plus aimable (1). Mais célébrer des

(1) *Vit. Alc.*, c. III, n. 10.

événements où il pourrait faire honneur à la vérité, à la religion, s'inspirer de l'histoire et des souvenirs de sa jeunesse, faire appel aux merveilleuses traditions du christianisme, chanter par reconnaissance et par amour : voilà la poésie qu'il aimait, voilà l'idée première d'où sortit le poëme *sur les saints de l'Église d'York* (1). Bien qu'il ne soit souvent qu'une imitation indépendante, une reproduction animée de l'histoire ecclésiastique de Bède, on écoute avec plaisir cette voix souvent peu cultivée, mais qui devient pleine et vibrante quand elle redit les mouvements des barbares et l'ébranlement d'un monde à reconstituer par le christianisme. Chrétien, Saxon, le poëte s'éprenait d'admiration pour ce grand spectacle; il trouvait dans son amour pour sa patrie et dans sa foi des paroles pleines de feu pour le décrire. « Christ Dieu, vertu, sagesse du Père souverain, vie et salut, toi qui créas, qui relevas, qui aimas les hommes, seul langage de Dieu, bienfaisant protecteur, accorde les présents de la pensée, inspire des paroles à la faible voix du poëte. Verse dans son cœur ignorant ces flots qui donnent la vie... Je vous adjure aussi,

(1) *De pontif. et sanct. Eccles.* [illegible], t. II, p. 249. *et seq.*

ô citoyens du ciel, ô saints, peuple fort, rejetons divins du grand Dieu, marchez avec moi, composez ce poëme avec vos prières; car je veux chanter la gloire de ma patrie et illustrer son antique berceau » (1).

En retraçant alors la lutte des Bretons et des Anglo-Saxons, il donne au peuple vainqueur la sanction du droit divin; il avait une mission : *gens ventura Dei* (2). Il rapporte les plus brillants faits d'armes de cette grande querelle nationale qui dura plus de deux siècles, sans voir rien de légitime dans les succès des Bretons, rien de douloureux dans leurs revers. Il maudit ces vengeances héréditaires qui n'étaient que de justes représailles : il était Anglo-Saxon. La haine des Bretons contre leurs oppresseurs s'envenimait d'autant plus qu'on croyait l'avoir anéantie. A chaque changement de règne, à chaque circonstance favorable, la flamme qu'on croyait éteinte dans le sang se rallumait plus ardente, peuple contre peuple, légitimes propriétaires contre ces insolents envahisseurs des foyers de leurs ancêtres, rois contre rois. Ceux-ci tuaient

(1) *De pontif. et sanct. Eccles. Eborac.*, Frob., t. II, p. 249 *et seq.*
(2) *Ibid.*, v. 78.

ou ils étaient tués. De cette sombre époque toute pleine de crimes, de ce règne de la guerre, le poëte retrace quelques épisodes avec l'inspiration martiale d'un barde saxon. Edwin de Northumbrie tombe à son tour sur le champ de bataille, Dieu lui suscite un vengeur dans son neveu Oswald. « Oswald, sans s'effrayer du nombre des ennemis, s'adresse bravement à ses guerriers : O vous, en qui ne peut s'éteindre la vertu des combats, armez-vous aujourd'hui, je vous prie, d'un invincible courage. Le secours du Dieu plus puissant que toutes les armées, voilà ce qu'il nous faut demander par nos prières. Inclinez-vous devant cette croix que j'ai fait dresser sur la cime de la montagne ; elle resplendit du triomphe du Christ, elle nous donnera la victoire aujourd'hui. Les cris du peuple s'élèvent avec leurs prières jusqu'au ciel. L'armée adore le Seigneur. Cela fait, le roi fond sur l'ennemi, il envahit son camp, il y sème le carnage. Comme un lion et ses lionceaux qui immolent tout le troupeau dans leur rage, qui les mangent, qui les traînent, ainsi le roi Oswald, au milieu des traits, frappe les barbares, il les foule aux pieds, il extermine leurs ailes, il les met en fuite. Car il les a surpris, et il laisse derrière lui des ruisseaux

de sang dans les campagnes, jusqu'au moment où tomba enfin l'abominable Cadwala. » Oswald avait tué Cadwala, Oswi tua Penda, le second héros de la nation bretonne. Le poëte, en racontant ce dernier fait d'armes, s'abandonne aux transports les plus étranges. « A l'abri sous le bouclier du Christ, le roi se jette avec audace au milieu des ennemis; il trouble leurs rangs, à l'abri sous le bouclier du Christ... Les armes nagent dans le sang, les fontaines sont changées en sang. » Les Bretons firent encore quelques tentatives : jamais ils ne se relevèrent du coup qu'ils avaient reçu à Winwiefield. Le poëte chante autant le triomphe de la religion que celui des Anglo-Saxons : de là les portraits des apôtres de l'Église anglo-saxonne, figures douces et paisibles au milieu de ces sauvages physionomies de rois. Sa foi éclate dans un curieux épisode où il représente un homme ressuscité et qui raconte ce qu'il a vu dans l'autre monde. Cette peinture est à la fois celle de l'enfer chrétien et celle de l'ifrin saxon, celle du walhalla et celle du ciel.

II. « C'est un génie brillant qui me fit sortir de mon corps; nous nous avançâmes du côté où le soleil se lève en été, et nous arrivâmes à une vallée

large et profonde. Sur sa longueur, s'étend un abîme sans fin, où sont allumées, d'un côté, des flammes dévorantes, et qui, du côté opposé, est plein d'une grêle glaciale. Il était rempli d'âmes humaines, qui, toutes brûlées et ne pouvant supporter l'action des flammes, se jetaient, les malheureuses, dans la région du froid. Ne pouvant non plus y trouver le repos, elles se portaient en pleurant sur le gouffre qui vomissait les flammes. En voyant cela, je me demandais si c'était là ce supplice de l'enfer, dont j'avais si souvent entendn parler. Pendant que j'étais dans cette méditation, mon guide me dit : Non, ce n'est pas là ce que tu penses, ce n'est pas l'enfer. M'arrachant à ce spectacle, il me conduisit tout tremblant en avant, et tout à coup je vis que tout était plein de ténèbres. Nous entrons : une sorte de nuit épaisse tombe autour de nous, et je ne pouvais rien distinguer, si ce n'est la figure de mon guide et ses vêtements resplendissants. Nous sommes au milieu de cette nuit profonde, et voilà que tout à coup des globes de flammes bien sombres s'élèvent comme d'un puits et y retombent. Mon guide disparut soudain; je restai seul, tremblant, éperdu au milieu de ces ténèbres. Les laves de flamme

[redacted]

gagnaient le haut de l'abîme, puis, par un mouvement alternatif, redescendaient jusqu'au fond, et je vis que la surface des flammes était couverte d'âmes humaines, âmes malheureuses qui, comme des étincelles, montaient avec les flammes, redescendaient avec elles. Une odeur fétide était répandue partout. A force de regarder ainsi, la terreur s'empara de moi. Que faire? Où porter mes pas? Je l'ignore; malheureux, quel sera mon sort? J'entends alors le bruit des gémissements qui s'élevaient derrière moi, et comme le ricanement d'une populace sur un ennemi dont elle vient de faire capture. Ils s'approchent; je reconnais des esprits malfaisants qui traînaient dans le gouffre cinq âmes poussant des hurlements; ils descendirent avec elles au fond de l'abîme. Du milieu des flammes, s'élèvent alors des démons, les yeux étincelants; ils m'entourent : leurs narines, leur bouche, exhalent des feux d'une odeur fétide; ils me menacent, en s'efforçant de me saisir avec des tenailles. Ils n'avaient encore pu me toucher, bien qu'ils m'eussent rempli de terreur. Alors, enfermé dans les ténèbres, et pressé par l'ennemi, je jetai les yeux de toutes parts, afin de découvrir quelque secours, un protecteur qui m'arrachât à cette race d'ennemis. Alors je vis

briller, derrière moi, comme une étoile dans les ombres; sa lumière s'étendant, se hâtant, mit en fuite les ennemis : c'était mon guide qui venait avec cette lumière soudaine, c'était lui qui avait mis en fuite les noirs démons. Alors il changea sa route du côté où le soleil se lève en hiver; il m'arracha à la nuit et me conduisit dans une atmosphère brillante. Devant nous, se dressa tout à coup un grand mur; il ne finissait ni en longueur ni en hauteur, et paraissait sans limite. Mais, lorsque nous nous fûmes approchés, nous nous trouvons tout à coup, je ne sais comment, au-dessus du mur. Voilà que j'y vois une campagne vaste et très-belle; les parfums qui s'en exhalaient m'apportaient de si suaves odeurs qu'elles chassèrent de moi toute odeur désagréable; et la lumière qui se répandait sur cette campagne divine était si grande, qu'elle eût effacé celle du soleil et du jour. C'est dans ce lieu, dans cet heureux séjour, que je voyais résider les joyeuses cohortes des saints. A ce spectacle, je songeai en moi-même si c'étaient là les royaumes élevés du ciel promis à tous les bienheureux. J'étais plein de cette pensée, quand mon guide me répondit : Non, ce n'est pas ce que tu penses, ce ne sont pas là les royaumes des cieux.

[redacted]

L'éclat d'une nouvelle lumière resplendit en avant; elle surpasse encore la première, car la première me parut alors très-faible. Du même lieu s'élèvent d'harmonieux concerts, et, avec la lumière, un parfum d'une odeur merveilleuse, en sorte qu'en comparaison, le premier me parut très-petit. C'est là que j'espérais entrer, dans ma joie; mais soudain mon guide s'arrêta, se retourna, et me ramena par la route que nous avions suivie en venant. Quand nous rentrâmes dans le beau séjour de la première campagne, il me demanda si je savais ce que j'avais vu. Non, lui dis-je; et aussitôt il ajouta : Tu as vu la vallée pleine de flammes et de froid, dans laquelle les âmes sont maintenant purifiées par de cruels châtiments; une fois purifiées, elles reviennent à la vie. Mais le puits d'où sort une flamme à l'odeur fétide est l'ouverture de l'enfer; quiconque vient à s'y jeter n'en sera jamais retiré. Le lieu plein de fleurs que possède une blanche jeunesse, c'est un séjour de repos où attendent les royaumes du ciel ceux qui ont fait le bien, quoique avec moins de perfection que ne l'exige la foi bienfaisante. Car celui qui est entièrement parfait, dès qu'il meurt, entre dans la cour du ciel, dont est voisin ce lieu étincelant de splendeur, rempli de doux parfums,

et où retentissait la voix harmonieuse des chanteurs. Toi qui dois reprendre ton corps, et vivre au milieu des hommes d'une vie passagère, corrige, crois-moi, tes mœurs, tes paroles et tes actions, afin que tu puisses trouver ton habitation au milieu de ces sociétés de saints. Quand il disait ces mots, je me trouvais, sans que je puisse dire comment, revêtu de mon corps » (1).

III. Avec le règne des princes northumbriens finit la première partie du poëme ; la seconde est consacrée au souvenir des évêques d'York. Le ton change : au bruit de la bataille a succédé le chant d'une muse plus réservée ; elle célèbre les vertus pacifiques des pasteurs, le calme et le bonheur de leurs troupeaux, les miracles se multipliant avec la foi, les églises couvrant le sol de la Bretagne ; les évêques Jean, Wilfried, tous deux si bons pour les pauvres, tous deux morts dans un monastère. Alors vivait aussi Bède, cette merveilleuse lumière de la Bretagne, Suidbert, Egbert, de souche royale, enfin Balther, les uns pasteurs dévoués, les autres rigides anachorètes, tous amis de Dieu, parce qu'ils foulaient aux pieds le monde, et luttaient contre

(1) V. 875 *et seq.*

leurs passions. Les plus fraîches images du poëte sont empruntées à des tableaux de la mer. Enfin il arrive à son maître chéri, Elbert, qui éleva sa jeunesse, et dont il ferma les yeux. La reconnaissance lui inspire des vers pleins de douceur et de tendresse. Le ton baisse encore; le poëte arrive à lui-même, aux beaux jours où il fut maître de l'école d'York. Le chantre des combats a disparu ; nous n'avons plus devant nous qu'un jeune homme doux et timide, qui préfère le petit coin d'un livre à toutes les épées du monde, et qui n'ose pas même nous dire son nom en nous faisant voir sa belle bibliothèque.

IV. Vraie et originale, tel est donc, comme cette analyse le fait voir, le premier caractère de cette poésie. Elle chante ce qu'elle croit et ce qu'elle aime. Tout le montre, le sujet, les sentiments, les erreurs même, qui sont celles de l'époque où vivait le poëte. Et pourtant les regards de celui-ci se tournaient vers les modèles antiques. Il y a dans les récits scandinaves une légende où l'on représente les Normands partis de leur pays pour conquérir la ville éternelle. Rome apparaît à leur imagination comme une ville aux palais de marbre, aux toits resplendissants d'or. Ils marchent bien

longtemps. En faisant une halte au pied d'un chêne, ils voient venir un vieillard fatigué. Voyageur, d'où viens-tu? lui crient-ils. — J'ai voulu aller à Rome, mais cette ville magnifique est bâtie aux confins du monde ; on n'y peut parvenir. Découragés, les Normands regagnent leurs forêts. Cette histoire est un emblème fidèle de l'admiration qu'éprouvaient les poëtes barbares pour la littérature antique; ils la trouvaient si noble et si naturelle, si riche et si réservée, si passionnée et si mesurée dans sa force, qu'ils désespéraient souvent d'atteindre à un si parfait idéal. Pourtant ils ne se lassaient point de l'imiter, au moins les poëtes carolingiens. La beauté de Virgile surtout leur semblait éclatante; ils en étaient jaloux en quelque sorte. Quelquefois ils l'appelaient un charlatan; ils le nommaient ensuite un prophète. On prohibait sa lecture et on le savait par cœur. Trois fois heureux Alcuin, quand il trouvait dans le chantre de Didon des formes agréables pour sa pensée. Un vers de Virgile, il s'en emparait, il l'enchâssait comme une perle dans son poëme; il en faisait une parure pour sa muse. Ovide, Térence, Horace, Lucrèce même, Lucrèce, le chantre animé du néant; on admirait, on imitait tout, à son

insu, malgré soi, suhjugué qu'on était par de si suaves et si éblouissantes beautés. Barbare plein de sentiments, mais rude de formes, on avait honte de l'image qu'on avait trouvée, ou l'on avait honte de n'en trouver aucune; on relisait Virgile avec dépit, et l'on prenait non-seulement un, mais deux, trois vers tout entiers dans le divin poëte : pareil à Charlemagne, qui, ne pouvant élever une église digne de Notre-Dame avec ses grossiers matériaux du Nord, faisait enlever de leurs bases les colonnes granitiques de l'église de Ravenne.

Ainsi l'originalité d'Alcuin se confond avec un mélange d'imitation.

A quel moment ce poëme fut-il composé? L'auteur, à propos de Saint-Cutbert, parle du monastère de Lindisfern, dont il retrace toutes les félicités. En 793, ce monastère fut ravagé par les Normands, et Alcuin fut bien affligé de ce désastre. Il en aurait parlé dans son poëme s'il n'eût été déjà composé; il l'écrivit sans doute en grande partie dans sa jeunesse, au milieu même de ses compatriotes, et l'acheva pendant les premières années de son séjour en France.

V. Henri Canise, ayant découvert dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall un grand

poëme intitulé *De Carolo Magno et Leonis Papæ adventu*, crut qu'on pouvait l'attribuer à Alcuin (1). Le style du poëte, le nom de David qu'il donne au roi Charles, provoquaient cette conjecture du savant critique. L'auteur anonyme, en considérant le règne de Charles, se livre aux plus brillantes espérances. Il dit, en parlant des embellissements qu'on faisait à Aix-la-Chapelle,

Altaque disponens venturæ mœnia Romæ,

à peu près comme Alcuin parlait plus haut de l'Athènes nouvelle. L'ouvrage fut composé en l'an 800, peu avant ou peu après le couronnement. On y appelle Charles le *phare de l'Europe* (2), le roi qui surpasse tous les rois du monde en justice et en puissance (3), qui s'élève autant au-dessus d'eux par la hauteur de l'*empire*, qu'il surpasse tous les maîtres en science et en talent.

(1) Canis. *Antiq. lect.*, t. VI : Ego magis ad Alcuinum inclino; Froben reproduit l'opinion de Canise, que Basnage (*Thes. monument.*, t. II, p. 473) n'avait pas acceptée. Le poëme se trouve : Frob., Alc. *Opp.*, t. II; D. Bouquet, *Script. Franc.*, t. V; M. Pertz, *Germ. monument.*, II; voyez aussi ce qu'en disent D. Mabill., *Acta*, s. IV, p. I, et D. Rivet, *Hist. litt.*, t. IV.

(2) Ibid., *Europæ celsa pharus.*

(3) V. 110 *et seq.*

C'est donc vers l'an 800 que fut composé ce poëme. Cette date une fois fixée, les idées qui dominent dans le poëme ne s'accordent guère avec celles qui préoccupaient alors l'esprit d'Alcuin. Les emprunts faits à Virgile sont nombreux; et c'est alors que le maître de Tours prohibait Virgile (1). Le plus brillant passage de ce poëme abonde en détails de toilette féminine d'un goût splendide, bien qu'un peu surchargée; gracieuse coquetterie, qui n'avait plus aucun attrait pour Alcuin. Il engageait tous les évêques à prier pour la reine Liutgarde, alors très-souffrante, et ne songeait pas à contempler la *blancheur rose* de son cou (2). Il envoyait à Rothrude son énorme

(1) Soit affectation, soit tout autre motif, Alcuin paraissait alors avoir oublié son Virgile, et il en parle ainsi : « Legitur *quemdam* veterum dixisse poëtarum, cum de laude imperatorum, *si rite recordor,* cecinisset: Parcere subjectis et debellare superbos. » C'était un parti pris, car il ajoute : « Magis nobis attendendum evangelicis præceptis quam virgiliacis versibus. » Raison de plus pour ne pas supposer qu'il voulût alors l'imiter. T. I, *Epist.* CXIII.

(2) *Epist.* XXXIV. Tres dies pene desperata fuit, sed per preces servorum Dei... bene recuperata est :

Fulgida colla nitent roseo simulata colore.

Poëm. Vers 185.

commentaire sur saint Jean; il lui disait de le méditer, et non pas de s'élancer légèrement sur un cheval rapide (1). Qu'ils fussent blonds ou bruns, les cheveux de toutes ces jeunes filles ne l'intéressaient pas. « Ton époux, disait-il à Gisèle, est bien glorieux. Il ne te demande d'autre parure qu'une parure spirituelle. Il aime, non pas une chevelure bien arrangée (2), mais la ferme souplesse de la vertu; non pas l'éclat des vêtements, mais le noble rayonnement de la sainteté et de la charité. Prends garde qu'il ne trouve rien en toi qui blesse ses regards. » Ainsi la fraîcheur de toutes les fleurs du monde ne séduisait pas son imagination. Il parlait en termes funèbres à Arnon de leur séparation prochaine.

Cependant Alcuin était poëte, c'est-à-dire un peu volage d'imagination. On peut dire, si l'on veut lui accorder ce poëme, qu'il dessina le portrait des jeunes filles avant sa retraite à Tours, avant d'avoir pris Virgile en aversion; et que vers l'an 800 il écrivit le morceau qui concerne Léon III, ainsi que le préambule. On pourrait ajouter alors

(1) Rhotrud ante alias rapidoque invecta puellas
Fulget equo, etc. Vers 218.

(2) Non tortas crinium alligationes, sed rectas morum bonorum colligationes, etc. *Epist.* CCXXXIX, t. I, p. 293.

[redacted]

qu'il y parle de ses forces affaiblies (1). Pour résoudre ce petit problème littéraire, il faudrait retrouver le manuscrit.

M. Pertz le cherchait inutilement à Saint-Gall en 1815; alors il se mit à étudier de plus près le nom qui se trouvait en tête du manuscrit, et que Canise avait reproduit. Voici quels en sont les caractères : Ferhelpc'. Le savant bibliothécaire crut y voir un reste altéré de Engelbertus, Angilbert, l'Homère du temps. Il lui fit donc honneur du poëme (2). Il est fâcheux seulement qu'une partie des remarques précédentes s'applique encore beaucoup mieux à l'abbé de Saint-Riquier qu'à celui de Tours. C'est en 790 qu'Angilbert dit adieu à cette cour qu'il avait beaucoup aimée, pour se retirer dans son monastère, sur les instantes prières de Berthe; celle-ci y prit en même temps le voile (3). Nous la retrouvons, vers l'an 800,

(1) Languida quæ geminas superarunt membra procellas.
Vers 3.

(2) Pertz, *in præf.*, t. II, p. 392.

(3) Bertham sacro velamine consecratam intra idem cœnobium Centulam composuit, sacris vigiliis et devotis jejuniis divinisque cantibus cum multo fervore assidue insistentem..... *Vit. Angilbert., auct. Anscher.;* Mabill. *Act.*, s. IV, p. 125.

avec des goûts un peu mondains. *Sa belle tête est entourée d'un diadème d'or; sur sa robe, ruissellent des pierres précieuses* (1). Il faut avouer alors que son amour pour la solitude et pour la simplicité du cloître s'était bien affaibli, et qu'Angilbert lui-même, qui se complaît dans cette jolie description, n'avait pas perdu, dans son monastère, la fraîcheur de ses pensées, et ne consacrait pas tous ses loisirs à la parure de son église.

VI. Si on laisse de côté la *Vie de saint Willibrord*, qui est une légende en vers, les autres poésies d'Alcuin forment ce qu'on appellerait de nos jours des mélanges, des poésies fugitives : miroir où se reflète un sentiment tantôt durable, tantôt éphémère, écho de l'âme qui redit ses joies, ses tristesses, ses ennuis même; prière qui supplie, amitié qui s'épanche, regrets, désirs, souhaits, étincelle qui brille et qui retombe; vers souvent à peine ébauchés, parfois faux et mutilés, à cause de l'enfance de l'art ou de la variété des impressions; poésies qu'on s'écrit à soi-même pour contenter un caprice d'imagination et qu'on oublie bien vite,

(1) .... Caput aurato diademate cingitur almum....
Ornatur vestis variis pretiosa lapillis.
Vers 223-224.

mais que la fortune place sous ses ailes, qu'elle transmet feuille par feuille à la postérité, en même temps peut-être qu'elle efface malignement de grands poëmes.

L'invasion danoise, qui devait, après de longs efforts, enlever aux Anglo-Saxons la domination de la Bretagne, venait de frapper son premier coup. Les Normands avaient brûlé le monastère de Lindisfern. Ce malheur ébranla jusqu'à la foi d'Alcuin : « Quelle confiance faut-il avoir dans les églises de la Bretagne, s'écria-t-il, si saint Cutbert ne défend pas la sienne! » Ce malheur lui remit devant les yeux tous les malheurs de cette race humaine égarée avec ses sentiments d'immortalité, dans ce monde où tout passe comme elle. « Depuis que, pour son malheur..., l'homme a possédé les richesses de la terre, il n'a eu que l'incertitude en partage. Par un fatal retour, la tristesse se mêle à la gaieté...; nul n'a de joies certaines... Tout change à des temps fixés. Un jour vous sourit, l'autre pleure. Le monde lui-même a péri dans les eaux; comme l'avaient annoncé les prophètes, nous voyons déjà tous les royaumes détruits. » Il passe en revue les empires d'Orient. « Rome, dit-il ensuite, Rome, la capitale, l'honneur du monde, il ne reste plus de

[redacted]

toi que de tristes décombres. O Judée! quelques rares habitants errent dans tes villes, ta gloire antique s'est éclipsée. Ainsi disparaît toute beauté qui vient des mains des hommes; la gloire des siècles s'évanouit comme une ombre. L'homme altéré voit en vain, pendant son sommeil, une onde pure; le pauvre, devenant riche, héritera des trésors du monde. Pourquoi énumérer tant d'infortunes déjà éloignées? Et pourquoi pleurer les jours malheureux des anciens? On souffre aujourd'hui plus que jamais dans le monde, et le monde languit dans un malheureux esclavage. »

VII. Un de ses élèves s'enfuit de son monastère; excité par l'ardeur de la jeunesse, il se plonge dans l'ivresse, il profane son corps. En vain son maître lui fait espérer l'accueil fait à l'enfant prodigue. Alors il compose, pour l'ami de ce jeune homme, une élégie peu variée sans doute, mais où le rayon de l'espérance se joue avec celui de la tendresse (1). Une autre fois, les premiers beaux jours du printemps lui inspirent des vers. Il écrit à ses amis d'York : « Déjà le coucou fait retentir sa voix sur les branches élevées; la terre, émaillée de fleurs,

(1) *Carm.* CCLXXVII.

[redacted]

va produire des semences nouvelles; la vigne fait jaillir du sarment ses perles fécondes; le rossignol ranime nos cœurs par ses mélodies variées, il se perd en roulades sur les branches luisantes du houx; le soleil s'avance au milieu du ciel, son éclat fait cesser le règne des ténèbres (1), et la lettre de votre père Alcuin franchit les eaux de la mer. Elle va te saluer, sainte jeunesse qui habites dans les murs d'York. Il est permis, je pense, de prendre l'archet de Virgile, de te bercer de poésie, et de confier aux vaisseaux des chants sacrés. Ce sont là les présents dignes de votre père, qui maintenant fait retentir à de royales oreilles la voix des beaux-arts, qui dirige dans les prairies des Pères celui qui porte le brillant diadème de la sagesse. » Il quitte un ami, il lui semble qu'on vient de lui arracher un lambeau de son cœur; son imagination lui retrace les traits, les voyages de celui qu'il aime. Il se demande pourquoi l'amour, qui est le bonheur, est si souvent voilé de tristesse (2) : « Mon doux amour pleure l'absence d'un ami; une longue distance l'enlève à mes regards. Bien rare est parmi les hommes cette fidélité qui fait les vrais amis;

(1) *Carm.* CCLX.

(2) *Carm.* CCLIX.

mille paroles sortiront de leur cœur; il n'est qu'un amour. » Et ailleurs : « L'amour a pénétré mon cœur de sa flamme; il s'embrase toujours d'une ardeur nouvelle. O doux amour! Pourquoi engendres-tu l'amertume des larmes, pourquoi coule-t-elle d'un miel si doux? » Sa tristesse ne s'enfuit qu'au souvenir de la patrie d'en haut, patrie des amours constantes, et où les séparations sont inconnues. Au milieu de ces regrets effacés et renaissants, toujours doux cependant, il reçoit par une lettre, par un ami qu'il accueille, des nouvelles d'Aix-la-Chapelle. Il se souvient alors des jours passés à la cour du roi des Franks, jours de peines, mais de peines heureuses, elles étaient pures; chagrins qu'on regrette, parce qu'au fond de toute noble douleur réside une mystérieuse jouissance. Il écrit alors des vers à Charles, à ses fils, à ses filles, à ceux qui vivent près d'eux. Vers moins aimants, mais plus soignés que les précédents. Alcuin craint, en présence de la cour, les cadences trop hardies, les notes fausses. « Que ma flûte fasse des vers pour mon cher David. David est digne d'avoir un chanteur couronné de lauriers... Tu es le père de la patrie... Que le méchant te redoute, que l'homme affectueux t'aime. Que la mauvaise

[redacted]

volonté de plusieurs ne t'échappe pas. Ils cherchent leur intérêt, non le tien ni celui du Seigneur. Tu as beaucoup de réformes à opérer dans le monde; le fléau de la simonie s'y propage; les dons mystiques de Dieu sont accordés pour des présents. Le jugement de Dieu est mis sous le présent qu'on reçoit; la sportule fait varier la justice sur les lèvres du vieillard. Témoin, on reçoit des présents, puis on court à la bouteille; c'est la sacrilége ivrognerie qui purge un accusé. Les malheureux sont opprimés sous la cruelle puissance de certains hommes; il faut que le riche remplisse leurs sacs jusqu'au bord. Les voleurs se promènent et pillent en toute impunité; ceux qui devraient venger les crimes y prennent part. Que ce désordre ait un terme, ô roi! Dieu t'a établi l'arbitre du royaume. La capitale du monde, Rome elle-même, voit en toi son protecteur. Ramène la paix chez ce peuple; parle-lui le langage de Dieu. Que le pasteur apostolique, que le premier prêtre du monde puisse, grâce à toi, se réjouir avec le peuple. O roi, que celui qui dirige l'Église soit régi par toi, selon l'usage, et que la droite du Tout-Puissant te régisse toi-même!» Un matin, les regards du poëte rencontrent une belle aurore; il écrit des vers : « La messagère aux quadriges de

roses répand au loin son éclat; elle recouvre le vaste sein des mers d'une nouvelle lumière. Son doigt chasse de mes yeux le sommeil de la nuit : le vieillard s'élance hors de son lit. Parcourant les champs des anciens, il y cueille les fleurs du beau langage, pour les répandre à pleines mains devant ses enfants. C'est à toi qu'il offre ces fleurs, David, mon cher amour. Défends, je t'en prie, le poëte qui t'envoie joyeusement ces petits présents. Il en est qui aiment mieux censurer les écrits des autres que de faire paraître les leurs à la lumière. » Une autre fois, Alcuin quittait Aix-la-Chapelle par une de ces brumeuses journées des climats du Nord. Il aurait bien aimé qu'on l'engageât à rester : tout le monde lui disait adieu. Le vieux poëte s'enveloppait dans son manteau, pressait le pas de sa mule, et quittait le sol inhospitalier en murmurant des vers. « La neige tombe avec abondance; elle est mêlée à une pluie glacée. Alcuin n'a pu trouver une voix qui lui dise : Attends un peu dans la ville, jusqu'à ce que la pluie cesse; viens te chauffer un peu. Tout triste, le vieux poëte s'en va avec la faim. Tout tristes, les enfants ne lui font entendre que des plaintes. Que sa muse refroidie finisse donc ses chants. Il ne fait que balbutier ces quelques mesu-

[redacted]

res : David n'a pas souci de mes chants, Délie n'en a pas souci. » Délie, c'était Gisèle, la troisième fille d'Hildegarde. « Et toi non plus, lui dit-il, tu n'as pas eu soin de ton pauvre Flaccus. Voilà que votre poëte s'en est allé mourant de froid, répétant à voix basse ces vers de Virgile : Autour de moi vent impétueux, neige, nuages partout. Pourtant tu peux me faire oublier cet outrage, si tu veux protéger le maître Reghembert » (1). Celle-ci est gentille et cadencée avec grâce (2) : « O ma demeure chérie, douce habitation que j'aime ; sois heureuse toujours, ô ma demeure chérie ! Que la sainte sagesse des Pères soit honorée sous tes toits ; qu'on apprenne ici la sainte sagesse des Pères. Sois forte, sois brillante, sois florissante avec de pareils trésors ; par le culte de la sagesse, sois forte, sois florissante. Que la foule grossière n'habite jamais sous tes lambris ; qu'on voie toujours s'éloigner de toi la foule grossière. » Ces vers étaient écrits pour l'abbaye de Cormery, tranquille retraite au fond des bois, à laquelle Fridugise adressait plus tard de poétiques regrets (3). Quant au rhythme, où la même pensée

(1) *Carm.* CCXXXIII et CCXXXIV.
(2) *Carm.* CCLVIII.
(3) Inter Alc. *Opp.* t. II, p. 456.

frappe deux fois le sol en un refrain musical, il était familier aux poëtes anglo-saxons (1). Ils connaissaient aussi la rime; le poëte en ornait des hymnes populaires, quelquefois dans la seule intention de rendre plus facile et plus sûr le jeu de la mémoire (2).

VIII. Dans ces essais, où la poésie balbutie encore, il ne faut que chercher une tendance. La forme en est souvent trop nue, d'autres fois trop parée; quelquefois elle est absente, mais parfois aussi le sentiment poétique y palpite. Cette muse n'a rien de bien puissant, rien d'éblouissant; elle se néglige même. Mais c'est une douce et bonne compagne. Elle couvre de fleurs, elle entoure d'harmonies les émotions les plus simples, les acci-

(1) Bède, *Hist. Angl.*

(2) C'est l'intention de l'auteur de ces vers qu'Alcuin cite, et qui ne sont pas de lui :

Ad Dominum clamaveram
Dum tribulatus fueram,
Et exaudivit Dominus
Servum suum quantocius.
Levavi meos oculos,
Statim ad montes pristinos,
Unde erit altissimo
Auxilium a Domino; etc.

Alc., *Expos. in Psalm. gradual.*, t. I, p. 389.



[redacted]

dents les plus ordinaires de la vie. Elle les change en impressions. Le poëte la caresse en la respectant; il l'appelle *castule*. Elle le suit à la cour, elle relève le charme de sa retraite, elle lui parle au coin du feu. Sévère ou gracieuse, comme sa pensée, elle l'accompagne et lui plaît partout : elle est intime, et c'est là le troisième caractère de cette poésie.

IX. Beaucoup de lettres d'Alcuin sont perdues; il en reste pourtant deux cent trente-deux. Ce qui explique une correspondance si étendue, c'est qu'il avait un caractère très-sociable; c'est ensuite qu'il la considérait comme sorte d'obligation morale, grâce à la haute situation qu'il occupait chez les Franks. Il aurait voulu voir s'unir entre elles toutes les belles intelligences de l'époque, et il pensait que nul n'était plus en mesure que lui de former ou de renouer ces nœuds d'amitié filiale ou fraternelle. Il regrettait de n'avoir pu se rendre à Rome, en 800, parce que de là il aurait pu écrire, au nom du pape, aux peuples et aux gouvernements (1). Ainsi considérée et réalisée, cette

(1) « Mea optabat devotio præ omnibus seculi divitiis et honoribus, ejus præsentiæ adstare...., et litteris, sub ejus nomine scriptis, per diversas mundi regiones.... principes hortari. » *Epist.* XCII, t. I, p. 134.

correspondance fut une véritable tâche qu'il s'imposa, tâche agréable et toute sociale; elle porta les plus heureux fruits : il instruisit, il rapprocha les esprits. C'est dans ce recueil surtout qu'il faut étudier les caractères des hommes les plus célèbres du huitième siècle; c'est là qu'il faut chercher la vie intime de la première époque carolingienne. On n'y insistera pas ici, précisément parce qu'on lui a fait bien des emprunts dans le cours de ce récit. Dans les lettres aux frères de Fulde, de Corbie, d'York, de Tours, de Lyon, de Lérins, de Gothie, il engageait ces cénobites à étudier les Écritures, à copier des livres, à soigner leurs écoles, à mieux observer la règle, à renoncer réellement au monde, à sa vanité et à ses vices, à s'adonner entièrement au progrès de l'âme en domptant le corps. S'il survenait une division entre une Église et son pasteur, il écrivait à l'un et à l'autre, pour ramener la paix et l'union. Les lettres qu'il écrivait aux princes et princesses de son pays montrent et les perpétuelles rivalités des premiers, et les sentiments affectueux des secondes. Ici c'est un sentiment de vive admiration pour tant de chasteté et de noblesse, et là, avec des exhortations à la paix, un inexprimable dégoût pour tant de guerres et tant de bar-

barie (1). Dans ses lettres à Arnon, on voit comment ce prélat, Anglo-Saxon d'origine, mais qui n'était pas le frère d'Alcuin, continua, en Germanie, l'œuvre de saint Boniface; et comment son ami l'aida de ses conseils dans ses labeurs évangéliques. Arnon était un esprit indépendant; il écrivit un jour à Alcuin, au sujet de Léon III, une lettre que son correspondant se hâta de brûler (2). Une autre fois, il était fatigué des exigences importunes du roi Charles, qui épuisait les ministres de ses volontés; il rappelait tristement à son ami que, du temps des apôtres, l'Église n'était pas obligée de se plier ainsi aux caprices des princes. Celui-ci,

(1) « Et nisi ego intercessor essem pro eo, quidquid boni abstrahere potuisset et mali machinari, jam fecisset. » *Epist.* XLII, t. I, p. 57.

(2) Arnon trouvait que les dignités séculières diminuaient l'indépendance nécessaire à un évêque. « De « angustia mentis vestræ pro servitio seculari adversus « sanctitatis vestræ dignitatem, ita ut non liceat melio- « ribus instare officiis, nec animarum lucris inservire. » Alcuin avoue qu'il en est ainsi : « Si apostolico exemplo « vivamus et pauperem agamus vitam in terris, sicut illi « fecerunt, seculi servitium juste abdicamus. Nunc vero « seculi principes habent justam, ut videtur, causam, « Ecclesiam Christi servitio suo opprimere. » *Epist.* CXIV; Frob., t. I, p. 166.

tout en reconnaissant cette vérité, tout en expliquant ce changement par les péchés des chrétiens, refusait de présenter au roi la démission d'Arnon. « Les princes, disait-il, ont, à ce qu'il paraît, une juste cause d'opprimer l'Église et de la forcer à les servir. Mais, si on agitait cette question, tu ne conserverais pas la faveur impériale. » Voilà comment se parlaient entre eux ces deux hommes supérieurs, attachés pourtant à Charles, et cela moins d'une année après le couronnement. Les lettres à Benoît d'Aniane, à Adalhart, renferment quelques détails curieux sur ces deux rigides cénobites qui jouèrent plus tard un si grand rôle dans les mouvements politiques. Adalhart administrait alors l'Italie; caractère puissant au milieu de la cour frivole et dissipée de Pepin et d'Angilbert, Alcuin se servait de son influence pour éloigner ce dernier des fêtes brillantes et des spectacles (1). Emporté par le tourbillon des plaisirs, celui-ci ne fit pas attention aux remontrances de son maître, et ne lui répondit même pas. Une maladie qui le mit face à face avec la mort, et les prières de Berthe, qui l'aimait chèrement, et qui avait été autant

(1) *Epist.* CXII, CXIII, CXIV.

effrayée que lui, le décidèrent à entrer dans le monastère de Saint-Riquier. Au reste, Alcuin en savait beaucoup plus sur les sujets de ce genre qu'il n'en exprimait dans ses lettres. Il brûlait les lettres où l'on entrait dans des détails trop délicats. Lui-même ne touchait pas certaine corde, pour ne pas blesser Charles, dont l'affection paternelle était plus grande que la prudence. Au sujet de la retraite d'Angilbert, il se contenta de dire au roi que la Providence était admirable dans ses saints. Souvent, pour engager les personnes à plus d'amour pour la vertu, il faisait l'éloge de leur vertu. La femme dont il estimait le plus la sagesse et la fierté était Gontrade, qu'il appelait Eulalie, Gontrade, la sœur d'Adalhart et de Wala, et qui avait conservé comme eux, avec le respect pour sa personne, la forte trempe de son caractère. Enfants du frère de Pepin le Bref, ils formaient une sorte de branche cadette digne de grandir, tandis que l'autre s'inclinait déjà pour dégénérer. Gontrade était l'intime amie des filles et petites-filles de Charlemagne; et, lorsqu'elles montrèrent quelque légèreté dans leur conduite, Alcuin l'engagea à leur donner de meilleurs conseils.

CHAPITRE III.

Création de l'empire. — Charles le prépare. Dans quel but. Politique de Charlemagne. — Influence d'Alcuin.

I. Quelque désir que nous ayons d'abréger, il ne nous est pas possible de passer aussi rapidement sur la correspondance d'Alcuin et de Charlemagne lui-même. Celle-ci nous fait voir Alcuin sous un nouveau jour; elle peint le politique. Elle le montre réalisant non pas peut-être ce qu'il aurait voulu, le mot à Arnon le prouve, mais ce qu'il *croyait* possible, ce qu'il considérait comme un premier progrès dans une époque barbare, la rénovation de l'empire d'Occident.

Au moment où ce récit est arrivé, c'est-à-dire vers l'an 797, le roi Charles était dans la maturité de son âge. Il portait legèrement ses cinquante-sept ans, passés en grande partie sinon dans les combats, lui-même tirait rarement l'épée (1), au moins dans des plans de conquête exécutés par ses lieutenants. La plupart des peuples de l'Occident étaient

(1) Eginh., *Vit. Karol. M.*, c. VIII.

vaincus, mais non domptés. En payant les tributs de leur sujétion, leurs mains frémissaient d'indépendance, Slaves, Bavarois, Saxons. Surtout dans sa dernière campagne, Charles s'était abandonné à sa fureur contre ceux-ci. Il avait rasé leurs bourgs, déshérité leurs enfants (1), établi parmi eux des tribunaux où siégeaient des Franks, transporté violemment les plus audacieux dans d'autres contrées. Mais une insurrection nouvelle fermentait toujours dans ces cœurs opiniâtres (2). On murmurait tout bas contre les dîmes, comme on avait maudit les prêtres avant le baptême de Witikind, et si la Saxe restait silencieuse, ce silence n'était que celui du ressentiment et de la peur. Dans cette guerre acharnée qui depuis trente ans recommençait toujours avec le printemps, tout n'avait pas été en l'honneur des Franks; mais on ne pouvait revenir sur des faits accomplis, et la cause de la guerre était juste (3). Quant aux Lombards, dégénérés et désunis, les uns appelaient une domination étrangère, les autres ne pouvaient que la rendre plus pesante par des soulèvements stériles. Ils s'étaient

(1) Astronom. *Vit. Ludov. Pi.*; P. Pithou, *A.*, p. 194.
(2) *Ibid.*
(3) Eginh., *Vit. Karol. M.*, c. VII.

trop vite enrichis. En passant chez eux, la route d'Aix-la-Chapelle à Rome ne pouvait rencontrer d'obstacles sérieux. Mais les Aquitains, toujours agités sous leur ciel d'azur ou dans leurs montagnes ; mais les Bretons, d'autant plus attachés à leur indépendance qu'elle était le seul charme de leur aride contrée ; tous ces peuples enfin, habitués à vivre par tribus, se sentaient gênés, emprisonnés dans ces habitudes nouvelles et déjà plus largement sociales que leur imposait le chef des Franks. Partout où celui-ci tournait ses regards, il ne distinguait que des limites flottantes, des lignes tracées à la pointe d'une épée sur un sable mouvant et que le vent de l'indépendance allait effacer, partout une vie puissante qui jusqu'à lui débordait ou se desséchait d'elle-même sans ordre et sans utilité, tandis qu'il voulait, lui, la régulariser pour la rendre féconde : c'était l'intelligence qui planait sur ce monde agité.

II. Au milieu de ces contrastes frappants de la vie primitive, surtout après quatre siècles d'invasion, Charles cherchait de l'unité. La religion avait été sa première conseillère. Grâce à elle, il avait vu que pour unir les populations il fallait trouver des institutions assez générales pour qu'elles pus-

sent faire le bien de tous. Suivant alors la marche de ses ancêtres, il avait protégé, propagé la religion. De là cette pureté de mœurs et cette instruction qu'il désirait dans les ministres du culte, de là ses efforts réitérés pour les rendre charitables et humains, de là ces biens qu'il leur concéda, autant pour entourer leurs fonctions d'un certain éclat que pour en faire les dispensateurs du *patrimoine des pauvres*, parole qui de son temps était une vérité, puisque chaque évêque possédait des hospices ou auberges pour nourrir les malheureux et abriter les voyageurs, puisque les églises étaient un asile pour les enfants exposés et pour les coupables, avant leur jugement. De là ces honneurs politiques dont il les investit, les admettant dans ses placites, autant pour s'éclairer lui-même de leurs lumières que pour les rendre plus vigilants; de là enfin ces missionnaires qu'il envoyait dans les pays conquis. Non pas certes qu'il considérât la religion comme un instrument de sa politique, manière de voir très-étroite, mais il sentait qu'en politique surtout on devait s'inspirer du dévouement que commande le christianisme. Il sentait encore que les principes du christianisme unissent les hommes entre eux, et partant forment un État

solide (1), parce qu'ils aboutissent à la morale. « Grâce à Dieu, disait-il, nous avons, nous et nos prédécesseurs, acquis des royaumes et des pays, nous avons remporté beaucoup de victoires; mais nous devons bien craindre de nous abandonner aux vices honteux, et ainsi de tout perdre, ce qu'à Dieu ne plaise! Car tous les pays où se sont multipliés pillages, invasions d'églises, expropriations, oppressions à l'égard des prêtres, adultères, commerce de courtisanes, tous ces pays n'ont été ni forts à la guerre, ni stables dans la foi. Dieu a châtié tous ces forfaits en permettant l'arrivée des Sarrasins et des autres peuples, comme on peut le voir en lisant l'histoire. Si nous n'évitons pas leurs fautes, nous serons punis comme eux, sans aucun doute. Dieu fera éclater sa vengeance. Donc que chacun de nos sujets sache que s'il est trouvé coupable et convaincu, il perdra ses dignités, et sera jeté en prison jusqu'à résipiscence, et sera éloigné de la société de nos fidèles. Car il faut bien craindre la fosse où d'autres sont tombés à notre connaissance » (2). Ailleurs il disait encore, puisant toujours ses idées sur l'unité politique dans

(1) P. Pithœi *Capit.*; Paris, 1640, l. VII, p. 259.
(2) *Ibid.*, p. 215.

ses croyances chrétiennes : « Nous ne formons pas un seul troupeau et un seul pasteur, si, comme e veut l'Apôtre, nous ne sommes parfaits dans les mêmes sentiments et dans la même sagesse » (1). Il vit alors que le christianisme est la lumière, puisque c'est le triomphe de l'esprit sur le corps, et que tout ce qui est lumière est chrétien; de là les écoles qu'il multiplia et l'instruction qu'il voulut répandre partout.

Même religion, même instruction : tels étaient les deux moyens que le roi des Franks voulait employer pour donner de l'unité à des peuples encore barbares. Comme on le voit, il le faisait en toute connaissance de cause, et sans songer le moins du monde aux empereurs romains; il s'inspirait de ses propres convictions. C'était là sans doute un ordre de choses nouveau; bien des événements l'avaient préparé, mais jamais il n'avait été conçu d'une manière aussi claire. Et pourtant on lui cherchait encore un nom.

III. Un mot nouveau commençait à circuler dans les États carolingiens, à naître sur bien des lèvres, à se glisser dans les lettres, le mot d'em-

(1) P. Pithœi *Capit.*; Paris, 1640, l. VII, p. 206.

pire. Charles ne pouvait y rester indifférent. Le *commandement* pouvait, au premier abord, lui paraître la seule manière de gouverner tant de peuples différents ; il avait peut-être plus d'influence sur l'esprit des Barbares. D'autre part, en cette même année 796, le pape Adrien Ier, à son lit de mort, recommandait à son successeur Léon III de poser sur le front du roi des Franks le diadème impérial. Si Adrien eût vécu plus longtemps, il l'eût sans doute couronné lui-même.

Aussi l'avénement du nouveau pape le trouva-t-il soucieux et inquiet. Il ne voulait rien perdre de son influence sur la chrétienté. « Donne-lui des conseils, écrivait-il à Angilbert, sur la manière de gouverner avec sagesse l'Église de Dieu, selon la facilité que te donneront tes entrevues avec lui. Dis-lui tout ce que tu sais, tout ce que nous avons souvent débattu ensemble. Puisse-t-il faire tout ce qui est utile au progrès de l'Église » (1)! Il écrivit du même coup au nouvel élu; et, après lui avoir rappelé la vive amitié qui l'unissait à Adrien, il ajouta : « Ce que nous avions désiré faire avec ce père chéri, nous l'achèverons avec vous. Nous

(1) Frob., t. II, p. 558.

avons fait connaître à Angilbert tout ce que nous voulons de notre côté, tout ce qui du vôtre doit vous paraître nécessaire. Dans vos entretiens mutuels, vous pourrez vous entendre sur ce qu'exige l'élévation de la sainte Église de Dieu, la stabilité de votre dignité, la force de notre pouvoir de patrice » (1). Patrice de Rome, Charles en était roi (2); le seul moyen de donner plus de force, du moins en apparence, à son pouvoir, c'était de le nommer empereur, parce qu'alors il ne dépendait pas même officiellement de l'empereur de Constantinople. Le terme dont le roi se sert ici, l'*élévation de la sainte Église*, est celui dont beaucoup d'écrivains carolingiens se sont servis pour exprimer la cérémonie même du couronnement. Le roi terminait en disant que maintenant son royaume était bien tranquille, et en protestant de son dévouement en faveur de l'Église du Christ et de tout le peuple chrétien (3).

IV. Sans aucun doute, plusieurs des seigneurs du roi le poussaient dans la voie où il semblait vouloir s'avancer. Alcuin était le plus libre, parce

(1) Frob., t. II, p. 559.
(2) Eginhard, *Annal.*, ad ann. 796.
(3) *Epist. Karol. ad Leon.*; Frob., t. II, p. 559.

que le roi le consultait souvent sur les affaires. Ainsi quelquefois il lui exprimait son désir avec franchise, et lui envoyait un distique dont voici le sens : « Que Dieu, dans sa clémence, t'accorde le salut éternel et la gloire de l'empire, ô cher David » (1)! Le double sens était à lui seul capable de charmer le roi. Dans la pensée d'Alcuin, ce mot exprime toujours une suprématie réelle. D'autres fois il devenait plein d'indécision, il refusait de répondre, il ne voulait se mêler de rien. Ce changement était en définitive une révolte contre l'empereur de Constantinople; peut-être ne s'opérerait-il pas sans collision. L'abbé tremblait à cette idée. Alors il disait au roi de maintenir la paix chez les peuples chrétiens, de propager partout la religion et les arts; mais il ne faisait ainsi que l'exciter davantage. En lisant ses lettres dans ses heures d'ambition et de loisir, Charles devait se dire quels efforts il ferait en faveur de la religion, si un nouveau titre le rapprochait de Rome qui en était le centre, s'il était maître absolu dans la patrie de Cicéron et de Virgile. Les hésitations mêmes de son conseiller le rendaient plus hardi; ses craintes le confirmaient dans ses résolutions, et quand on éloignait de lui

(1) Alc. *Epist.*; Frob., t. I, p. 102.

le sceptre et le diadème, sa main s'étendait involontairement pour les saisir. En attendant, et comme par avant-goût, il s'intitulait lui-même, en l'année 798, roi des Franks et *empereur des Lombards* (1).

V. C'est alors qu'arrivèrent les malheurs de Léon III. La cour d'Aix-la-Chapelle et toute la chrétienté apprirent avec indignation l'odieux attentat commis contre sa personne (2). Ses ennemis, cachés en embuscade, s'étaient jetés sur lui dans une procession qu'il faisait hors des murs. N'ayant pu lui persuader de changer le palais pontifical contre une cellule monastique, ils avaient voulu l'y forcer en lui coupant la langue et en lui arrachant les yeux. Mais leur fureur les aveugla eux-mêmes et les trompa; laissé pour mort sur la place, et porté par un fidèle serviteur dans un monastère voisin, le pape s'en était échappé de nuit, et avait trouvé asile chez Winigise, vassal de Charles et duc de Spolète.

A ces nouvelles, Charles parut agité; son pouvoir à Rome lui semblait trop flottant. Il écrivit à Alcuin, il le fit sonder; interrogé avec précaution,

(1) *Epist. Karol. ad Alc.;* Frob., t. I, p. 88.
(2) Eginh., *Annal.*, ad ann. 799.

celui-ci répondait de même. Il était évident qu'il s'agissait d'empire. « Je vous remercie, disait Alcuin, des choses que votre serviteur fidèle a bien voulu me dire à l'oreille... ; souvent l'affection que j'ai pour vous m'excite en secret à vous parler de ce qui concerne la *prospérité de votre excellence*, la stabilité du royaume qui vous est confié, et le *progrès de la sainte Eglise du Christ*, que des scélérats ont osé souiller..., dans les personnes les plus élevées, ce qu'il faut bien craindre. Car jusqu'ici trois personnes ont été les plus grandes dans le monde : la sublimité apostolique qui gouverne le siége de saint Pierre... ; quels traitements on lui a fait subir, c'est ce que vous m'avez vous-même fait connaître. La seconde est la dignité impériale, la puissance séculière de la seconde Rome ; avec quelle impiété le chef de cet empire a été traité par ses parents et par ses sujets, tout le monde le raconte. La troisième est la dignité royale, dans laquelle Jésus-Christ vous a établi pour gouverner le peuple chrétien. Les deux autres dignités sont moins distinguées par la puissance, moins illustres par la sagesse, moins élevées par la noblesse du règne » (1). Le roi Charles avait donc demandé à

(1) Alc., *Epist.* LXXX ; Frob., t. II, p. 117.

[redacted]

Alcuin quelle était, selon lui, la première puissance du monde, et il lui répondait : « C'est la tienne, » tout en maintenant qu'officiellement la dignité impériale passait avant la dignité royale. Il lui montrait les deux autres puissances abattues, et la sienne s'élevant seule, vigoureuse, au milieu des ruines (1). Charles était donc empereur de fait et non de titre, et il pouvait tout ce qu'il voulait. Et, pour rendre la tentation plus dangereuse, Alcuin semblait emprunter la voix de la religion. « Tu le vois, c'est sur toi seul que l'Église du Christ se repose. Tu es le vengeur des crimes et le guide de ceux qui se trompent. Faisons la paix avec un peuple abominable (les Saxons). Mieux vaut que les pieds souffrent que de laisser souffrir la tête (Rome). N'allons pas, pour acquérir une petite partie, perdre ce qui est beaucoup plus important » (2). Alcuin craignait peut-être que, dans un moment d'émeute, le peuple de Rome ne rompît avec le protecteur de Léon, et ne resserrât les liens qui l'unissaient aux empereurs grecs. Mais il était outré de leur conduite. « Tu connais les

(1) C'est précisément de cette manière qu'Éginhard justifie l'élévation de Pepin le Bref. Eginh., c. I et II.

(2) Frob., t. I, p. 117.

Écritures, ajoutait-il, et tu connais l'histoire ; c'est une science qui te vient de Dieu pour que par toi la sainte Église soit régie et conservée dans le peuple chrétien. Que, dans sa clémence, Christ du haut des cieux te guide et t'élève... » (1). Si Charles conservait quelques doutes, ils durent disparaître lorsqu'il lut ces mots écrits peu de temps après. « O gloire du peuple chrétien ! ô protection des Églises du Christ, combien il est nécessaire à tous de faire des vœux pour vous, *de vous élever, afin que, par votre succès, l'empire chrétien soit protégé, l'Église défendue, et que la règle de la justice frappe les yeux de tous* » (2). C'était là un plan tout tracé, on va voir maintenant ce que fit le roi des Franks.

VI. Dès ce moment sa conduite parut ferme et calculée. Il prémunit ses frontières contre tout danger; il se forma une suite imposante d'hommes distingués pour résider avec lui à Rome. Parti d'Aix-la-Chapelle au retour du printemps, avec ses seigneurs, il vint établir une flotte sur le rivage de l'Océan, alors infesté par les Normands. Il célébra à Saint-Riquier la fête de Pâques; puis côtoyant

(1) Frob., t. I, p. 117.
(2) Alc., *Epist.* LXXXI; Frob., t. I, p. 119.

les bords de la mer, il repassa à Rouen, d'où il se rendit à Saint-Martin de Tours. Là un grand malheur vint le frapper et changer en tristesse ses rêves de grandeur. Liutgarde, sa jeune épouse, un ange de modestie, de grâce et de charité, au milieu de cette cour belliqueuse, Liutgarde tomba malade et mourut le 4 juin. Alcuin, qui la nommait sa fille, et l'avait toujours aidée de ses conseils, lui rendit lui-même les derniers honneurs et l'inhuma auprès de saint Martin. Charles ne pleura aucune de ses épouses autant qu'elle, captivé qu'il était par sa tendresse et sa douce beauté. Sachant qu'Alcuin était son ami, il aimait à lui parler d'elle, et quand ses paroles ne purent plus le consoler, il tomba dans une tristesse si profonde, que l'abbé fut obligé de lui écrire des lettres de résignation (1). Charles l'avait fait prier de l'accompagner dans son voyage à Rome, mais Alcuin avait laissé voir la plus grande répugnance. Il attendit que le roi lui en parlât lui-même, ce qu'il aurait fait à Tours sans le triste événement qui vint détourner le cours de ses idées. Il le fit ensuite sans succès, en lui reprochant de préférer les toits

(1) Alc., *Epist.* xc; Frob., t. I, p. 131.

enfumés de sa ville de Tours aux dômes dorés des Romains, et en lui disant d'envoyer du moins ses clercs pour tenir sa place. C'était lui faire entendre qu'à titre de bénéficier il devait être aux côtés de son seigneur. Alcuin qui ne voyait partout que batailles, joua sur les mots, et le roi, qui aimait qu'on devinât ses désirs, ne voulut pas le forcer (1).

VII. Franchissant rapidement Orléans et Paris, Charles se rendit à Mayence, où il tint un placite général. C'est de là qu'il se dirigea en Italie (2). Ses filles, ses fils Charles et Pepin, une brillante escorte de seigneurs, d'évêques, de clercs appartenant aux principaux monastères, l'accompagnaient avec de magnifiques présents pour le pape, témoi-

(1) Alc., *Epist.* xciii; Frob., t. I, p. 137.

(2) Éginhard, *Annal.;* Pertz, t. I, p. 135, ad ann. 799. Bouq., t. V, p. 186. Omnes annalist. ad eumd. ann. Loisel. *Ann.* Pertz, t. I, p. 124; Bouq., t. V, p. 32. *Chron. Moissiac.,* Pertz, t. I, p. 280; Bouq., t. V, p. 65. *Poeta saxo,* Pertz, t. I, p. 227. Bouq., t. V, p. 136. Adon abrége Loisel, *Ann.*, Pertz, t. II, p. 317; Bouq., t. V, p. 317; le moine d'Angoulême abrége aussi Loisel. *Annal.,* Bouq., t. V, p. 184, et Pithou, t. I, p. 6; enfin l'annaliste de Metz (Pertz, t. I, p. 314, Bouq., t. V, p. 335) copie Éginhard, qui, de son côté, avait copié l'annaliste loiselien. M. Pertz appelle ce dernier annaliste de Laurésheim ou de Lorch.

[redacted]

gnages de la prévoyante reconnaissance du roi des Franks.

Une armée, commandée par son fils Pepin, le suivit. On fit à Ravenne une halte de sept jours. En quittant cette ville, Charles ordonna à Pepin de descendre avec son armée dans le Bénévent, d'y prendre ses positions, et de surveiller attentivement l'impératrice Irène, dont la puissance allait souffrir au milieu des changements qu'on préparait. Au premier mouvement de la cour de Byzance, Pepin devait envahir la Sicile (1). Charles le garda avec lui jusqu'à Ancône, pour lui donner ses dernières instructions.

Il arriva le 24 novembre à Nomento. Léon l'avait prévenu et soupa avec lui. Il le quitta sur le soir, pour être prêt, le matin du jour suivant, à le recevoir avec tout son clergé sur les escaliers de Saint-Pierre, alors situé hors des murs de la ville. Il lui tendit la main pour l'aider à descendre de cheval, et l'introduisit dans l'église, en le remerciant de sa venue, au milieu des chants religieux. Le 1er décembre, le roi réunit une grande assemblée, membres du clergé et seigneurs de Rome,

(1) Eccard. *Franc. rer. orig.*, t. II, p. 4 *et seq.*

seigneurs et évêques de son cortége, peuple même. Il dit, en ouvrant la discussion, qu'il n'était venu à Rome que dans l'intention d'accomplir un devoir, en examinant les accusations portées contre le souverain pontife (1). Personne n'osa se présenter pour les soutenir. Léon III se rendit alors dans l'église de Saint-Pierre; il monta en chaire, prit le livre des Évangiles, et prononça en présence d'une foule immense une formule de serment.

VIII. Il eût été facile de terminer le procès de Léon III, mais la pensée de tous se portait ailleurs. Dans la dernière séance de cette assemblée, le pape, les évêques, et des hommes du peuple, représentèrent à Charles qu'une femme gouvernait l'empire, qu'il était maître de cette Rome où les anciens Césars résidaient de préférence, que Dieu lui avait donné la Gaule, l'Italie et la Germanie, et qu'en conséquence il leur semblait juste, ainsi qu'à tout

(1) Eginhardi *Ann.*, Pertz, t. II. Éginhard insiste beaucoup sur ce point : «Cur Romam venisset, omnibus « patefecit, et exinde quotidie propter quæ venerat « facienda operam impendit : in quibus vel maximum, « vel difficillimum erat, quod primo inchoatum est, de « investigandis videlicet quæ pontifici objiciebantur cri-« minibus. » Quant à ces accusations, Cf. Alc. *Epist.*, Frob., t. I, p. 135.

le peuple chrétien, de lui décerner le titre d'empereur. Charles répondit qu'il ne voulait pas s'opposer au desir des prêtres et de tout le peuple chrétien : il accepta (1).

Le lendemain, jour de Noël, prêtres et seigneurs se réunirent dans l'église de Saint-Pierre. La cour franke assistait à une messe solennelle. Au moment où le roi s'inclinait et priait devant l'autel, le souverain pontife posa la couronne sur sa tête, et la vaste basilique retentit de ces acclamations : A Charles Auguste, couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire (2)! Cependant Léon III prit une autre couronne et s'avança vers l'aîné des fils de l'empereur, qui se tenait debout près de son père (3). Il lui dit, en le couronnant, que désormais il porterait le titre de roi et qu'il en aurait la puissance (4); puis il prit l'huile sainte et en mouilla le front des deux

(1) « Quorum *petitioni* ipse *denegare noluit*, sed cum omni humilitate subjectus Deo et *petitioni sacerdotum et universi christiani populi*, » etc. *Chronic. Moissiac.*, Pertz, t. I, p. 305, et *Annal. Lauresh.*, ibid., p. 38.

(2) Eginh., *Ann.*, ad ann. 800.

(3) Anast. Biblioth. *in Vit. Leon III*, et Mabill. *Act.* s. III, p. II, p. 504, in Frodoard. *Poem.*

(4) Alc., *Epist.*, CLXXVIII; Frob., t. I, p. 240.

princes, pendant que le clergé et le peuple répétaient trois fois leurs acclamations devant la confession de Saint-Pierre (1). Alors le pape se mit à genoux, et, dit un témoin de cette scène, il *adora* Charles, suivant le cérémonial en usage du temps des anciens empereurs (2). Il ne faut pas exagérer l'importance de cette expression, bien qu'elle rappelle plutôt un reste de la décadence impériale qu'un acte indépendant et chrétien.

La messe était finie. Les filles de Charlemagne l'entourèrent et déployèrent les riches présents qu'il voulait offrir à l'évêque de Rome. Une table d'argent avec des pieds d'argent, des vases d'or, ceux-ci présents du jeune Charles et de ses sœurs; une couronne d'or enrichie de pierreries, pour suspendre devant l'autel, une grosse patène d'or, un grand calice, et deux plus petits, la plupart de ces objets couverts de pierres précieuses; pour l'autel de saint Paul, une table d'argent plus petite que la précédente, réservée pour saint Pierre; puis des vases d'une merveilleuse grandeur, une croix enrichie de pierres précieuses, qni devait, sur la demande de Charles, précéder le pontife, symbole

(1) Anast. Biblioth., *loc. cit.*
(2) Eginhard, *loc. cit.*

de sa puissance religieuse, comme la couronne était l'emblème de la puissance politique du roi ; enfin un autel avec des colonnes d'argent, un ciboire, un volume d'évangiles couvert de l'or le plus pur et le mienx travaillé, et de grandes nappes d'argent.

Quelques jours après, on reprit l'affaire des ennemis de Léon III. Ils étaient nombreux, on comptait parmi eux beaucoup de nobles Romains; leurs chefs étaient le nomenclateur Paschal et le trésorier Campule (1). Ils furent tous condamnés à mort ou à la mutilation; à la prière du pape, leur sentence fut commuée en un exil perpétuel. Peut-être Léon III, connaissant les intentions du roi, s'était-il un peu pressé d'acquiescer à son desir, et pour s'en faire un protecteur déclaré quand viendrait le jour de son jugement, et pour ne dépendre en rien de l'empereur de Constantinople et faire triompher plus facilement la politique romaine. Chacun avait ses idées de son côté, et chacun fut un peu surpris.

IX. De là le mot fort connu d'Éginhard. Cet écrivain, d'ailleurs très-ingénieux à découvrir ce que Charles voulait bien qu'on connût, parle du

(1) *Eginh. Ann.*, ad ann. 801.

dégoût qu'il éprouva d'abord pour le nom d'empereur et pour les vêtements des Romains. « Jamais, dit-il, il ne serait entré dans l'Église s'il eût pu prévoir le dessein du pontife » (1). Il se peut, en effet, que Charles ait ignoré le jour du couronnement, et qu'avant la cérémonie religieuse il eût voulu s'entendre avec les empereurs de Constantinople, et leur faire connaître *le désir et la demande des prêtres et du peuple*, car Éginhard répète bien des fois que, si Charles était venu à Rome, c'était uniquement pour protéger Léon III (2), et en même temps il reconnaît les empereurs de Byzance pour les maîtres officiels de Rome; il les appelle *empereurs romains* (3). Il arrange son récit de manière qu'on ne puisse soupçonner Charlemagne d'avoir méprisé des lois établies (4), et pour cela il rejette tout sur Léon III. Charles dut aussi se sentir humilié, quand on lui apporta les vêtements des vieux empereurs (5) tombés en poussière au souffle de la Germanie. Dans tous les cas, nul homme

(1) Eginh., *Vit. Karol. M.*, c. XXVIII.
(2) *Ibid.* et Eginh. *Annal.*, ad ann. 800.
(3) *Vit. Karol.*, c. XXVIII.
(4) *Ibid.*, c. XVI.
(5) *Ibid.*, c. XXIII.

sérieux ne prendra à la lettre le témoignage d'Éginhard. Quoi ! tous les Romains savent qu'il faut crier : A Charles Auguste ! Tous les seigneurs franks se joignent à ces joyeuses acclamations, et tout le monde est dans le secret de l'empire, excepté l'empereur ! Et cet empereur n'était-il pas Charles, devant qui tout le monde s'observait, qui connaissait tout, quand tout était encore mystère pour les autres ? Si on le couronna, c'est qu'il voulait qu'on le couronnât un jour ou l'autre, et si on devança ses espérances, on ne les provoqua pas.

X. L'empereur avait consenti d'avance au couronnement du jeune Charles (1) ; on ne voit pas que le pape ait désigné les pays qui devaient lui obéir. Mais Alcuin lui écrivit aussitôt pour lui donner des conseils. « Prends pour ministres, lui dit-il, des hommes qui aiment la vérité et non leur intérêt... Que sous ton nom les passions sacriléges ne remplissent pas leurs sacs du Mammon d'iniquité. Marche sur les traces de ton noble père, l'*empereur du peuple chrétien*. Puisse ta dignité nouvelle être utile aux nations et aux églises du Christ ; puisses-tu être fameux dans le monde,

(1) Alc., *Epist.* CLXXVIII ; Frob., t. I, p. 240.

terrible aux adversaires de la religion chrétienne, et... monter encore plus haut » (1). Nul doute; lieutenant de l'empereur à Rome, le jeune Charles était roi de cette ville, et l'on espérait qu'il succéderait, comme empereur, à son père.

Toutes les agitations du roi des Franks ne s'étaient pas calmées après la cérémonie du sacre, parce qu'au fond il n'avait pas cherché son intérêt particulier. Empereur, il n'était pas satisfait de son lot : sa pensée volait bien au delà. Elle s'élevait en toute liberté sur cet Occident qui s'était incliné devant lui. Alcuin disait à Arnon qu'en punition de ses fautes, l'Église gémissait sous l'oppression des princes (2), c'est-à-dire qu'il faisait sa vraie politique à part. Charles avait aussi la sienne. Assez grand pour ne s'enchaîner à la fortune d'aucun homme, pas même à sa propre fortune, qu'avait-il sérieusement préparé, désiré? La rénovation de l'empire d'Occident? C'était trop peu. Les Germains, qu'il représentait, l'avaient renversé, et ce sont les Romains qui, quelques jours avant le sacre, avaient parlé des anciens Césars. Dans tous les passages des écrivains carolingiens où il est fait

(1) Alc. *Epist.* CLXXVIII; Frob., t. I, p. 240.
(2) Alc. *Epist.* CXIV; Frob., t. I, p. 166.

mention de cet empire, il ne s'agit pas de reconstruire un empire renversé, mais de continuer un état antérieur et permanent, en l'entourant d'un nouvel éclat (1). Avait-il voulu un titre pour lui-même, comme l'a dit Le Cointe (2)? C'était bien moins encore. Enlever l'empire aux empereurs grecs? On le lui reprocha, et pour cause. Mais, s'il donna prise à ce reproche, on peut affirmer qu'il obéissait alors à d'autres pensées qu'à celles de son intérêt personnel. Alors, l'établissement d'un empire germanique (3)? Il préférait, il est vrai, les Franks à

(1) Tuam beatitudinem necessarium est votis exaltare, quatenus per vestram prosperitatem christianum *tueatur* imperium. Frob., t. I, p. 119. Bellarmin pense que Léon III transféra légitimement aux Franks *l'empire*, qui, jusque-là, avait appartenu aux Grecs, *De translat. imper. advers. Flac. Illyr.*, lib. III. Antw., 1589. Baronius représente mieux encore l'idée théocratique, et selon lui, le pape, étant maître de toutes les couronnes, avait bien le droit d'en donner une à Charles. *Annal. eccles.*, t. XIII, p. 361.

(2) Maimbourg l'avait dit avant Le Cointe : *Hist. Iconocl.* ad h. ann. Cf. Le Cointe, *Annal. eccles. Franc.*, t. VI, p. 732. Il attaque les Romains avec beaucoup d'ardeur. C'est ce qu'avait déjà fait Antoine Pagi, qui soutient la *rénovation* de l'empire d'Occident. Pag. *In Baron.* ad ann. 801.

(3) C'est ce que veut Georges d'Eccard, tout en re-

tout autre peuple ; mais, puisqu'il voulait fondre plusieurs races ensemble, il ne devait donner à aucune d'elles une supériorité officielle.

XI. Charlemagne est, avant tout, ce Germain que dépeignent Éginhard et Alcuin, et qui savait tout entreprendre et tout apprendre ; il représente, si l'on veut nous permettre ce mot, la race du Nord, qui reconnaît ses forces et cherche à organiser son activité. Elle connaissait les idées qui la dirigeaient, sans voir, d'une manière bien claire, la forme qu'elle devait leur donner. Charles cherchait une institution qui, s'entourant du prestige d'un grand souvenir historique, s'appuyât sur des sentiments toujours vrais, trouvât sa propre force en elle-même, et aboutît à l'unité. Il voulait la fonder sur des sentiments communs à tous ses sujets, pour les réunir tous. En conséquence, il s'arrêta d'abord à l'idée d'un empire chrétien, ou, si l'on veut, moral et intellectuel, tel qu'Alcuin le lui dépeignait si souvent, et qui réunissait ainsi pacifiquement tous les peuples de sa domination. De là le couronnement de l'an 801. C'est le plus beau, le *pacifique*

prenant l'idée de Pagi, mais en l'appuyant sur le libre consentement des seigneurs et des évêques d'Occident. Cf. *Rerum franc.*, lib. XXVI, t. II, p. 5.

[redacted]

ıhe des races du Nord sur le vieux *monde.* le frappent non plus avec l'épée, victoire table, mais en lui prenant sa religion et son pour les lettres; puis elles se mettent à sa en politique, et reprenant la tâche là où uité l'avait laissée, elles la continuent à ıanière.

ɔn voie, par exemple, le capitulaire que magne donna en 802 à ses *missi dominici* en 'oyant recevoir dans les provinces le nouveau ıt que les Franks lui firent alors comme à mpereur. « Partout, disait Charles, où ils ront dans la loi quelque chose de contraire it ou à la justice, l'empereur leur commande :hercher avec le plus grand soin et de le lui :onnaître, parce que lui-même, avec l'aide u, désire de le réformer. Que personne, par ɔ ou par ruse, comme on le fait souvent, ne mette de violer la loi prescrite ou de ne pas er sa loi particulière; que personne ne fasse aux églises de Dieu, ni aux pauvres, ni aux , ni aux pupilles, ni à aucun homme chrétien. ıus vivent pacifiquement et en s'aimant parent; que nos députés eux-mêmes cherchent oin si quelqu'un a une réclamation à faire

pour quelque injustice qui lui aurait été faite; que pour tous et partout, pour les églises de Dieu, pour les pauvres, pour les pupilles, pour les veuves et pour tout le peuple, ils fassent régner la loi et la justice, suivant la volonté de Dieu et en le craignant. Et s'il se trouve quelque chose qu'ils ne puissent eux-mêmes corriger et ramener à la justice avec le concours des comtes des provinces, que sans difficulté et avec tous les documents nécessaires, ils apportent cette loi à l'empereur pour qu'il la réforme, et qu'aucun homme, aucune flatterie, aucune récompense, aucun lien de parenté, aucune crainte des puissants ne puisse empêcher le règne de la droite justice (1). » Il faudrait citer tous les Capitulaires de Charlemagne de 801 à 811, où une sorte de découragement s'empara de lui, pour montrer combien son esprit était tourmenté et fécondé par cette idée de la justice pour tous. Voilà ce que ce prince, avec ses conseillers ordinaires Alcuin, Angilbert, Éginhard et plus tard Wala, appelait l'empire chrétien. C'était l'ordre et la fécondité de la paix succédant au désordre et à la violence des invasions. Et qui ne voit qu'avec de

(1) Dom Bouquet, t. V, p. 658.

[redacted]

pareils principes l'empire de Charlemagne, même en portant un nom ancien, était une véritable création?

En 806, il promulgua une ordonnance qui remit les choses dans l'état où elles étaient avant le couronnement (1). Après avoir remercié la Providence de ce qu'elle lui avait donné trois fils, le législateur ajoute : « Nous ne leur léguons pas les querelles que provoquerait la domination d'un seul royaume; nous en divisons le corps entier en trois parties... pour que chacun de nos fils défende les frontières de son royaume, et conserve en frère l'union et la paix. » En même temps, le législateur multipliait les prescriptions morales, comme on peut le voir en lisant cette charte importante. Les trois rois devaient se réunir pour défendre l'Église de saint Pierre, « ainsi que le firent jadis notre aïeul Charles, notre père Pepin, ainsi que nous l'avons fait nous-même. » C'est que suivant la coutume germanique tous les fils d'un roi devaient hériter du titre de roi ou könig qu'avait porté leur père. Il aurait donc fallu créer trois empereurs, ou être presque certain que les deux autres se réuniraient tôt ou tard contre leur frère; ce qui tout d'abord diviserait l'empire

(1) *Chart. divis. regni Franc.* Baluz., *Capit.*, t. I, p. 439.

en trois grandes fractions ennemies. Charlemagne prévoyait sous ses fils les guerres civiles qui éclatèrent sous ses petits-fils, malheur qu'il voulait éviter en établissant une sorte de confédération entre les trois frères, et voilà l'objet de la charte de 806 (1).

XII. Tel est l'ordre de faits qui nous a suggéré notre jugement. Ce qu'il a de particulier au premier abord disparaît avec la réflexion. Quand on peut voir, soit dans les conseils qu'Alcuin donne à Charlemagne, soit dans ses Capitulaires souvent si incohérents, le point de départ d'une politique neuve, rien n'engage à se figurer qu'il se laisse aller à des faiblesses indignes d'un si grand nom, ou qu'il s'amuse à construire son édifice avec des ruines, sur du sable. Mieux vaut laisser de côté et les douze rois et les douze pairs qui l'entourent dans tant de descriptions louangeuses, et ce diadème des vieux Romains qui ne le quitte jamais, et le manteau éblouissant qui le décore, pour contempler avec respect l'auréole de sa pensée, couronne vraiment digne des hommes de sa trempe, et qu'ils préfèrent toujours à toutes les autres. On voit alors le petit-fils de Charles Martel rentrer dans la famille

(1) Dom Bouquet, t. V, p. 771.

des véritables hommes d'État; on peut s'instruire avec lui, et admirer non-seulement le Germain qui sentait sa propre force et devinait celle des temps, mais le législateur carolingien qui comprenait la puissance de la morale pour unir les hommes, le Charlemagne de la politique et de la postérité. Car c'est par là qu'il vit, qu'il vivra. Plus tard, voyant qu'il ne lui restait plus qu'un fils, et cédant au désir de ses conseillers (1), il laissa subsister l'empire, en ne le considérant plus comme l'empire chrétien. Ce n'était plus que la réunion des pays soumis aux Franks avant le couronnement. La révolution féodale, jointe à la répulsion mutuelle de tant de peuples les uns pour les autres (2), l'emporta. Mais, si deux grands peuples de l'Occident se glorifient avec raison de l'avoir eu pour chef, s'il est parvenu à fixer les limites jusque-là flottantes de plusieurs pays; en un mot, s'il a fondé quelque chose, c'est lorsqu'il a puisé son inspiration dans les principes dont nous avons parlé, et qu'il a travaillé, selon ses forces comme tant

(1) Eginh., *Vit. Karol. M.*, c. 30.

(2) M. August. Thierry a parfaitement fait ressortir cette seconde cause. *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, t. I, p. 158.

d'autres à leur tour, à ce que l'on appelait au moyen âge, la république chrétienne, c'est-à-dire à la confédération de tous les peuples de l'Europe. Voilà la part à jamais mémorable de son œuvre, parce que ces principes ne peuvent périr.

XIII. Gisèle et Rothrude de Chelles firent savoir toutes ces nouvelles à Alcuin. Il répondit simplement : « J'ai remercié Dieu de l'élévation de mon seigneur David, de la prospérité de l'homme apostolique, et de l'honorable ambassade qui vient de Jérusalem » (1). Au retour du roi, il s'abandonna à une grande joie. « Béni soit le Seigneur! dit-il. C'est pour le bonheur de ses serviteurs qu'il vous a conduit heureusement, qu'il vous ramène en paix, qu'il vous a conservé, honoré, élevé. Heureuse la nation à qui la Providence réservait un guide si religieux! Voici les temps dont parle Platon, quand il dit que tous les peuples seraient heureux, si les philosophes, c'est-à-dire les amis de la sagesse, régnaient » (2). On voit comment Alcuin comprenait le nouvel empire. Six mois après, le jour de l'anniversaire du couron-

(1) Alc. *Epist. ad Luc. et Colomb.;* Frob., t. I, p. 460.

(2) Alc. *Epist.* ci; Frob., t. I, p. 130.

nement, il lui envoyait une édition nouvelle d'une Bible complète. Il avait pensé, disait-il, qu'en pareille circonstance nul présent ne s'accordait mieux avec les idées de l'empereur qu'un livre, et un livre religieux (1).

XIV. De retour dans sa capitale du Nord, Charlemagne reprit avec joie ses habitudes simples, ses violents exercices, ses travaux d'administrateur, de chef de famille et de chef de guerriers, mais surtout de législateur. C'est alors surtout qu'il s'efforça d'organiser son empire chrétien. Il en posa les bases dans cet admirable discours qu'il prononça à Aix-la-Chapelle en 802 (2). C'est parce qu'il attachait tant d'importance à la morale qu'il voulut remettre le pouvoir judiciaire à des hommes de son choix, et qu'il créa la même année ses *missi dominici* (3). On se souvient que, même avant le voyage de Rome, Alcuin demandait déjà qu'on purifiât la justice (4). C'est encore dans le même temps que Charles voulut faire un code nouveau, en corrigeant, en assimilant, en coordonnant tous

(1) Alc. *Epist.* CI; Frob., t. I, p. 153.
(2) Pertz., *Monum. Germ.,* t. III, p. 101-103.
(3) *Chron. Moissiac.,* et Harzheim, t. I, p. 365.
(4) Alc. *Carm.,* CCXXXII; Frob. t. II, p. 229.

les usages qui avaient force de loi dans ses États(1). Ce grand travail d'unité sociale et politique resta inachevé. Il y avait là un grand génie pour le dicter, il n'y avait pas encore de nation qui pût s'y conformer. Il se contenta donc de faire écrire les lois et coutumes alors en vigueur, certain qu'au moment où l'on ne pourrait plus reculer on marcherait en avant. Cependant il ne dut abandonner qu'à regret l'idée de lois organiques en harmonie avec ses goûts, d'un code dont toutes les prescriptions reposeraient sur l'unité (2), sur l'universalité (3) de la loi, et même, chose étrange pour ce temps, sur le libre consentement des citoyens (4). On retrouve ces travaux législatifs non-seulement dans les articles additionnels à la loi salique et à la loi des Ripuaires, mais répandus çà et là dans plusieurs collections du temps. Superbes fragments d'une œuvre immense, Charles les élaborait avec ses meilleurs conseillers, entre

(1) Eginh., *Vit. Kar. M.*, c. XXIX.
(2) Ibid., et P. Pith., *Capit.*, p. 259.
(3) P. Pith., *Capit.*, p. 174.
(4) « Ut populus interrogetur de capitulis quæ in legem noviter addita sunt, et postquam omnes consenserunt, scriptiones et manuscriptiones suas in ipsis capitulis faciant. » *Ibid.*, p. 167.

autres Alcuin et Paulin d'Aquilée (1). Ces sages vieillards, dans le calme de leur pensée et dans l'absence de toute ambition, défendaient les biens des églises, c'est-à-dire des pauvres, purifiaient le sanctuaire et le foyer de la famille, proclamaient au milieu d'habitudes polygamiques et barbares le devoir de l'unité matrimoniale, protégeaient les orphelins et les femmes, arrachaient des superstitions, et comprenaient déjà que la loi véritable vient de la justice.

XV. Si l'on veut avoir des détails plus nombreux sur Charles, il suffit d'ouvrir le livre d'Éginhard(2). Comme le dit ce biographe, ses habitudes étaient simples et son humeur gaie, mais sans gêne et sans comédie. C'est ce qui frappait d'étonnement tons ses contemporains. Ils mesuraient la puissance de son génie à la facilité avec laquelle il supportait le poids des affaires. Ils admiraient qu'il ne parût même pas s'en préoccuper, quand elles absorbaient tous les autres beaucoup moins intéressés que lui à leur succès. Dire le fond de cette nature si forte et si simple est impossible, mais on peut indiquer du moins

(1) *In Bened.* Levit. præfation. P. Pithou, p. 178.
(2) *Vit. Kar.* M., c. XXII, XXIII, XXIV.

son mode de développement. D'autres trouvent le bien en tâtonnant; Charles le sentait, il le voyait, il y marchait. Il dominait les affaires d'en haut, et d'un coup d'œil sûr (1). A soixante et onze ans, dans deux capitulaires pleins d'originalité (2), il montrait d'une manière ironique, aux seigneurs, qu'ils n'aimaient pas l'État, au clergé, qu'il avait beaucoup à faire pour revenir à la route tracée par Jésus-Christ et par les apôtres. Alcuin le lui avait sans doute fait entendre dans quelque entretien. Il passait subitement et sans effort de la récréation au travail, de la joie à la douleur, de l'affabilité à la colère. Chacun s'observait devant ce visage toujours ouvert, et, au rebours de ce que l'on voit chez les princes, il était le seul qui ne représentât pas. Il pleura devant ses fidèles à la mort de ses filles, de sa femme Liutgarde, et d'Adrien Ier (3); il ne craignait pas de perdre sa dignité en s'abandonnant à la nature, parce que c'était dans la nature qu'il trouvait toute sa dignité. Il était grand sans effort, vrai en tout. Jamais il

(1) *Conc.*, t. VI.
(2) *Capit. interrog. Conc.*, t. VII, p. 1184.
(3) Alc. *Epist.* xc; Frob., p. 131, et Eginh. *Vit. Kar. M.*, c. xix.

[redacted]

n'appela à son secours une grandeur factice; il la détestait, et se reposait à l'aise dans son génie.

Tel fut Charlemagne, supérieur à son époque, par sa nature d'abord, et ensuite parce que, pour la perfectionner, il réunit autour de lui les hommes les plus remarquables (1).

CHAPITRE IV.

Un abbé seigneur au huitième siècle (2).

I. Charles affectionnait la ville de Tours; il appelait saint Martin son patron, pour conserver l'espèce de popularité théocratique que le culte de ce saint avait donnée aux rois mérovingiens. Auland, abbé de Saint-Martin sous Pepin le Bref, profitant des riches aumônes qu'apportait au tombeau du saint la généreuse affluence des fidèles,

(1) Pour les autres conseils qu'Alcuin lui donna en politique, voyez *Epistol. Alcuini*, *passim*, et surtout *Capitulare admonitionis ad Karol.*, Frob. t. I, p. 190, et Baluz. *Miscellan.*, t. I, p. 375. Voyez le beau jugement de Montesquieu sur Charlemagne, *Esprit des Lois*, l. XXXI, c. XVIII.

(2) Sur l'organisation intérieure d'une propriété monastique, voy. M. Guérard, *Polypt. d'Irminon*, et sur les changements qui s'opérèrent alors dans les sociétés bénédictines, Mabill., s. IV, p. I, *Præf.*, § IV.

avait fondé dans beaucoup de contrées des communautés rurales, construit des fermes et des hameaux en Normandie, en Bretagne, en Provence, en Bourgogne, en Austrasie, et reculé bien loin, comme on le voit, les dernières limites des domaines de Saint-Martin. Il n'est pas possible d'énumérer ici tous ces hameaux à manses ingénuiles, lidiles, serviles. Le cartulaire de Tours n'est pas complet; plusieurs noms ont été mutilés (1). On s'en fera une idée, si l'on veut examiner la contenance de l'une des plus petites fermes du monastère, celle de Nogent-sur-Marne, près de Paris (2). A la suite des agrandissements (3)

(1) Martene, *Amplissim. oollect.*, t. I, p. 33. *Præceptum Caroli Magni pro Turonensi monasterio* (*circa* 770.)

(2) Vid. *Polyptych. monast. Fossat.*, § II. Baluz., *Cap. reg.* II, Appendix, col. 387.

(3) Au reste, l'authenticité des pièces que renferme le capitulaire de Tours n'est pas d'une entière évidence. D. Martene a placé la première vers l'an 770, mais le roi s'y nomme *rex Francorum et Langobardorum;* il ne prit ce dernier titre qu'à partir de l'an 774. Le même raisonnement s'applique à la seconde charte (col. 37) que le savant éditeur a placée en l'an 773. Dans celle-ci, Gulfard est abbé; dans la précédente, Ithier; mais Alcuin a succédé à Ithier. Voyez, pour la succession des abbés de Tours, Mabill., *Annal.*, t. II, p. 91 et surtout 179.

[redacted]

de territoire dus à l'activité de l'abbé Auland, Charles, dès son avénement, avait concédé au monastère une charte d'immunité générale, où éclate ce qu'il y avait d'un peu naïf dans sa foi religieuse. Il fallait avoir soin de ne pas faire attendre le cellérier des moines, d'apporter, suivant l'usage, le bois, le blé, sans oublier les volailles. « J'agis ainsi, ajoutait-il, pour le salut de mon âme et l'agrandissement de mon royaume » (1). En 775, il leur cédait des biens-fonds considérables en Italie, biens-fonds qu'il venait de conquérir sur les Lombards; le tout *pour agrandir le patrimoine de Saint-Martin* (2). En gouvernant l'immense fortune de cette communauté princière, Ithier, grand chancelier de Charlemagne, lui avait donné encore plus d'éclat. On comprend alors le mot de l'archevêque de Tolède, quand il reprochait à Alcuin de posséder 20,000 esclaves. C'était au moins une population de 60,000 sujets, un territoire aussi grand qu'un de nos départements, relevant de l'abbaye de Saint-Martin-lez-Tours (3).

(1) Mart., *Collect. ampl.*, loc. cit., c. 34.
(2) *Ibid.*, col. 37.
(3) *Ibid.*, col. 43. Ici Ithier est abbé, de sorte qu'entre cette charte qu'il présente au roi, et la première qu'il

[redacted]

II. Malheureusement Alcuin n'était pas homme à apprécier cette splendide position ; il avait sans regret abandonné de grands biens dans son pays. Sa religion et son humilité étaient mal à l'aise au milieu de tant de richesses, à la vue d'une si grande opulence. Cette âme, qui avait remis à une autre vie ses projets de bonheur, était embarrassée de ces marques d'une félicité mondaine. Lui, que la conquête d'une âme eût fait tressaillir, il regardait sans plaisir, du haut de son monastère, les belles forêts, les eaux vives, les grands pâturages, les hameaux qu'occupaient, que sillonnaient, que cultivaient les tenanciers de Saint-Martin. L'amitié lui en faisait quelquefois sentir le prix : « J'écris dans toutes nos propriétés que tout soit prêt pour te recevoir », écrivait-il à Arnon (1) ; et une autre fois : « Tu me diras où tu veux venir me voir. Mes amis sont venus me visiter l'an passé ; ils ont épuisé mes provisions. Ils ont bien fait de profiter de l'abondance de leur ami » (2). Il se reposait sur le comte Gui pour une administration si éten-

présente également, il y a celle qui concerne les propriétés d'Italie, et que présente non pas Ithier, mais l'abbé Gulfard.

(1) *Epist.* LII, p. 68.

(2) T. I, p. 67.

due; il ne désirait être que le guide des moines et le maître de l'école.

III. Les fermes de l'abbaye se succédaient depuis Tours jusqu'à Aix-la-Chapelle, et si l'abbé voulait s'y rendre, il pouvait marcher à petites journées, de relais en relais. Voici l'itinéraire qu'il préférait. Parti de Tours avec quelques-uns de ses élèves, il suivait les bords de la Loire et se dirigeait sur Ferrières-en-Gâtinais. Il y passait le temps nécessaire pour régler les affaires de l'abbaye. Saint Pierre en était le patron (1). Il écrivit en l'honneur de cet apôtre des inscriptions où il le représente toujours à la manière anglo-saxonne, c'est-à-dire comme porte-clefs (2). De là le voyageur se rendait à Troyes, dans l'abbaye de Saint-Loup; c'est là que se trouvait une croix magnifique dont Gisèle avait fait présent à l'abbé (3). Ensuite celui-ci se rendait à Nogent-sur-Marne, simple propriété rurale qu'il préférait aux autres, parce qu'elle était voisine de Chelles. A Chelles résidait Gisèle (4), la sœur de Charlemagne, Gisèle qu'Al-

(1) T. II, *Inscript.* XXXVI et LXXIII.
(2) *Epist.* XCVIII.
(3) *Ibid.*
(4) *Epist.* XCIX.

cuin aimait beaucoup, pourrait-on dire, si ce mot était maintenant assez pur pour exprimer tout ce qu'il y avait de chaste et en même temps d'affectueux dans leur liaison. Gisèle était sa meilleure amie, elle l'excitait à écrire des livres, lui faisait de beaux présents, et l'envoyait chercher aussitôt qu'elle le savait dans le voisinage. Aussitôt qu'Alcuin savait quelque bonne nouvelle, il la lui faisait parvenir; il l'engageait à bâtir, à bien orner son église de Sainte-Marie de Chelles. S'il survenait quelque difficulté, il s'entendait avec elle pour en venir à bout, parce qu'elle avait une grande influence sur l'esprit de son frère. « Très-chère sœur et douce amie, lui écrivait-il, votre progrès en Dieu est la grande joie de mon âme; » puis, s'abandonnant à une pensée plus humaine, mais toujours sainte, il ajoutait : « Puisse arriver bientôt le moment où je te ferai part des angoisses de mon cœur, pour recevoir les consolations de ton amitié » (1). Alcuin l'aimait, en la respectant, comme les Germains ses ancêtres considéraient autrefois leurs prêtresses. Cette intimité sans tache, que Charles encourageait à dessein, dut faciliter leurs progrès dans la vertu.

(1) *Epist.* XCVIII.

Enfin on se séparait. Quelques lieues encore en remontant vers le nord, et l'on franchissait le sombre portique de l'abbaye de Choisy-sur-Aisne; Choisy-sur-Aisne, que Grégoire de Tours mentionne dans des circonstances d'une haute importance. Le biographe d'Alcuin n'en parle pas, parce que sans doute elle lui fut confiée sans ostentation à la prière de Gisèle. Son abbé l'appelait *cella Sancti Stephani*. A cette parole d'abnégation, qui pourrait songer à une propriété monastique de cinq cents familles et à un riche trésor (1)? Puis il visitait plusieurs monastères de ses amis ou de ses élèves : Corbie, Saint-Waast, Saint-Amand, Baralla, simple ferme, Saint-Servais, dont il était titulaire (2), et il apercevait enfin les tours et le palais d'Aix-la-Chapelle.

IV. Cependant l'abbé de Tours avait, depuis quelque temps, des pressentiments de sa fin prochaine. « Je t'attends dans la maison de Dieu et de saint Martin, écrivait-il à Arnon (3). Puissions-nous être animés tous deux d'un égal désir de nous revoir avant que ne se rompe la bandelette d'or, et

(1) Mabill. *Annal.*, l. XXVI.
(2) Frob., t. I, Epist. LXXXVII, p. 128.
(3) *Epist.* CVIII, CVII.

que la roue ne se brise sur la fontaine, avant que l'homme extérieur n'aille dans la demeure de son éternité, quand ses amis pleureront autour de lui, avant que l'esprit ne s'en retourne au tribunal de Celui qui l'avait donné. La terreur de ce jugement me fait frémir tout entier ; aussi je voudrais déposer le fardeau des affaires du siècle pour servir Dieu seul... Et quand nous aurons tout arrangé ensemble, Arnon et Alcuin, ce que je ne puis écrire sans pleurer, se diront le dernier adieu » (1). Alors il écrivit au roi; il le remercia solennellement de toutes les bontés qu'il avait eues pour lui pendant son pèlerinage, et lui fit comprendre que désormais pour lui tout était fini ici-bas. Le roi, ne pouvant fléchir sa résolution, l'approuva. L'abbé abdiqua. Il légua ses monastères à ses meilleurs élèves : Fridugise eut celui de Tours, Sigulphe le vieux celui de Ferrières. Il eut un moment la pensée de se retirer à Fulde, et d'y prononcer des vœux ; il y renonça. Il écrivit alors au pape Léon III, pour lui demander une sorte d'absolution générale de toutes ses fautes. Jamais il n'éprouva plus de joie qu'au moment où il se vit dépouillé de tout ce qui pouvait lui faire aimer le monde.

(1) Alc. Epist. CVIII.

[redacted]

Charles comprit tout ce qu'il y avait de grand dans cette résignation, et voyant son vieux maître s'envelopper ainsi dans son linceul, il essaya de le rappeler à la vie en l'aimant : « Docteur chéri, lui écrivit-il, je veux que mes vers aillent consoler ta vieillesse. Sois courageux dans le culte de Dieu et des vertus aimables, jusqu'à ce que tu parviennes au royaume du ciel..., pour t'y associer pour jamais au Christ. Je le désire, cher maître; que tes prières me ravissent avec toi..., jusqu'au palais du roi plein de bonté » (1). « Jamais, au milieu de mes richesses, je n'ai été si heureux qu'aujourd'hui, où je contemple ma vie tranquille, » disait le vieillard. Il ne craignait plus la mort; son amitié même pour Arnon se calmait. Il n'aimait ardemment que Dieu, qui rend toujours amour pour amour, même quand il frappe. Une pareille vie n'était pas celle d'un homme, elle avait même ses dangers; elle ne dura pas. Au moment où il se sentit privé de toute occupation, et où la direction qu'il imprimait aux autres ne lui traça plus la ligne de conduite qu'il devait suivre lui-même, l'imagination, qui dénature la raison quand elle ne l'embellit pas, l'imagi-

(1) *Frob.*, t. II, p. 551.

nation domina. Les pensées de l'oisiveté l'assiégèrent; il crut déchoir. Mais il allait sortir de cet état d'ennui : la souffrance venait de frapper à sa porte.

CHAPITRE V.

Préparation à la mort. Dernière déception. Différend survenu entre Alcuin et le roi Charles. Mort d'Alcuin. Conclusion.

I. Un jour un coupable entra dans l'église de Tours, en criant : Saint Martin ! asile ! Si, comme coupable, il devait être accueilli dans le sein de l'église, on devait l'en exclure parce qu'il avait déjà été jugé (1). Il s'était échappé de la prison de Théodulphe, évêque d'Orléans. Ne pas l'admettre, c'était, ce semble, mépriser les canons de l'Église, qui, depuis Constantin, étaient formels à cet égard. L'admettre, c'était peut-être blesser l'empereur dans les droits de son clergé. J'en appelle à César, ajouta le moine. On l'accueillit. Bientôt des officiers de Théodulphe viennent réclamer le coupable, qui était sans doute un de ces moines vagabonds si communs alors; on le leur livre, mais, en arrivant

(1) Alc. *Epist.* CXVIII; Frob., t. I, p. 169.

[redacted]

sous le porche de l'église, ils voient la place converte de paysans, et, pensant qu'on en veut à leurs jours, ils prennent la fuite et laissent le moine devant la porte. Théodulphe se hâte de se plaindre à l'empereur. Ce ne sont pas ses hommes qu'on a déshonorés; c'est l'évêque lui-même, ou plutôt c'est l'empereur. Celui-ci en effet avait donné aux moines de Tours l'ordre d'obéir à l'évêque d'Orléans. Bientôt le bruit se répandit dans les campagnes que les soldats de Théodulphe étaient de nouveau en route. Ils arrivèrent à Tours un dimanche matin, et huit d'entre eux, s'adjoignant l'évêque de la ville, firent invasion dans l'église l'épée à la main. Sans s'incliner devant l'autel, ils en chassent quelques frères qui priaient. Aussitôt toute la ville s'émeut. L'ennemi est, dit-on, venu d'Orléans pour dépouiller saint Martin de ses priviléges et profaner son église. Celui qui déployait plus d'activité dans cette circonstance était un homme qu'on sut plus tard appartenir au moine condamné. Dès qu'il avait vu les Orléanais dans l'église, il avait crié au secours, et on l'avait chassé. On se jette sur les cloches, et, dans ce pêle-mêle incroyable, les Orléanais sonnent aussi fort que les Tourangeaux. Une multitude considérable assiége l'église;

ames, femmes, paysans, mendiants surtout, courent pour protéger leur patron. Les frères étaient au réfectoire. Au premier bruit des cloches, Alcuin arrive et ordonne aux frères d'aller protéger les Orléanais. Les plus sages arrachent les officiers à la foule, qui voulait les mettre en pièces; les plus jeunes se joignent au peuple. Enfin Amalgaire, un des vassaux de l'abbé, fait entrer les Orléanais dans le monastère, fait évacuer l'église et en ferme les portes.

II. Théodulphe, au lieu de remercier Alcuin, se plaignit de nouveau. L'empereur s'irrita en apprenant qu'on ne lui avait pas obéi, et fit remettre à l'abbé de Tours une lettre dont voici quelques passages. « Nous ne pensons pas avoir commis la moindre injustice. Votre lettre nous a paru composée avec colère et beaucoup plus dure que celle de Théodulphe. Vous avez l'air de défendre le coupable et d'accuser l'évêque. Sous le voile d'un faux nom, vous pensez qu'il doit être admis à présenter une accusation, tandis que les lois divines et humaines enlèvent formellement à un condamné le pouvoir d'accuser un homme. Vous dites qu'il en appelle à César, et vous citez l'exemple du bienheureux Paul, qui, accusé

par ses compatriotes devant les princes de la Judée, mais n'étant pas encore jugé, en appela César et fut envoyé près de lui... Mais cet infâme clerc, accusé, jugé, entre, malgré la loi, dans une église où il ne devait entrer qu'après sa pénitence... Il en appelle à César, comme l'Apôtre, mais il n'ira pas à César comme lui. C'est à celui qui l'a jugé à l'amener devant nous, afin qu'il dise la vérité ou le mensonge. Il ne convient pas que pour un pareil homme, on change notre premier ordre. Nous trouvons étrange que vous résistiez aux décrets de notre autorité, quand il est évident, par l'usage et par les lois, que nul ne doit enfreindre un décret. Et nous nous étonnons davantage encore en vous voyant céder plutôt aux prières d'un scélérat qu'aux ordres de notre autorité. Vous savez, vous qui vous appelez serviteurs de Dieu, combien votre conduite est blâmée par tout le monde. Tantôt vous vous dites des moines, tantôt des chanoines; tantôt vous n'êtes ni l'un ni l'autre. Afin de détruire votre mauvaise réputation, nous vous avons donné un maître instruit pour vous donner des conseils..., et, comme il était religieux, pour vous réformer *par ses* bons exemples. Mais, hélas! il n'en a pas *été ainsi*, et le diable a fait de vous ses ministres

pour semer la discorde entre des personnes qui devraient la détester, entre les sages et les docteurs de l'Église. *Vous forcez ceux qui devraient vous punir de vos fautes à tomber dans le péché d'envie et de colère.* Mais vous qui avez méprisé notre ordre, qu'on vous appelle moines ou chanoines, vous êtes tenus de venir à notre placite, et quand même votre lettre essaye d'excuser votre séditieuse entreprise, venez... expier votre crime « (1).

III. Ces paroles étaient trop sévères, elles furent un coup de foudre pour Alcuin. La plus grande frayeur de sa vie s'était réalisée. L'empereur venait de s'abandonner contre lui à l'une de ces colères que l'on redoutait comme la mort, sans aucun souvenir d'une vie de dévouement, sans respect pour son grand âge. Il savait qu'on l'épargnait encore moins à la cour. Il était l'auteur de toute la sédition : lui et les frères de Saint-Martin avaient reçu l'or du coupable. S'il avait sauvé les hommes de Théodulphe, c'était afin de lui faire sentir sa supériorité, et de le tourner en ridicule. Il n'avait montré qu'orgueil et cupidité. Cependant Théodebert, député de l'empereur, arriva au monastère,

(1) Baluz., *Capit.*, t. I, p. 413 et not.; t. II, p. 1062, et Frob., t. I, p. 174.

et, entouré des agents de l'évêque, il fit une enquête qui dura neuf jours. Il fit fouetter ceux qu'il voulut, emprisonner ceux qu'il voulut; ceux-ci prêtèrent serment, ceux-là durent se rendre devant l'empereur.

Pendant ces exécutions, l'abbé s'abandonnait à sa tristesse. S'il avait sacrifié sa vie pour Charles, ses relations avec Théodulphe avaient toujours été amicales. Il y avait à peine quelques mois qu'en apprenant la promotion de ce prélat à la dignité de *missus dominicus*, il s'était hâté de le féliciter avec autant d'affection que de candeur (1). Quand lui avait-il montré de la jalousie et de la colère? Comment le vénérable évêque disait-il que l'Église ne devait pas abriter un pécheur? Est-ce que Jésus-Christ n'est pas venu pour les pécheurs? Si les pécheurs n'entrent pas dans l'Église, peut-être ne trouvera-t-on pas un prêtre pour y chanter, ni un chantre pour lui répondre. Le même évêque l'avait appelé un diable, et non pas un homme;

(1) Alc. *Epist.* CXCIII. Dans son *Paraenesis*, Theod., *Carm.*, lib. I, Théodulphe raconte le voyage qu'il fit alors comme *missus*. Alcuin lui écrivit : « Sacrae praedicationis floribus vias itineris tui replere memento...., tuusque tecum, supplici deprecor voto, vadat Albinus in ore et in corde, qui te sui pectoris portat in arca. » Ibid.

mais l'apôtre n'a-t-il pas dit : « Ne jugez pas avant le temps? » Moins de zèle et plus de douceur. La discipline et la douceur se détruisent, si l'une va sans l'autre. Si le vieil abbé ouvrait ses livres pour se distraire, il les trouvait tout pleins de décrets en faveur des immunités ecclésiastiques. Le concile d'Orléans les avait respectées, consacrées. « O évêque d'Orléaus, s'écriait-il alors, vous agissez contre le synode d'Orléans, où se trouvèrent, dit-on, soixante-douze évêques! »

IV. Enfin il se souvint qu'il était toujours le véritable abbé de Tours, et, dominant alors toutes ses hésitations : « Je rends graces à Dieu, écrivit-il à l'empereur, de ce qu'il vous conserve une vie utile à moi et à tous les chrétiens. J'implore ensuite votre bonté pour les frères de Saint-Martin que vous m'avez confiés... Jamais je ne les ai connus tels que les dépeignent certains hommes plus prompts à accuser qu'à sauver. Autant qu'on peut le voir, ils ne déshonorent pas les églises du Christ. Nulle part, je l'affirme, je n'ai vu prier avec plus de ferveur, et tous les jours, pour votre conservation et la stabilité de l'empire chrétien. Quant à leurs habitudes, vous pouvez les connaître par Gui, *votre député.* Je n'ai mis aucune lenteur à les

avertir de la dignité de la vie monastique ; qu'ils soient eux-mêmes mes témoins, si on pense qu'on peut les croirc. Je ne sache pas qu'ils aient fait aucun tort à leurs accusateurs, et je ne vois nul motif à tant de haine. Il est étrange qu'on vienne ainsi se jeter dans la moisson d'autrui. Tours a un excellent évêque ; que chacun veille sur son troupeau. Quant au tumulte qui s'est élevé dans l'église, je le dis devant celui qui lit dans les consciences, je ne l'ai ni connu, ni provoqué, ni voulu ; j'avouerai même que de ma vie je n'ai été plongé dans un plus grand chagrin pour le péché d'autrui. Ce serait bien en vain que j'aurais, pendant si longtemps, servi Jésus-Christ, si sa Providence m'avait abandonné au point que, dans ma vieillesse, j'aie tramé un pareil sacrilége. Je le dis avec une pleine assurance, tout ce que la France possède d'or n'aurait pu me décider à favoriser ou à préparer un tumulte dans l'église du Christ. Pauvre et étranger, je crains Dieu dans ce monde ; j'y prépare mon âme au salut éternel. Vieux et malade, je dois redoubler de vigilance aujourd'hui ; je n'ignore pas que le jour de mon jugement approche. Effrayé par cette pensée, je me suis, sur vos avis, affranchi du bruit du monde,

pour servir tranquillement Dieu seul, et lui offrir chaque jour mes larmes pour vous (1).

V. Ainsi finit cette affaire. Théodulphe triompha, parce qu'il avait un puissant protecteur. Alcuin ne recueillit que ce sévère plaisir qui accompagne un devoir bien rempli. Sa lettre est aussi remarquable que celle de Charles; elle renferme tel mot plus réellement ferme que la tirade de l'empereur sur l'autorité. Il le domine même, parce qu'il se possède mieux que lui, et qu'il laisse voir encore plus de cœur que le roi n'avait montré d'indifférence. On avait eu tort d'ouvrir l'église à un condamné, soit; mais était-il nécessaire de faire tant de bruit pour réduire une trentaine de moines? Le roi devait-il croire capable de se faire payer une injustice ce même Alcuin qui avait souvent refusé du roi lui-même la très-légitime rémunération de son travail, et quand il venait, il y avait un an à peine, de renoncer à toute espèce de biens? C'était là un odieux soupçon. Comme homme, ne devait-il pas mettre son vieux maître hors de cause? Comme roi, devait-il se poser en protecteur de l'une des deux parties, au lieu de tenir d'une main équitable la balance égale entre

(1) *Epist.* CXCV; Frob., t. I, p. 260.

[redacted]

toutes les deux? Mais c'était là la dernière croix d'Alcuin. Il aimait Charles d'une manière trop humaine; il devait encore s'en détacher, et n'aimer le bien que pour lui-même. Il le sentit : « O Aquila, écrivit-il à Arnon en lui envoyant un livre qu'il s'était remis tranquillement à composer, ceux-ci ont pour eux les chars, et ceux-là les chevaux; nous, nous avons le nom du Seigneur » (1).

VI. Retiré plus que jamais chez lui, il consacra l'année suivante à des agrandissements de territoire pour l'abbaye. Il songeait à se survivre à lui-même par la charité. Il ne se dissimulait pas qu'il serait bien difficile de ramener les moines de Tours à toute la pureté de la vie monastique (2). Il pensa donc, quand le monastère de Cormery fut achevé, à y placer les plus fervents de ses moines. Les autres devaient rester à Tours, et n'y être soumis qu'à la règle canonique. En attendant, il fit venir à Cormery vingt moines disciples de Benoît d'Aniane.

Il fonda ensuite l'hospice des Douze-Ponts, sur le bord de la Seine, non loin de Troyes, pour y soigner les malades et y recevoir les voyageurs. Un certain nombre de terres mentionnées dans la

(1) *Epist.* cxxv; Frob., t. I, p. 176.
(2) Alc. *Vit.*, cxi, et Mabill. Act., s. iv, p. i, p. 171.

charte de donation devaient alimenter le trésor de cet hospice.

Il y construisit une église qu'il dédia à sainte Marie. « Je donne toutes ces terres, écrivait le fondateur, pour qu'on accueille les pauvres et les voyageurs; ils prieront pour le roi Charles, pour ses enfants, pour les rois des Franks, pour le salut de mon âme, pour la prospérité de mes successeurs, et pour la famille de saint Martin. Si quelqu'un viole cette donation ou s'il refuse d'accueillir les malheureux, il rendra compte de sa conduite à sainte Marie et à saint Martin, et je serai là pour l'accuser » (1). Plus tard, et dès les premiers ébranlements de l'empire, les moines de Cormery furent heureux de chercher dans cet hospice un abri contre les fureurs des Normands. Pendant très-longtemps, on y entretint vingt pauvres, selon le désir du fondateur.

VII. C'est en léguant ainsi ses biens aux pauvres ue celui-ci se préparait au dernier passage. La ensée de la mort était devenue pour lui une véri-ble consolation. En lui s'était réalisé, après bien s transformations, l'idéal du spiritualiste : il ait par l'âme. Au sein des grandeurs, le corps

1) *Alc. Vit.*, CXI, et Mabill. Act., s. IV, p. I, p. 177.

[redacted]

ne lui avait semblé qu'une prison, la vie qu'un exil. Ce qui n'était alors qu'une sorte de rêve était maintenant une vérité. Son plus cher désir était de mourir le jour de la Pentecôte (1). En ce jour où les apôtres reçurent une nouvelle existence, la mort lui paraissait être le souffle divin qui réveillerait son âme du sommeil de la vie humaine. Il avait choisi le lieu de sa sépulture non loin de l'église de Saint-Martin. Dès que la nuit était venue, il se rendait à la dérobée dans cet endroit solitaire, et après avoir récité des prières sur sa tombe en espérance, il disait : « O clef de David, sceptre de la maison d'Israël, toi qui ouvres pour que personne ne ferme, toi qui fermes sans que personne puisse ouvrir, viens, prends celui qui est enchaîné dans la prison, qui est assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. » Les fêtes du Carême, de Pâques et de l'Ascension, ranimèrent ses forces. Mais la maladie augmenta dans la nuit de l'Ascension. Il tomba sur son lit, épuisé et sans mouvement. La connaissance et la parole lui revinrent les jours suivants, et il récita sa prière : « O clef de David, viens. » Et ce fut le matin du jour de la Pentecôte, qu'entouré de ses élèves en

(1) *Vit. Alc.*, CXIV.

larmes, au moment même où il entrait ordinairement au chœur, il rendit le dernier soupir. C'était le 4 juin 804. Il avait soixante-sept ans.

A cette nouvelle, Joseph, évêque de Tours, arriva au monastère avec une partie de son clergé. Il ne put retenir ses larmes en présence de cette tête d'où la pensée s'était évanouie. Il l'embrassa plusieurs fois, et déclara qu'il voulait l'inhumer non dans le lieu que l'humble chrétien avait désigné, mais à côté du corps de saint Martin. On grava sur une plaque d'airain, placée contre le mur, au-dessus de son tombeau, une inscription qu'il avait lui-même composée, et dont voici le sens :

Arrête-toi un peu ici, je t'en prie, ô voyageur, et que ton cœur médite mes paroles. Par mes destins, tu peux connaître ton sort; ma forme est changée, la tienne change. Ce que tu es maintenant, je le fus, un voyageur connu dans le monde; ce que je suis maintenant, tu vas l'être bientôt. Les joies du monde, je les poursuivais avec un frivole amour; me voici cendre et poussière et nourriture des vers. Donc souviens-toi de prendre soin de ton âme plutôt que de ta chair; celle-ci s'en va, celle-là reste. Pourquoi acquiers-tu des campagnes? Tu vois combien est étroit l'antre où

[redacted]

je repose, le tien ne sera pas plus grand. Pourquoi te relever avec fierté, quand tu revêts de la pourpre ce corps que la faim des vers rongera dans la poussière? Les fleurs périssent au souffle d'un vent violent; ainsi périt le brillant reflet du corps. Toi qui lis ceci, je t'en prie, sois-moi reconnaissant de ma poésie, et dit : O Christ, pardonne à ton serviteur. Je demande qu'aucune main sacrilége ne viole les droits de mon tombeau jusqu'à ce que la trompette des anges fasse entendre de là-haut : Toi qui es étendu dans le tombeau, sors de la poussière; voici le grand Juge qui va venir avec des milliers d'esprits. Mon nom était Alcuin, j'ai toujours aimé la sagesse; prie pour moi de tout ton cœur, toi qui lis cette inscription.

VIII. Par les monastères qu'il dirigea, par ceux dont il ranima le zèle et qu'il remplit de livres, Alcuin contribua largement au rétablissement des études dans notre patrie. La perte de sa correspondance avec Benoît d'Aniane est très-regrettable; on aurait vu comment il encouragea son œuvre, comment il s'y associa. Mais les monuments qui nous restent, et surtout les sages réformes dont il inspira la pensée au roi des Franks, attestent que, plein de foi dans le pouvoir et dans

[redacted]

les destinées de l'intelligence humaine, il contribua puissamment à une grande transformation de la vie monastique, la substitution partielle du travail intellectuel au travail manuel. Il marque ainsi un progrès moral dans notre histoire. Il fit de toutes les demeures bénédictines des asiles où se conservèrent pieusement, au milieu de beaucoup de désordres, les trésors de l'érudition et de la sagesse antique; il ouvrit ainsi toutes les écoles du moyen âge. La chaîne des traditions intellectuelles, qu'il avait renouée en apportant en France les doctrines de tous les maîtres d'Occident familiers aux Anglo-Saxons, ne se brisa plus désormais.

IX. Esprit libre par son goût pour les belles-lettres et par la politesse de ses mœurs, il résuma en lui les travaux d'une grande école libre, l'école palatine, dans la première et dans la plus importante période de l'histoire de cette école. Professeur et ministre d'un prince intelligent, il releva les études en France, ou plutôt il présida à une création véritable. Sans Alcuin, on peut le dire, Charlemagne eût été bien moins grand. Il donna aux lettres un caractère nouveau, une puissance à jamais durable, parce qu'il les fit connaître aux races nouvelles, parce qu'il en fit une part de leur

[redacted]

vie. Elles ne pouvaient plus périr qu'avec ces races mêmes. Chrétien et dialecticien, il prépara, par l'opposition de deux doctrines différentes, les luttes fécondes de la scolastique. Théologien anglo-saxon, il apporta chez les Franks la théologie positive de l'Église de Rome. Il défendit l'unité de la république chrétienne. Ainsi il doit occuper une belle place au milieu de cette foule d'hommes dévoués qui, obéissant à une impulsion divine, quittèrent successivement les îles Britanniques et vinrent chacun à leur tour éclairer les peuples du continent. Colomban, Gall, Kilian, Willibrord, Boniface, Alcuin, puis tous les élèves d'Alcuin, et, avant tous les autres, Charlemagne. Au fond tous n'avaient qu'un même désir, travailler à l'établissement du règne de Dieu, au triomphe de la pensée sur la matière et de la civilisation sur la barbarie.

X. Ses ouvrages, où il se montre tour à tour théologien versé dans les Écritures, philosophe disciple d'Aristote, rhéteur élève de Cicéron, grammairien continuateur de Priscien et de Donat, poëte parfois négligé dans la forme, mais vrai pour le fond; politique ami de la justice et de l'instruction; ses ouvrages représentent au juste cet en-

semble de doctrines et d'idées mises en présence les unes des autres du temps de Charlemagne, mais qui allaient se reconnaître et se combattre en traversant d'autres générations. Sans doute, si on ne considérait que l'écrivain, et non l'œuvre qu'il accomplit, on désirerait plus d'originalité dans la pensée et plus d'art dans la forme; mais les qualités nécessaires alors étaient, après le dévouement, l'étendue des connaissances beaucoup plus que leur profondeur. Cette grande Providence, qui a toujours tenu comme par la main les destinées de notre patrie, voulut, ce semble, réunir dans un même temps tous les éléments de la civilisation, sous la protection d'un grand chef d'État et d'un génie doux et savant. Alcuin réunit en lui toutes les sciences, et Charlemagne tous les pouvoirs. Plus tard cette double unité se brisa sans disparaître. En politique, le pouvoir absolu allait tomber par fragments entre les mains des seigneurs, et de même on allait voir se former une sorte de féodalité morale : les grands génies s'emparant celui-ci d'une science, celui-là d'un art spécial, pour les élever bien haut et leur donner une forme originale. Abailard, comme saint Bernard, pouvait saluer dans Alcuin un de ses ancêtres.

XI. En lui l'homme soutint toujours l'écrivain. L'homme était si convaincu, sa conduite fut toujours en une si parfaite harmonie avec ses principes, que ses actions sont le meilleur commentaire de ses livres. Il s'observa ainsi, il se posséda à travers bien des vicissitudes, et, pour ainsi dire, jusque dans les bras de la mort. La réputation de ses vertus et de son savoir s'étendit dans les âges suivants. Les esprits d'élite l'honorèrent comme un sage, le peuple l'invoqua comme un saint. Et si jamais l'on dut se fier à la voix populaire, c'est bien lorsqu'elle rapprocha de Dieu celui dont la vie entière n'avait été qu'une aspiration vers Dieu; c'est lorsqu'elle proposa moins encore à l'admiration des hommes qu'à leur imitation ce cœur droit et aimant, cette renommée sans tache, cette belle et laborieuse intelligence. Alcuin fut un de ces esprits dont on n'approcha jamais sans les aimer, qu'on ne quitta jamais sans regret, dont l'amitié élève autant qu'elle charme, et dont la connaissance est un progrès.

APPENDICE.

I.

Froben a parlé d'un commentaire d'Alcuin sur saint Matthieu, qu'un élève de saint Anselme a cité, quoique d'une manière inexacte (1). Nous avons retrouvé ce commentaire aux Manuscrits de la bibliothèque impériale, ancien fonds latin, nº 2384. Le manuscrit date du neuvième siècle, malheureusement il ne porte pas de nom d'auteur. On aurait droit de nous reprocher l'aridité des études auxquelles nous nous sommes livré pour découvrir ce nom, si nous ne nous contentions de donner ici le résultat de nos recherches. Le commentaire en question n'est ni celui de saint Jérôme (2), ni celui de saint Hilaire (3), ni celui de

(1) Frob. *Opp.* Alc., t. I, p. 449.
(2) Hieronym. *Opp.* ed. Dominiq. Vallars. Vérone, 1738, t. VII, col. 33.
(3) *S. Hilar. Opp.* ed. Bened.; Paris, 1693, col. 633.

[redacted]

Bède (1), ni celui de Raban (2), ni celui de Paschase Ratbert (3); ce n'est pas une réunion des doctrines de saint Augustin, de saint Ambroise, ou de Grégoire le Grand, sur le même sujet. Pourtant l'auteur anonyme a connu tous ces travaux, excepté peut-être le livre d'Hilaire de Poitiers; celui-ci conçoit l'âme d'une façon grossière (4).

Notre commentateur reproduit souvent Bède, et Raban reproduit souvent notre commentateur; il est donc naturel de le placer entre ces deux théologiens. A qui alors attribuer l'ouvrage, sinon à Alcuin? Comme Alcuin, le commentateur applique sans façon à la théologie la méthode des *deflorationes;* comme Alcuin, il insère beaucoup de vers dans sa prose, il met une épigraphe en vers à la tête de son livre, et laisse voir un goût prononcé pour l'allégorie et pour les symboles. Enfin Alcuin avait un certain nombre d'idées à lui, idées plutôt morales que théologiques, sur la pauvreté par exemple; le commentateur les exprime volontiers.

Il reste une difficulté spécieuse. Si Raban com-

(1) Bed. *Opp.*, t. V, p. 23, et *Homel.*, t. VII, p. 192.
(2) Rab. Maur. *Opp.*, t. V, p. 34.
(3) *Biblioth.* PP. Colon., t. IX, p. II, p. 901.
(4) P. 633.

posa son traité sur saint Matthieu, c'est, à ce qu'il dit lui-même dans sa préface, parce qu'il n'y avait pas d'ouvrage complet en ce genre. Il ne nomme pas Alcuin ; mais celui-ci composa son traité dans les dernières années de sa vie. Raban était déjà de retour à Fulde, d'autre part le régent de Tours pouvait déjà s'en servir dans ses leçons de théologie, et Raban a pu s'aider ensuite de ses cahiers d'écolier. D'ailleurs saint Matthieu avait eu déjà beaucoup de commentateurs, et Raban les connaissait fort bien.

Si l'on nous demande maintenant quelle est la valeur de cet ouvrage et l'utilité de notre découverte, nous sommes le premier à avouer que, tout en contenant cent six pages sur un manuscrit in-4º bien conservé et à deux colonnes, l'ouvrage n'est pas fort intéressant, et que, pour nous avoir coûté beaucoup de peine, la découverte n'est pas très-heureuse. Le style de ce commentaire est souvent commun, sans vigueur et sans agrément. Au dire de son biographe, Alcuin, dans les dernières années de sa vie, dictait avec facilité tout ce qu'il voulait : il abusa de son talent en dictant bien des pages de ce traité. Il était alors presque aveugle, *et ne pouvait* corriger les fautes que commettait

l'ignorance de son copiste, ni mettre à la ligne les vers qui se trouvent mêlés à la prose.

Toutefois Fleury allait trop loin, lorsqu'en parlant de ces traités de théologie, il disait : On n'en a que trop imprimé. Sans doute il vaudrait mieux retrouver une belle page de Pascal ou vingt lignes de Descartes, que le commentaire d'Alcuin sur saint Matthieu; mais on peut, dans ce dernier ouvrage, rencontrer encore d'assez beaux passages, et des idées sur l'abnégation et l'énergie chrétienne qui pourraient paraître neuves aujourd'hui, bien qu'elles ne le fussent pas du temps d'Alcuin.

Au reste, ce commentaire n'est pas tout à fait complet; il s'arrête au vingt-troisième chapitre. En voici seulement quelques fragments.

Matthæus instituit virtutum tramite mores,
Et bene vivendi justo dedit ordine leges.

« Matthæus ex Judæis qui et Levi ex publicano apostolus, sicut in ordine primus ponitur, evangelium Christi hebraïcis verbis illis qui ex circumcisione crediderant in Judæa primus scripsit. In temporibus Caii Calligulæ hoc scripsit evangelium. Causa autem conscriptionis ejus hæc erat, ne credentes evangelio de Judæis sine doctrina desereret, festinans ad Assyrios. »



Sur les béatitudes. MATTH., cap. v.

« Ideo Dominus ascendit in montem ut turbas vitaret, et ut sequentes se in duriora duci significaret. Cum Deus in montem ascendit theoricam docet, cum in plana venit activam monet...

« *Beati pauperes*, id est, qui inopes fiunt spiritu superbiæ, quæ pro omnibus vitiis ponitur... Hic libertas arbitrii apparet; neminem enim Deus cogit. *Beati pauperes;* beati sunt qui habentes divitias quasi non habere videntur; non enim sibi, sed Christi pauperibus divites sunt... »

« *Beati mites*, id est, spiritu mites sunt qui proximis non invident, inferioribus, æqualibus et majoribus... Possidebunt terram, non illam quæ spinas et tribulas germinat, sed illam de qua dicitur : Credo videre, etc. Ideo terram regnum Dei vocat ut consoletur eos qui terram contempserunt. In terra sunt stabilitas et soliditas et fructus... »

« *Beati qui lugent*, nunc hic luctus non mortuorum communi lege naturæ, sed peccatorum. Sic flevit Samuel Saulum, sic Paulus morientes planxit. Tertia beatitudine luctus ponitur : qui enim lugent peccata Trinitati adhærent, sive quia flentes purgant cogitationem et verbum et opus, *sive quia* lugent in spe, in fide et in charitate...

consolabuntur in cœlo sive in theoria... Semper luctus sit inter duas lætitias. »

« *Beati qui esuriunt et sitiunt erga justitiam*, nunquam nostra justitia satiemus, seu ejus operibus; opera enim sunt corporis nostri luminaria. »

« *Beati misericordes*. Misericordia non solum in donis, sed in animabus sanandis exercenda est... »

« *Beati mundo corde* quos non arguit ulla conscientia peccati. Templum enim Dei non potest esse pollutum... »

« *Beati pacifici*. Tria genera pacis sunt, inter corpus et animam, inter homines, et inter Deum et hominem... »

« *Beati qui persecutionem*. Octava beatitudine persecutio ponitur; vera enim circumcisio est vitiorum, si quis persecutionem patitur. »

Ici le théologien se perd dans des conceptions allégoriques, au milieu desquelles nous ne le suivrons pas; par exemple, s'il y a huit béatitudes, c'est qu'il y a eu huit personnes sauvées dans l'arche, etc. Il passe une troisième fois en revue les huit béatitudes, pour montrer que le chiffre de chacune d'elles lui convient, et il ajoute : « Hæ *octo beatitudines* etiam in veteri lege inveniuntur.

Beati pauperes, Isaïas ait evangelisare pauperibus. Beati mites, idem ait : Mansueti hereditabunt terram. Beati qui lugent, ut, filiæ Jerusalem, flete. Beati qui esuriunt, Anna ait : Famelici saturati sunt, etc. Sciendum quod has octo beatitudines Dominus in semetipso compleverit. Beati pauperes, Christus ait : Filius autem hominis non habet, etc. Beati mites, Jesus autem : Discite a me quia mitis sum. Beati qui lugent, de Christo dicitur : videns civitatem, etc. Beati qui esuriunt, Christus esuriit sive in deserto, sive juxta ficum, et ait : meus cibus, etc. Beati misericordes, Christus languentibus subveniebat. Beati mundo corde, de Christo dicitur, qui peccatum non fecit. Beati pacifici, de eodem dicitur, ipse est pax nostra. Beati qui persecutionem..., dicitur enim : Christus pro nobis passus est. Item... septem beatitudines septem donis Spiritus Sancti junguntur. Timor congruit humilibus, ideo beati pauperes. Pietas congruit mitibus, quod in nullo resistunt, ideo beati mites. Scientia congruit lugentibus, qui cognoscunt quibus malis pleni sunt... Fortitudo congruit esurientibus, qui laborant viriliter ut gaudium cœleste inveniant... Consilium congruit misericordibus; hoc enim unum remedium de malis omnibus evadendis ut in quo possimus,

[redacted]

alios adjuvemus... Item his septem beatitudinibus septem principalia curantur vitia. »

Le théologien prend ainsi plusieurs idées qu'il commente, en comparant à chacune d'elles les huit béatitudes. Il n'est pas assez sobre de mots, bien que quelques-uns de ces rapprochements soient heureux. Il explique ensuite le *Pater*.

« *Pater noster*. Ad duo nos Christus invitat ut fratres et hæreditatis participes simus. *Qui es in cœlis*,... et non plus quam oportet diligamus parentes. *Sanctificetur*... ut tuo nomine nominemur, id est de Christo Christiani. *Veniat regnum tuum*. Vox audax peccatori, ut regnum Dei, quod est judicium, venire roget. *Fiat voluntas tua*. Quomodo potest voluntas Dei in terra esse, in hominibus sicut in angelis, cum per viam justus septies cadat? Id est in quantum humana potest tenere natura. *Panem nostrum*... supersubstantialem, sive præcipuum, sive egregium,... sive doctrinam spiritalem, seu caritatem vel vitam futuram... *Ne nos inducas*... Ne permittas ut non possimus sustinere a malo tentationis, sive diabolo, ita enim in græco πονηροῦ, id est a maligno. »

Le commentateur reprend encore bien des fois chacune des prières de l'oraison dominicale.

« *Regnum tuum*, generaliter pro totius mundi regno, ut diabolus regnare desistat, ut non regnet peccatum... *Pater noster*. Qui dum cœli patrem memoramus, in ipso jam nos fratres esse decet, nec ab origine carnis germanum tractare odium. *Regnum tuum*, scilicet illud morte vacans ubi,

Victor opima ferens gaudebit præmia miles.

« *Pater*. Nusquam hoc in veteri invenitur testamento... hoc nomine divites et secundum seclum nobiles docet, cum Christiani fuerint, non superbire adversum pauperes et ignobiles qui simul ad Deum dicunt : *Pater noster*. »

II.

A la suite d'une lettre de Gisèle, sœur de Charlemagne, à Alcuin, lettre contenue dans le manuscrit 5577, ancien fonds, on trouve sans nouveau titre les vers suivants, espèce d'idylle énigmatique, où cette princesse semble, comme dans la lettre, conseiller à Alcuin d'écrire son commentaire sur saint Jean.

Sum noctis socia, sum cantans, dulcis amica,
 Nomen ab ambiguo sic Filomela gero.
Dic, Filomela, velis cur noctem vincere cantu? —
 Ne noceat ovibus vis inimica meis. —

Dic, Filomela, velis an vales pellere pestem?—
An qui sit nequeam (1) me vigilare cupit?—
Insomnem Filomela trahit dum carmine noctem
Nos dormire facit, se (2) vigilare docet.
Vox, Filomela, tua cantus ediscere cogit,
Inde tuas laudes rustica lingua canit.
Vox, Filomela, tua citharas in carmine vincit,
Et superat miris musica flabra modis.
Vox, Filomela, tua curarum semina pellit,
Recreat et blandis anxia corda sonis.
Florea rura colis, herboso cespite gaudes,
Frondibus arboreis pignora parva foves.
Cantibus ecce tuis recrepant arbusta canoris,
Consonat ipsa suis frondea sylva comis.
Judice me, cycnus et garrula cedat hirundo,
Cedat et illustri psittachus ore tibi.
Nulla tuos unquam cantus imitabitur ales;
Murmure namque tuo dulcia mella fluunt.
Dic ergo tremulos lingua vibrante susurros,
Atque tuo liquidos gutture pange melos.
Porrige dulcisonas attentis auribus escas.
Nolo tacere velis, nolo tacere velis.
Gloria summa tibi laus et benedictio, Christe,
Qui præstas famulis hæc bona grata tuis.

Malgré de nombreuses fautes de quantité, cette petite pièce n'est pas dépourvue d'intérêt, et présente d'assez gracieuses images.

(1) *In manusc., nequeant possis.*
(2) *Alit. si.*

III.

Dans le manuscrit coté 2826, après la lettre *Ad Georgium patriarcham*, qui est la 183[e] dans l'édition de Froben, vient une autre lettre qui porte ce titre : *Item alia ejusdem ad Leonem apostolicum urbis Romæ*. Froben et les Bénédictins n'ont pas connu cette lettre. La voici :

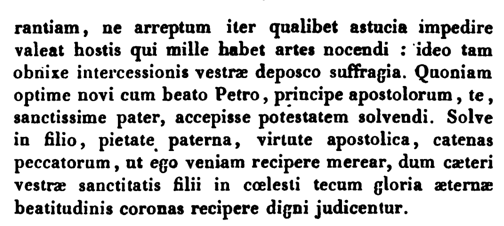
Domino in Domino dominorum dilectissimo Leoni humilis levita Alchuinus salutem.

Quanta sit in vos, mirande pater, meæ mentis dilectio, vel quanto totius animi desiderio vestræ gloriosæ dignitatis beatitudinem in Domino valere et proficere ecclesiisque Christi per latitudinem christiani imperii prodesse cupiam, nullius linguæ eloquentia, fateor, enarrari valet, dum tanto plus laudabile laboris vestri studium omnibus necessarium esse haud dubium est, quanto plurimorum caritatem refrigescere multis probari poterit exemplis. Proinde etiam sancta caritas ex tui sanctissimi cordis ferventi flammarum calore ignitas doctrinæ catholicæ spargere scintillas, ad illuminandas ecclesiarum facies Christi, longe lateque debebit. Nec ardens divinæ gratiæ lucerna in vestri pectoris prudentia nullatenus sub modio abscondi fas est, sed supra candelabrum apostolicæ sedis ponenda, ut lucidissimo illis fulgeat splendore qui per turmas supra fœnum in convivio dominicæ benedictionis recumbere jubentur. Hoc est opus tuum, hæc laus dignitatis tuæ, hæc gloria beatæ retributionis, dum venerit

[redacted]

rex Christus sedere in sede majestatis paternæ, angelorum atque omnium sanctorum circumstantibus thronum gloriæ suæ agminibus, et libro aperto meritorum in laudes aut vituperationes uniuscujusque personæ a primo Adam usque ad novissimum hujus vitæ exulem, teste semper unicuique propria astante conscientia, vel accusante, vel defendente opera propriæ vitæ. Illa vero die, illa etiam te omnipotens, pater sancte, turba cœlestium vel terrestrium inter apostolicos viros in sede judicatoria sedentem aspiciat discernentem præmia fidelium, cum apostolis, populorum. Ut tam gloriosa istius honoris sedes tibi, sancte sanctorum successor, in die Domini nostri Jesu Christi venire valeat, nullius te laboris terreat asperitas, nullius adulationis a via veritatis avertat jucunditas, nulla secularis ambitionis cupiditas gutturis tui tubam tacere inliciat. Tu claviger cœlestis regni; tu de luce, quæ inluminat omnem hominem, lumen habens sapientia; tu pastor ovium Christi. Pasce quas accepisti pane vitæ, virtutum floribus, prædicationis verbo. Aperi illis clave apostolicæ auctoritatis in perpetuum portas paradysi, quatenus totus cum pastore in regno æternæ beatitudinis grex gaudeat. Cum quo, divina miserante gratia, vestræ sanctitatis deductus orationibus, quamvis extremus, utinam inveniar civis. Respice pietatis intuitu ad te respicientem, te deprecantem. Laus est medici sanitas ægroti. Gloria pastoris si oves sibi commissas integro præsentare numero et magnum mercedis augmentum acceptæ pecuniæ multiplicatio.

Ego filius vestræ bonitatis secularis nutricii occupatione liberatus, soli Deo servire desiderans, vestræ auctoritatis humili voto flagitans benedictionem; quatenus mihi in *hujus* desiderii sanctitate divina concedat pietas perseve-



rantiam, ne arreptum iter qualibet astucia impedire valeat hostis qui mille habet artes nocendi : ideo tam obnixe intercessionis vestræ deposco suffragia. Quoniam optime novi cum beato Petro, principe apostolorum, te, sanctissime pater, accepisse potestatem solvendi. Solve in filio, pietate paterna, virtute apostolica, catenas peccatorum, ut ego veniam recipere merear, dum cæteri vestræ sanctitatis filii in cœlesti tecum gloria æternæ beatitudinis coronas recipere digni judicentur.

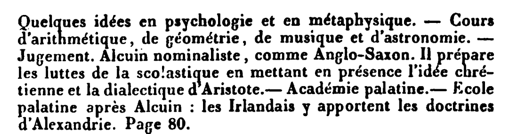
Incolumem Christus faciat te vivere semper,
O pater, o pastor, papa valeto, o Leo.

Cette lettre fut écrite en l'année 801, lorsque Alcuin renonça à ses dignités, comme on le voit par ces paroles : *Secularis nutricii occupatione liberatus*. Il désirait obtenir du souverain pontife une sorte de pardon général pour toutes les fautes de sa vie. Et cependant il lui rappelait avec soin tous les devoirs qui étaient attachés au titre de chef spirituel de l'Église; il l'appelait *pasteur de toutes les brebis du Christ*. Pour les sauver, ajoutait-il, *qu'aucun désir d'ambition séculière ne t'engage à te condamner toi-même au silence*. Pour lui, tout était dans ces deux mots; et cette lettre vraiment curieuse fait bien voir comment les Anglo-Saxons comprenaient la papauté.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

ALCUIN PROFESSEUR.



DEUXIÈME PARTIE.

ALCUIN THÉOLOGIEN.

[redacted]

TROISIÈME PARTIE.

ALCUIN A TOURS.

FIN.

[redacted]



